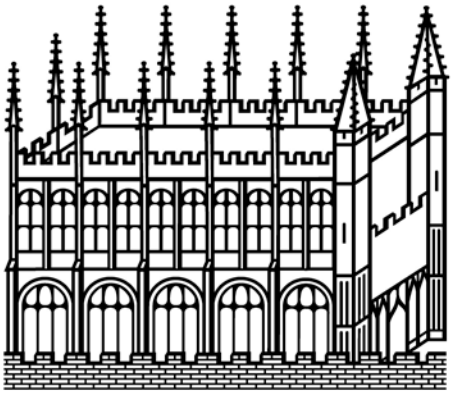


Bodleian Libraries

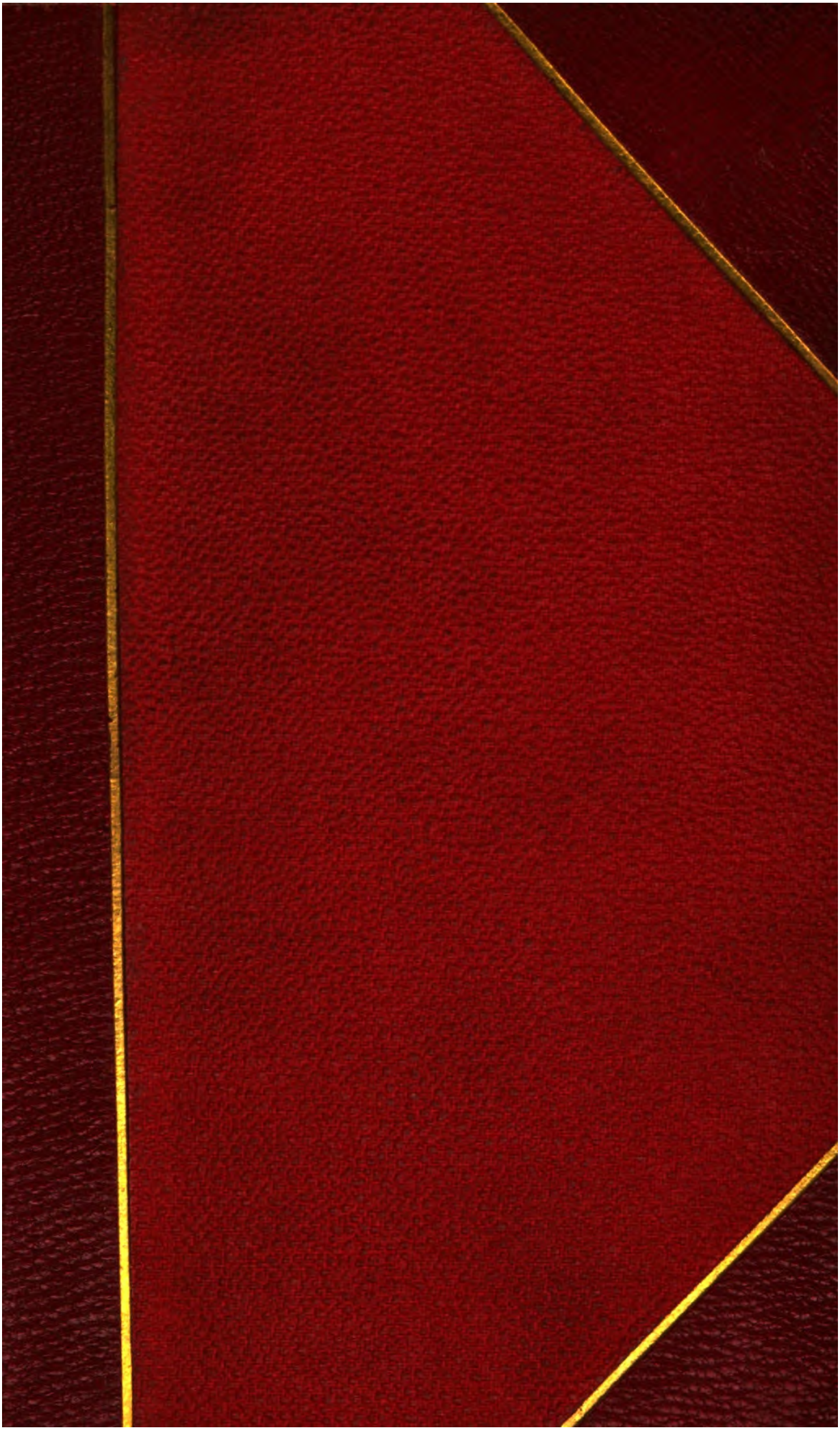
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

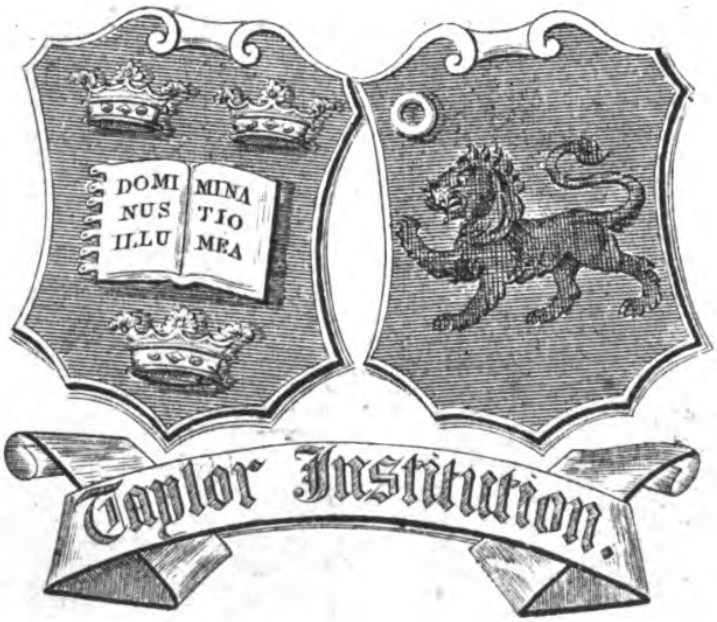
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



J
~~254 e 10~~
~~a 20~~
~~BB b 37~~



~~C/X 1213 A. 8.~~
BS 3/11.(8)

THEATRE

DE

P. CORNEILLE

8

THEATRE
DE
P. CORNEILLE

Texte de 1682

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

ALPHONSE PAULY

TOME HUITIÈME

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

ATTILA
ROY DES HUNS,

TRAGEDIE.

PREFACE

D'ATTILA.

LE nom d'Attila eſt aſſez connu, mais tout le monde n'en connoit pas tout le caractére. Il étoit plus homme de teſte que de main, taſchoit à diviſer ſes ennemis, ravageoit les peuples indéfendus, pour donner de la terreur aux autres & tirer tribut de leur épouvante, & s'étoit fait un tel empire ſur les Rois qui l'accompagnoient, que quand meſme il leur euſt commandé des parricides, ils n'euſſent oſé luy dejobéïr. Il eſt malaiſé de ſçavoir quelle étoit ſa Religion; le ſurnom de Fléau de Dieu qu'il prenoit luy-meſme, montre qu'il n'en croyoit pas pluſieurs. Je l'estimerois Arien comme les Os-

trogots & les Gépides de ſon Armée, n'étoit la pluralité des femmes que je luy ay retranchée icy. Il croyoit fort aux Devins, & c'étoit peut eſtre tout ce qu'il croyoit. Il envoya demander par deux fois à l'Empereur Valentinian ſa ſœur Honorie avec grandes menaces, & en attendant il épouſa Ildione, dont tous les Hiſtoriens marquent la beauté, ſans parler de ſa naiſſance. C'eſt ce qui m'a enhardy à la faire ſœur d'un de nos prémiers Rois, afin d'oppoſer la France naiſſante au déclin de l'Empire. Il eſt conſtant qu'il mourut la prémiére nuit de ſon mariage avec elle. Marcellin dit qu'elle le tüa elle-meſme, & je luy en ay voulu donner l'idée, quoy que ſans effet. Tous les autres rapportent qu'il avoit accoûtumé de ſeigner du nez, & que les vapeurs du vin & des viandes dont il ſe chargea fermérent le paſſage à ce ſang, qui après l'avoir étouffé ſortit avec violence par tous les conduits. Je les ay ſuivis ſur la maniére de ſa mort, mais j'ay crû plus à propos d'en attribüer la cauſe à un excès de colére, qu'à un excès d'intempérance.

Au reſte on m'a preſſé de répondre icy par occaſion aux invectives qu'on a publiées depuis quelque temps contre la Comédie, mais je me contenteray d'en dire deux choſes, pour fermer la bouche à ces ennemis d'un divertiſſement ſi honneſte & ſi utile. L'un que je ſoûmets tout ce que j'ay fait & feray à l'avenir à la cenſure des

Puiſſances, tant Eccléſiastiques que Séculiéres, ſous leſquelles Dieu me fait vivre; je ne ſçais s'ils en voudroient faire autant. L'autre, que la Comédie eſt aſſez justifiée par cette célébre Traduction de la moitié de celles de Térence, que des perſonnes d'une piété éxemplaire & rigide ont donnée au Public, & ne l'auroient jamais fait, ſi elles n'euſſent jugé qu'on peut innocemment mettre ſur la Scéne des filles engroſſées par leurs Amants, & des Marchands d'Esclaves à prostitüer. La noſtre ne ſouffre point de tels ornemens. L'amour en eſt l'ame pour l'ordinaire; mais l'amour dans le malheur n'excite que la pitié, & eſt plus cavable de purger en nous cette paſſion, que de nous en faire envie.

Il n'y a point d'homme au ſortir de la repréſentation du Cid qui vouluſt avoir tüé comme luy le pére de ſa Maîtreſſe, pour en recevoir de pareilles douceurs, ny de fille qui ſouhaitaſt que ſon Amant euſt tüé ſon pére, pour avoir la joye de l'aimer en pourſuivant ſa mort. Les tendreſſes de l'amour content ſont d'une autre nature, & c'eſt ce qui m'oblige à les éviter. J'eſpére un jour traiter cette matiére plus au long, & faire voir quelle erreur c'eſt de dire qu'on peut faire parler ſur le Théatre toutes ſortes de gens ſelon toute l'étenduë de leurs caractéres.

ACTEURS.

ATTILA, Roy des Huns.

ARDARIC, Roy des Gépides.

VALAMIR, Roy des Ostrogots.

HONORIE, Sœur de l'Empereur Valentinian.

ILDIONE, Sœur de Méroüée Roy de France.

OCTAR, Capitaine des gardes d'Attila.

FLAVIE, Dame d'honneur d'Honorie.

La Scéne eſt au Camp d'Attila dans la Norique.

ATTILA,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR, Suite.

ATTILA.

Ils ne ſont pas venus, nos deux Rois? qu'on leur die
Qu'ils ſe font trop attendre, & qu'Attila s'ennuye,
Qu'alors que je les mande ils doivent ſe haſter.

OCTAR.

Mais, Seigneur, quel beſoin de les en conſulter?
Pourquoy de voſtre hymen les prendre pour arbitres,

Eux qui n'ont de leur Troſne icy que de vains titres,
Et que vous ne laiſſez au nombre des vivants,
Que pour traiſner par tout deux Rois pour vos Suivan

ATTILA.

J'en puis réſoudre ſeul, Octar, & les appelle,
Non ſous aucun espoir de lumiére nouvelle,
Je croy voir avant eux ce qu'ils m'éclairciront,
Et m'eſtre déja dit tout ce qu'ils me diront.
Mais de ces deux Partis lequel que je préfére,
Sa gloire eſt un affront pour l'autre & pour ſon frére,
Et je veux attirer d'un ſi juste couroux
Sur l'autheur du conſeil les plus dangereux coups,
Aſſeurer une excuſe à ce manque d'estime,
Pouvoir, s'il eſt beſoin, livrer une victime;
Et c'eſt ce qui m'oblige à conſulter ces Rois,
Pour faire à leurs périls éclater ce grand chois.
Car enfin j'aimerois un prétexte à leur perte,
J'en prendrois hautement l'occaſion offerte:
Ce tître en eux me choque, & je ne ſçais pourquoy
Un Roy que je commande oſe ſe nommer Roy.
Un nom ſi glorieux marque une indépendance,
Que ſouille, que détruit la moindre obéïſſance,
Et je ſuis las de voir que du bandeau Royal
Ils prennent droit tous deux de me traiter d'égal.

OCTAR.

Mais, Seigneur, ſe peut-il que pour ces deux Princeſſes
Vous ayez meſmes yeux & pareilles tendreſſes?
Que leur mérite égal diſpoſe ſans ennuy

Voſtre ame irréſoluë aux ſentimens d'autruy?
Ou ſi vers l'une ou l'autre elle a pris quelque pente,
Dont prennent ces deux Rois la route différente,
Voudra-t'elle aux dépens de ſes vœux les plus doux
Préparer une excuſe à ce juste couroux?
Et pour juste qu'il ſoit, eſt-il ſi fort à craindre,
Que le grand Attila s'abaiſſe à ſe contraindre?

ATTILA.

Non, mais la noble ardeur d'envahir tant d'Etats
Doit combatre de teſte encor plus que de bras,
Entre ſes ennemis rompre l'intelligence,
Y jetter du deſordre & de la défiance,
Et ne rien hazarder, qu'on n'ait de toutes parts,
Autant qu'il eſt poſſible, enchaiſné les hazards.
Nous étions auſſi forts qu'à preſent nous le ſommes,
Quand je fondis en Gaule avec cinq cens mille hommes;
Dès lors, s'il t'en ſouvient, je voulus, mais en vain,
D'avec le Viſigot détacher le Romain.
J'y perdis auprès d'eux des ſoins qui me perdirent,
Loin de ſe diviſer, d'autant mieux ils s'unirent:
La terreur de mon nom pour nouveaux compagnons
Leur donna les Alains, les Francs, les Bourguignons,
E n'ayant pû ſemer entr'eux aucuns divorces,
Je me vis en déroute avec toutes mes forces.
J'ay ſçeu les rétablir & cherche à me venger,
Mais je cherche à le faire avec moins de danger.
De ces cinq Nations contre moy trop heureuſes
J'envoye offrir la Paix aux deux plus belliqueuſes,
Je traite avec chacune, & comme toutes deux

De mon Hymen offert ont accepté les nœuds,
Des Princeſſes qu'en ſuite elles en font le gage,
L'une ſera ma femme, & l'autre mon oſtage.
Si j'offence par là l'un des deux Souverains,
Il craindra pour ſa ſœur qui reste entre mes mains.
Ainſi je les tiendray l'un & l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, & l'autre par la crainte,
Ou ſi le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur ſçaura luy reſiſter,
Tant que de nos vainqueurs terraſſez l'un par l'autre
Les Troſnes ébranlez tombent aux pieds du noſtre.
Quant à l'amour, appren que mon plus doux ſoucy
N'eſt... Mais Ardaric entre, & Valamir auſſi.

SCENE II.

ATTILA, ARDARIC, VALAMIR, OCTAR.

ATTILA.

Rois amis d'Attila, ſoûtiens de ma puiſſance,
Qui rangez tant d'Etats ſous mon obéïſſance,
Et de qui les conſeils, le grand cœur, & la main,
Me rendent formidable à tout le genre humain,
Vous voyez en mon Camp les éclatantes marques
Que de ce vaste effroy nous donnent deux Monarques.
En Gaule Méroüée, à Rome l'Empereur,

Ont crû par mon Hymen éviter ma fureur;
La paix avec tous deux en meſme temps traitée
Se trouve avec tous deux à ce prix arrétée,
Et presque ſur les pas de mes Ambaſſadeurs
Les leurs m'ont amené deux Princeſſes leurs ſœurs.
Le chois m'en embaraſſe, il eſt temps de le faire,
Depuis leur arrivée en vain je le différe,
Il faut enfin réſoudre, & quel que ſoit ce chois,
J'offence un Empereur, ou le plus grand des Rois.
Je le dis le plus grand, non qu'encor la victoire
Ait porté Méroüée à ce comble de gloire,
Mais ſi de nos Devins l'oracle n'eſt point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrez les plus hauts,
Et de ſes ſucceſſeurs l'Empire inébranlable
Sera de ſiécle en ſiécle enfin ſi redoutable,
Qu'un jour toute la Terre en recevra des loix,
Ou tremblera du moins au nom de leurs François.
Vous donc qui connoiſſez de combien d'importance
Eſt pour nos grands projets l'une & l'autre alliance,
Prétez-moy des clartez pour bien voir aujourd'huy
De laquelle ils auront ou plus ou moins d'appuy,
Qui des deux honoré par ces nœuds domestiques
Nous vengera le mieux des champs Catalauniques,
Et qui des deux enfin décheu d'un tel espoir
Sera le plus à craindre à qui veut tout pouvoir.

ARDARIC.

En l'état où le Ciel a mis voſtre puiſſance,
Nous mettrions en vain les forces en balance,
Tout ce qu'on y peut voir ou de plus ou de moins

Ne vaut pas amuſer le moindre de vos ſoins.
L'un & l'autre Traité ſuffit pour nous instruire
Qu'ils vous craignent tous deux & n'oſent plus vous nuire:
Ainſi ſans perdre temps à vous inquiéter,
Vous n'avez que vos yeux, Seigneur, à conſulter.
Laiſſez aller ce chois du coſté du mérite
Pour qui ſur leur rapport l'amour vous ſollicite,
Croyez ce qu'avec eux voſtre cœur réſoudra;
Et de ces Potentats s'offence qui voudra.

ATTILA.

L'amour chez Attila n'eſt pas un bon ſuffrage,
Ce qu'on m'en donneroit me tiendroit lieu d'outrage,
Et tout exprès ailleurs je porterois ma foy,
De peur qu'on n'euſt par là trop de pouvoir ſur moy.
Les femmes qu'on adore uſurpent un empire
Que jamais un mary n'oſe ou ne peut dédire:
C'eſt au commun des Rois à ſe plaire en leurs fers
Non à ceux dont le nom fait trembler l'Univers.
Que chacun de leurs yeux aime à ſe faire esclave,
Moy, je ne veux les voir qu'en Tyrans que je brave,
Et par quelques attraits qu'ils captivent un cœur,
Le mien en dépit d'eux eſt tout à ma grandeur.
Parlez donc ſeulement du chois le plus utile,
Du couroux à dompter ou plus ou moins facile,
Et ne me dites point que de chaque coſté
Vous voyez comme luy peu d'inégalité.
En matiére d'Etat, ne fuſt-ce qu'un Atome,
Sa perte quelquefois importe d'un Royaume,
Il n'eſt ſcrupule éxact qu'il n'y faille garder,

Et le moindre avantage a droit de décider.

VALAMIR.

Seigneur, dans le panchant que prennent les affaires,
Les grands discours icy ne ſont pas néceſſaires,
Il ne faut que des yeux, & pour tout découvrir,
Pour décider de tout, on n'a qu'à les ouvrir.
Un grand destin commence, un grand destin s'achéve,
L'Empire eſt preſt à choir, & la France s'éléve;
L'une peut avec elle affermir ſon appuy,
Et l'autre en trébuchant l'enſevelir ſous luy.
Vos Devins vous l'ont dit. N'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles.
Soûtenir un Etat chancelant & briſé,
C'eſt chercher par ſa chute à ſe voir écraſé.
Appuyez donc la France, & laiſſez tomber Rome,
Aux grands ordres du Ciel prétez ceux d'un grand homme,
D'un ſi bel avenir avoüez vos Devins,
Avancez les ſuccès, & haſtez les Destins.

ARDARIC.

Ouy, le Ciel par le chois de ces grands Hyménées
A mis entre vos mains le cours des Destinées;
Mais s'il eſt glorieux, Seigneur, de le haſter,
Il l'eſt, & plus encor, de ſi bien l'arréter,
Oue la France en dépit d'un infaillible augure
N'aille qu'à pas traiſnants vers ſa grandeur future,
Et que l'Aigle accablé par ce destin nouveau
Nepuiſſe trébucher que ſur voſtre tombeau.
Seroit-il gloire égale à celle de ſuspendre

Ce que ces deux Etats du Ciel doivent attendre,
Et de vous faire voir aux plus ſçavants Devins
Arbitre des ſuccès, & maiſtre des Destins?
J'oſe vous dire plus. Tout ce qu'ils vous prédiſent,
Avec pleine clarté dans le Ciel ils le liſent,
Mais vous aſſeurent-ils que quelque Astre jaloux
N'ait point mis plus d'un ſiécle entre l'effet & vous?
Ces éclatants retours que font les Destinées
Sont aſſez rarement l'œuvre de peu d'années,
Et ce qu'on vous prédit touchant ces deux Etats
Peut eſtre un avenir qui ne vous touche pas.
Cependant regardez ce qu'eſt encor l'Empire,
Il chancelle, il ſe briſe, & chacun le déchire,
De ſes entrailles meſme il produit des Tyrans,
Mais il peut encor plus que tous ſes Conquérants.
Le moindre ſouvenir des champs Catalauniques
En peut mettre à vos yeux des preuves trop publiques:
Singibar, Gondebaut, Méroüée, & Thierry,
Là ſans Aëtius tous quatre auroient péry,
Les Romains firent ſeuls cette grande journée:
Uniſſez-les à vous par un digne Hyménée.
Puisque déja ſans eux vous pouvez presque tout,
Il n'eſt rien dont par eux vous ne veniez à bout.
Quand de ces nouveaux Rois ils vous auront fait maiſtre,
Vous verrez à loiſir de qui vous voudrez l'eſtre,
Et réſoudrez vous ſeul avec tranquillité
Si vous leur ſouffrirez encor l'égalité.

VALAMIR.

L'Empire, je l'avouë, eſt encor quelque choſe,

Mais nous ne ſommes plus au temps de Théodoſe,
Et comme dans ſa race il ne revit pas bien,
L'Empire eſt quelque choſe, & l'Empereur n'eſt rien.
Ses deux fils n'ont remply les Troſnes des deux Romes
Que d'Idoles pompeux, que d'ombres au lieu d'hommes.
L'imbécille fierté de ces faux Souverains,
Qui n'oſoit à ſon aide appeler des Romains,
Parmy des Nations qu'ils traitoient de barbares
Empruntoit pour régner des perſonnes plus rares;
Et d'un coſté Gainas, de l'autre Stilicon,
A ces deux Majeſtez ne laiſſant que le nom,
On voyoit dominer d'une hauteur égale
Un Got dans un Empire, & dans l'autre un Vandale.
Comme de tous coſtez on s'en eſt indigné,
De tous coſtez auſſi pour eux on a régné.
Le ſecond Théodoſe avoit pris leur modelle,
Sa ſœur à cinquante ans le tenoit en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'ame de ce grand corps
Dont elle fait encor mouvoir tous les reſſorts.
Pour Valentinian, tant qu'a vécu ſa mére,
Il a ſemblé répondre à ce grand caractére,
Il a paru régner; mais on voit aujourd'huy
Qu'il régnoit par ſa mére, ou ſa mére pour luy,
Et depuis ſon trépas il a trop fait connoiſtre
Que s'il eſt Empereur Aëtius eſt maiſtre,
Et c'en ſeroit la ſœur qu'il faudroit obtenir,
Si jamais aux Romains vous vouliez vous unir.
Au reſte, un Prince foible, envieux, mol, ſtupide,
Qu'un heureux ſuccès enfle, un douteux intimide,
Qui pour unique employ s'attache à ſon plaiſir,
Et laiſſe le pouvoir à qui s'en peut ſaiſir.

Mais le grand Méroüée eſt un Roy magnanime,
Amoureux de la gloire, ardent après l'eſtime,
Qui ne permet aux ſiens d'employ ny de pouvoir,
Qu'autant que par ſon ordre ils en doivent avoir.
Il ſçait vaincre & régner; & depuis ſa victoire,
S'il a déja ſoûmis & la Seine & la Loire,
Quand vous voudrez aux ſiens joindre vos combatants,
La Garomne & l'Arar ne tiendront pas long-temps.
Alors ces meſmes champs témoins de noſtre honte
Enverront la vengeance & plus haute & plus prompte,
Et pour glorieux prix d'avoir ſçeu nous venger
Vous aurez avec luy la Gaule à partager,
Doù vous ferez ſçavoir à toute l'Italie,
Qu'alors que la prudence à la valeur s'allie,
Il n'eſt rien à l'épreuve, & qu'il eſt temps qu'enfin
Et du Tibre & du Po vous faſſiez le destin.

ARDARIC.

Prenez-en donc le droit des mains d'une Princeſſe
Qui l'apporte pour dot à l'ardeur qui vous preſſe,
Et paroiſſez plûtoſt vous ſaiſir de ſon bien,
Qu'uſurper des Etats ſur qui ne vous doit rien.
Sa mére eut tant de part à la toute-puiſſance,
Qu'elle fit à l'Empire aſſocier Constance,
Et ſi ce meſme Empire a quelque attrait pour vous,
La fille a meſme droit en faveur d'un époux.
Allez la force en main demander ce partage,
Que d'un pére mourant luy laiſſa le ſuffrage,
Sous ce prétexte heureux vous verrez des Romains
Se détacher de Rome & vous tendre les mains.

Aëtius n'eſt pas ſi maiſtre qu'on veut croire,
Il a jusque chez luy des jaloux de ſa gloire,
Et vous aurez pour vous tous ceux qui dans le cœur
Sont mécontens du Prince, ou las du Gouverneur.
Les débris de l'Empire ont de belles ruïnes,
S'il n'a plus de Héros, il a des Héroïnes,
Rome vous en offre une & part à ce débris;
Pourriez-vous refuſer voſtre main à ce prix?
Ildione n'apporte icy que ſa perſonne,
Sa dot ne peut s'étendre aux droits d'une Couronne,
Ses Francs n'admettent point de femme à dominer,
Mais les droits d'Honorie ont dequoy tout donner.
Attachez-les, Seigneur, à vous, à voſtre race,
Du fameux Théodoſe aſſeurez-vous la place,
Rome adore la ſœur, le frére eſt ſans pouvoir,
On hait Aëtius, vous n'avez qu'à vouloir.

ATTILA.

Eſt-ce comme il me faut tirer d'inquiétude
Que de plonger mon ame en plus d'incertitude,
Et pour vous prévaloir de mes perpléxitez,
Choiſiſſez-vous exprès ces contrariétez?
Plus j'entens raiſonner, & moins on détermine!
Chacun dans ſa penſée également s'obstine!
Et quand par vous je cherche à ne plus balancer,
Vous cherchez l'un & l'autre à mieux m'embaraſſer!
Je ne demande point de ſi diverſes routes,
Il me faut des clartez & non de nouveaux doutes,
Et quand je vous confie un ſort tel que le mien,
C'eſt m'offencer tous deux que ne réſoudre rien.

VALAMIR.

Seigneur, chacun de nous vous parle comme il penſe,
Chacun de ce grand chois vous fait voir l'importance,
Mais nous ne ſommes point jaloux de nos avis:
Croyez-le, croyez-moy, nous en ſerons ravis,
Ils ſont les purs effets d'une amitié fidelle,
De qui le zèle ardent...

ATTILA.

Uniſſez donc ce zèle,
Et ne me forcez point à voir dans vos débats
Plus que je ne veux voir, &... je n'achéve pas.
Dites-moy ſeulement ce qui vous intereſſe
A protéger icy l'une & l'autre Princeſſe.
Leurs fréres vous ont-ils à force de preſens
Chacun de ſon coſté rendus leurs Partiſans?
Eſt-ce amitié pour l'une, eſt-ce haine pour l'autre,
Qui forme auprès de moy ſon avis & le voſtre?
Par quel deſſein de plaire ou de vous agrandir...
Mais derechef je veux ne rien approfondir,
Et croire qu'où je ſuis on n'a pas tant d'audace.
Vous, ſi vous vous aimez, faites-vous une grace.
Accordez-vous enſemble, & ne contestez plus,
Ou de l'une des deux ménagez un refus,
Afin que nous puiſſions en cette conjoncture
A ſon averſion imputer la rupture.
Employez-y tous deux ce zèle & cette ardeur
Que vous dites avoir tous deux pour ma grandeur;
J'en croiray les efforts qu'on fera pour me plaire,
Et veux bien jusque-là ſuspendre ma colére.

SCENE III.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

En ſerons-nous toûjours les malheureux objets?
Et verrons-nous toûjours qu'il nous traite en Sujets?

VALAMIR.

Fermons les yeux, Seigneur, ſur de telles disgraces,
Le Ciel en doit un jour effacer jusqu'aux traces,
Mes Devins me l'ont dit, & s'il en eſt beſoin,
Je diray que ce jour peut eſtre n'eſt pas loin:
Ils en ont, diſent-ils, un aſſeuré préſage.
Je vous confieray plus, ils m'ont dit davantage,
Et qu'un Théodoric qui doit ſortir de moy
Commandera dans Rome & s'en fera le Roy;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour la France,
A preſſer Attila d'en choiſir l'alliance,
D'épouſer Ildione, afin que par ce chois
Il laiſſe à mon Hymen Honorie & ſes droits.
Ne vous oppoſez plus aux grandeurs d'Ildione,
Souffrez en ma faveur qu'elle monte à ce Troſne,
Et ſi jamais pour vous je puis en faire autant...

ARDARIC.

Vous le pouvez, Seigneur, & dès ce meſme instant,

Souffrez qu'à voſtre éxemple en deux mots je m'explique.
Vous aimez, mais ce n'eſt qu'un amour Politique,
Et puiſque je vous doy confidence à mon tour,
J'ay pour l'autre Princeſſe un véritable amour;
Et c'eſt ce qui m'oblige à parler pour l'Empire,
Afin qu'on m'abandonne un objet où j'aſpire.
Une étroite amitié l'un à l'autre nous joint,
Mais enfin nos deſirs ne compatiſſent point.
Voyons qui ſe doit vaincre, & s'il faut que mon ame
A voſtre ambition immole cette flame,
Ou s'il n'eſt point plus beau que voſtre ambition
Elle-meſme s'immole à cette paſſion.

VALAMIR.

Ce ſeroit pour mon cœur un crüel ſacrifice.

ARDARIC.

Et l'autre pour le mien ſeroit un dur ſupplice.
Vous aime-t'on?

VALAMIR.

Du moins j'ay lieu de m'en flater.
Et vous, Seigneur?

ARDARIC.

Du moins on me daigne écouter.

VALAMIR.

Qu'un mutüel amour eſt un triste avantage,
Quand ce que nous aimons d'un autre eſt le partage!

ARDARIC.

Cependant le Tyran prendra pour attentat
Cét amour qui fait ſeul tant de raiſons d'Etat.
Nous n'avons que trop veu jusqu'où va ſa colére,
Qui n'a pas épargné le ſang meſme d'un frére,
Et combien après luy de Rois ſes alliez
A ſon orgueil barbare il a ſacrifiez.

VALAMIR.

Les Peuples qui ſuivoient ces illustres victimes
Suivent encor ſous luy l'impunité des crimes,
Et ce ravage affreux qu'il permet aux Soldats
Luy gagne tant de cœurs, luy donne tant de bras,
Que nos propres Sujets ſortis de nos Provinces
Sont en dépit de nous plus à luy qu'à leurs Princes.

ARDARIC.

Il ſemble à ſes discours déja nous ſoupçonner,
Et ce ſont des ſoupçons qu'il nous faut détourner.
A ce refus qu'il veut diſpoſons ma Princeſſe.

VALAMIR.

Pour y porter la mienne il faudra peu d'adreſſe.

ARDARIC.

Si vous perſüadez, quel malheur eſt le mien!

VALAMIR.

Et ſi l'on vous en croit, puis-je espérer plus rien?

ARDARIC.

Ah que ne pouvons-nous eſtre heureux l'un & l'autre!

VALAMIR.

Ah que n'eſt mon bonheur plus compatible au voſtre!

ARDARIC.

Allons des deux coſtez chacun faire un effort.

VALAMIR.

Allons, & du ſuccès laiſſons-en faire au Sort.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Je ne me défens point, ouy, Madame, Octar m'aime,
Tout ce que je vous dis, je l'ay ſçeu de luy-meſme,
Ils ſont Rois, mais c'eſt tout. Ce titre ſans pouvoir
N'a rien presque en tous deux de ce qu'il doit avoir,
Et le fier Attila chaque jour fait connoiſtre
Que s'il n'eſt pas leur Roy, du moins il eſt leur maiſtre,
Et qu'ils n'ont en ſa Cour le rang de ſes amis,
Qu'autant qu'à ſon orgueil ils s'y montrent ſoûmis.
Tous deux ont grand mérite, & tous deux grand courage;
Mais ils ſont, à vray dire, icy comme en oſtage,
Tandis que leurs Soldats en des camps éloignez
Prennent l'ordre ſous luy de gens qu'il a gagnez,
Et ſi de le ſervir leurs troupes n'étoient preſtes,
Ces Rois, tous Rois qu'ils ſont, répondroient de leurs teſtes.
Son frére aiſné Vléda plus remply d'équité
Les traitoit malgré luy d'entiére égalité;

Il n'a pû le ſouffrir, & ſa jalouſe envie
Pour n'avoir plus d'égaux s'eſt immolé ſa vie.
Le ſang qu'après avoir mis ce Prince au tombeau
On luy voit chaque jour diſtiler du cerveau,
Punit ſon parricide, & chaque jour vient faire
Un tribut étonnant à celuy de ce frére.
Suivant meſme qu'il a plus ou moins de couroux,
Ce ſang forme un ſupplice ou plus rude ou plus doux,
S'ouvre une plus féconde ou plus ſtérile veine;
Et chaque emportement porte avec luy ſa peine.

HONORIE.

Que me ſert donc qu'on m'aime, & pourquoy m'engager
A ſouffrir un amour qui ne peut me venger?
L'inſolent Attila me donne une rivale,
Par ce chois qu'il balance il la fait mon égale,
Et quand pour l'en punir je croy prendre un grand Roy,
Je ne prens qu'un grand nom qui ne peut rien pour moy!
Juge que de chagrins au cœur d'une Princeſſe
Qui hait également l'orgueil & la foibleſſe,
Et de quel œil je puis regarder un Amant
Qui n'aura que pitié de mon reſſentiment,
Qui ne ſçaura qu'aimer, & dont tout le ſervice
Ne m'aſſeure aucun bras à me faire juſtice.
Jusqu'à Rome Attila m'envoye offrir ſa foy,
Pour douter dans ſon camp entre Ildione & moy!
Hélas, Flavie, hélas! ſi ce doute m'offence,
Que doit faire une indigne & haute préférence,
Et n'eſt-ce pas alors le dernier des malheurs
Qu'un éclat impuiſſant d'inutiles douleurs?

FLAVIE.

Prévenez-le, Madame, & montrez à ſa honte
Combien de tant d'orgueil vous faites peu de conte.

HONORIE.

La bravade eſt aiſée, un mot eſt bien-toſt dit,
Mais où fuir un Tyran que la bravade aigrit?
Retourneray-je à Rome où j'ay laiſſé mon frére
Enflamé contre moy de haine & de colére,
Et qui ſans la terreur d'un nom ſi redouté
Jamais n'euſt mis de borne à ma captivité?
Moy qui prétens pour dot la moitié de l'Empire...

FLAVIE.

Ce ſeroit d'un malheur vous jetter dans un pire,
Ne vous emportez pas contre vous jusque-là,
Il eſt d'autres moyens de bravér Attila.
Epouſez Valamir.

HONORIE.

Eſt-ce comme on le brave
Que d'épouſer un Roy dont il fait ſon esclave?

FLAVIE.

Mais vous l'aimez.

HONORIE.

Et bien, ſi j'aime Valamir,

Je ne veux point de Rois qu'on force d'obéïr,
Et ſi tu me dis vray, quelque rang que je tienne,
Cét Hymen pourroit eſtre & ſa perte & la mienne.
Mais je veux qu'Attila preſſé d'un autre amour
Endure un tel inſulte au milieu de ſa Cour:
Ildione par là me verroit à ſa ſuite,
A de honteux reſpects je m'y verrois réduite,
Et le ſang des Céſars, qu'on adora toûjours
Feroit hommage au ſang d'un Roy de quatre jours!
Dy-le moy toutefois. Pancheroit-il vers elle?
Que t'en a dit Octar?

FLAVIE.

Qu'il la trouve aſſez belle,
Qu'il en parle avec joye, & fuit à luy parler.

HONORIE

Il me parle, & s'il faut ne rien diſſimuler,
Ses diſcours me font voir du reſpect, de l'eſtime,
Et meſme quelque amour, ſans que le nom s'exprime.

FLAVIE.

C'eſt un peu plus qu'à l'autre.

HONORIE.

Et peut eſtre bien moins.

FLAVIE.

Quoy, ce qu'à l'éviter il apporte de ſoins...

HONORIE.

Peut eſtre il ne la fuit que de peur de ſe rendre,
Et s'il ne me fuit pas, il ſçait mieux s'en défendre,
Ouy, ſans doute il la craint, & toute ſa fierté
Ménage pour choiſir un peu de liberté.

FLAVIE.

Mais laquelle des deux voulez-vous qu'il choiſiſſe ?

HONORIE.

Mon ame des deux parts attend meſme ſupplice,
Ainſi que mon amour, ma gloire a ſes appas,
Je meurs s'il me choiſit, ou ne me choiſit pas,
Et... mais Valamir entre, & ſa veuë en mon ame
Fait trembler mon orgueil, enorgueillit ma flame.
Flavie, il peut ſur moy bien plus que je ne veux,
Pour peu que je l'écoute, il aura tous mes vœux.
Dy-luy... mais il vaut mieux faire effort ſur moy-meſme.

SCENE II.

VALAMIR, HONORIE, FLAVIE.

HONORIE.

Le ſçavez-vous, Seigneur, comment je veux qu'on m'aime ?
Et puiſque jusqu'à moy vous portez vos ſouhaits,

Avez-vous ſçeu connoiſtre à quel prix je me mets?
Je parle avec franchiſe, & ne veux point vous taire
Que vos ſoins me plairoient s'il ne faloit que plaire:
Mais quand cent & cent fois ils ſeroient mieux reçeus,
Il faut pour m'obtenir quelque choſe de plus.
Attila m'eſt promis, j'en ay ſa foy pour gage,
La Princeſſe des Francs prétend meſme avantage,
Et bien que ſur le chois il ſemble héſiter,
Etant ce que je ſuis j'aurois tort d'en douter.
Mais qui promet à deux outrage l'une & l'autre;
J'ay du cœur, on m'offence, éxaminez le voſtre.
Pourrez-vous m'en venger? pourrez-vous l'en punir?

VALAMIR.

N'eſt-ce que par le ſang qu'on peut vous obtenir?
Et faut-il que ma flame à ce grand cœur réponde
Par un aſſaſſinat du plus grand Roy du monde,
D'un Roy que vous avez ſouhaité pour époux?
Ne ſçauroit-on ſans crime eſtre digne de vous?

HONORIE.

Non, je ne vous dis pas qu'aux dépens de ſa teſte
Vous vous faſſiez aimer & payiez ma conqueſte:
De l'aimable façon qu'il vous traite aujourd'huy
Il a trop mérité ces tendreſſes pour luy.
D'ailleurs, s'il faut qu'on l'aime, il eſt bon qu'on le craigne
Mais c'eſt cét Attila qu'il faut que je dédaigne.
Pourrez-vous hautement me tirer de ſes mains,
Et braver avec moy le plus fier des humains?

VALAMIR.

Il n'en eſt pas beſoin, Madame, il vous reſpecte,
Et bien que ſa fierté vous puiſſe eſtre ſuſpecte,
A vos moindres froideurs, à vos moindres dégouſts,
Je ſçais que ſes reſpects me donneroient à vous.

HONORIE.

Que j'eſtime aſſez peu le ſang de Théodoſe,
Pour ſouffrir qu'en moy-meſme un Tyran en diſpoſe!
Qu'une main qu'il me doit me choiſiſſe un mary,
Et me preſente un Roy comme ſon favory!
Pour peu que vous m'aimiez, Seigneur, vous devez croire
Que rien ne m'eſt ſenſible à l'égal de ma gloire.
Régnez comme Attila, je vous préfére à luy;
Mais point d'époux qui n'oſe en dédaigner l'appuy,
Point d'époux qui m'abaiſſe au rang de ſes Sujettes.
Enfin, je veux un Roy, regardez ſi vous l'étes,
Et quoy que ſur mon cœur vous ayez d'aſcendant,
Sçachez qu'il n'aimera qu'un Prince indépendant.
Voyez à quoy, Seigneur, on connoit les Monarques,
Ne m'offrez plus de vœux qui n'en portent les marques,
Et ſoyez ſatisfait qu'on vous daigne aſſeurer
Qu'à tous les Rois ce cœur voudroit vous préférer.

SCENE III.

VALAMIR, FLAVIE.

VALAMIR.

Quelle hauteur, Flavie, & que faut-il qu'eſpére

Un Roy dont tous les vœux...

FLAVIE.

Seigneur, laiſſez-la faire,
L'amour ſera le maiſtre, & la meſme hauteur
Qui vous diſpute icy l'empire de ſon cœur,
Vous donne en meſme temps le ſecours de la haine
Pour triompher bien-toſt de la fierté Romaine.
L'orgueil qui vous dédaigne en dépit de ſes feux
Fait haïr Attila de ſe promettre à deux:
Non que cette fierté n'en ſoit aſſez jalouſe,
Pour ne pouvoir ſouffrir qu'Ildione l'épouſe;
A ſon frére, à ſes Francs faites-la renvoyer,
Vous verrez tout ce cœur ſoudain ſe déployer,
Suivre ce qui luy plaiſt, braver ce qui l'irrite,
Et livrer hautement la victoire au mérite.
Ne vous rebutez point d'un peu d'emportement;
Quelquefois malgré nous il vient un bon moment,
L'amour fait des heureux lors que moins on y penſe,
Et je ne vous dis rien ſans beaucoup d'apparence.
Ardaric vous apporte un entretien plus doux,
Adieu, comme le cœur le temps ſera pour vous.

SCENE IV.

ARDARIC, VALAMIR.

ARDARIC.

Qu'avez-vous obtenu, Seigneur, de la Princeſſe?

VALAMIR.

Beaucoup & rien. J'ay veu pour moy quelque tendreſſe,
Mais elle ſçait d'ailleurs ſi bien ce qu'elle vaut,
Que ſi celle des Francs a le cœur auſſi haut,
Si c'eſt à meſme prix, Seigneur, qu'elle ſe donne,
Vous luy pourrez long-temps offrir voſtre Couronne.
Mon Rival eſt haï, je n'en ſçaurois douter,
Tout le cœur eſt à moy, j'ay lieu de m'en vanter,
Au reſte des Mortels je ſçais qu'on me préfére,
Et ne ſçais toutefois ce qu'il faut que j'eſpére.
Voyez voſtre Ildione, & puiſſiez-vous, Seigneur,
Y trouver plus de jour à lire dans ſon cœur,
Une ame plus tournée à remplir voſtre attente,
Un eſprit plus facile. Octar ſort de ſa Tente.
Adieu.

SCENE V.

ARDARIC, OCTAR.

ARDARIC.

Pourray-je voir la Princeſſe à mon tour ?

OCTAR.

Non, à moins qu'il vous plaiſe attendre ſon retour;
Mais à ce que ſes gens, Seigneur, m'ont fait entendre,
Vous n'avez en ce lieu qu'un moment à l'attendre.

ARDARIC.

Dites-moy cependant. Vous fuſtes priſonnier
Du Roy des Francs ſon frére en ce combat dernier?

OCTAR.

Le deſordre, Seigneur, des champs Catalauniques
Me donna peu de part aux disgraces publiques:
Si j'y fus priſonnier de ce Roy généreux,
Il me fit dans ſa Cour un ſort aſſez heureux.
Ma priſon y fut libre, & j'y trouvay ſans ceſſe
Une bonté ſi rare au cœur de la Princeſſe,
Que de retour icy je penſe luy devoir
Les plus ſacrez respects qu'un Sujet puiſſe avoir.

ARDARIC.

Qu'un Monarque eſt heureux lors que le Ciel luy donne
La main d'une ſi belle & ſi rare perſonne!

OCTAR.

Vous ſçavez toutefois qu'Attila ne l'eſt pas,
Et combien ſon trop d'heur luy cauſe d'embaras.

ARDARIC.

Ah, puisqu'il a des yeux, ſans doute il la préfére.
Mais vous vous loüez fort auſſi du Roy ſon frére,
Ne me déguiſez rien. A-t'il des qualitez
A ſe faire admirer ainſi de tous coſtez?
Eſt-ce une verité que ce que j'entens dire,
Ou ſi c'eſt ſans raiſon que l'Univers l'admire?

OCTAR.

Je ne ſçais pas, Seigneur, ce qu'on vous en a dit,
Mais ſi pour l'admirer ce que j'ay veu ſuffit,
Je l'ay veu dans la paix, je l'ay veu dans la guerre,
Porter par tout un front de maiſtre de la Terre.
J'ay veu plus d'une fois de fiéres Nations
Deſarmer ſon couroux par leurs ſoûmiſſions;
J'ay veu tous les plaiſirs de ſon ame héroïque
N avoir rien que d'auguste & que de magnifique;
Et ſes illustres ſoins ouvrir à ſes Sujets
L'Ecole de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délaſſemens ſa noble inquiétude
De ſes justes deſſeins faiſoit l'heureux prélude,
Et ſi j'oſe le dire, il doit nous eſtre doux
Que ce Héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ay veu tout couvert de poudre & de fumée
Donner le grand éxemple à toute ſon Armée,
Semer par ſes périls l'effroy de toutes parts,
Bouleverſer les murs d'un ſeul de ſes regards,
Et ſur l'orgueil briſé des plus ſuperbes teſtes
De ſa courſe rapide entaſſer les conqueſtes.
Ne me commandez point de peindre un ſi grand Roy,
Ce que j'en ay veu paſſe un homme tel que moy:
Mais je ne puis, Seigneur, m'empeſcher de vous dire
Combien ſon jeune Prince eſt digne qu'on l'admire.
Il montre un cœur ſi haut ſous un front délicat
Que dans ſon prémier lustre il eſt déja ſoldat:
Le corps attend les ans, mais l'ame eſt toute preſte,
D'un gros de Cavaliers il ſe met à la teſte,
Et l'épée à la main anime l'escadron

Qu'enorgueillit l'honneur de marcher ſous ſon nom.
Tout ce qu'a d'éclatant la majeſté du Pére,
Tout ce qu'ont de charmant les graces de la Mére,
Tout brille ſur ce front, dont l'aimable fierté
Porte empreints & ce charme & cette majeſté,
L'amour & le reſpect qu'un ſi jeune mérite...
Mais la Princeſſe vient, Seigneur, & je vous quitte.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

On vous a conſulté, Seigneur, m'apprendrez-vous
Comment voſtre Attila diſpoſe enfin de nous?

ARDARIC.

Comment diſpoſez-vous vous-meſme de mon ame?
Attila va choiſir, il faut parler, Madame;
Si ſon chois eſt pour vous, que ferez-vous pour moy?

ILDIONE.

Tout ce que peut un cœur qu'engage ailleurs ma foy.
C'eſt devers vous qu'il panche, & ſi je ne vous aime,
Je vous plaindray du moins à l'égal de moy-meſme,
J'auray meſmes ennuis, j'auray meſmes douleurs,
Mais je n'oubliray point que je me dois ailleurs.

ARDARIC.

Cette foy que peut eſtre on eſt preſt de vous rendre,
Si vous aviez du cœur, vous ſçauriez la reprendre.

ILDIONE.

J'en ay, s'il faut me vaincre, autant qu'on peut avoir,
Et n'en auray jamais pour vaincre mon devoir.

ARDARIC.

Mais qui s'engage à deux dégage l'un & l'autre.

ILDIONE.

Ce ſeroit ma penſée auſſi-bien que la voſtre,
Et ſi je n'étois pas, Seigneur, ce que je ſuis,
J'en prendrois quelque droit de finir mes ennuis;
Mais l'eſclavage fier d'une haute naiſſance,
Où toute autre peut tout, me tient dans l'impuiſſance,
Et victime d'Etat, je doy ſans reculer
Attendre aveuglément qu'on me daigne immoler.

ARDARIC.

Attendre qu'Attila, l'objet de voſtre haine,
Daigne vous immoler à la fierté Romaine!

ILDIONE.

Qu'un pareil ſacrifice auroit pour moy d'appas,
Et que je ſouffriray s'il ne s'y réſout pas!

ARDARIC.

Qu'il ſeroit glorieux de le faire vous-meſme,

D'en épargner la honte à voſtre Diadéme!
J'entens celuy des Francs, qu'au lieu de maintenir...

ILDIONE.

C'eſt à mon frére alors de venger & punir,
Mais ce n'eſt point à moy de rompre une alliance
Dont il vient d'attacher vos Huns avec ſa France,
Et me faire par là du gage de la paix
Le flambeau d'une guerre à ne finir jamais.
Il faut qu'Attila parle, & puiſſe eſtre Honorie
La plus conſidérée, ou moy la moins chérie:
Puiſſe-t'il ſe réſoudre à me manquer de foy!
C'eſt tout ce que je puis, & pour vous, & pour moy.
S'il vous faut des ſouhaits, je n'en ſuis point avare,
S'il vous faut des regrets, tout mon cœur s'y prépare,
Et veut bien...

ARDARIC.

Que feront d'inutiles ſouhaits,
Que laiſſer à tous deux d'inutiles regrets?
Pouvez-vous espérer qu'Attila vous dédaigne?

ILDIONE.

Rome eſt encor puiſſante, il ſe peut qu'il la craigne.

ARDARIC.

A moins que pour appuy Rome n'ait vos froideurs,
Vos yeux l'emporteront ſur toutes ſes grandeurs;
Je le ſens en moy-meſme, & ne voy point d'Empire

Qu'en mon cœur d'un regard ils ne puiſſent détruire.
Armez-les de rigueurs, Madame, & par pitié
D'un charme ſi funeſte oſtez-leur la moitié,
C'en ſera trop encore, & pour peu qu'ils éclatent,
Il n'eſt aucun eſpoir dont mes deſirs ſe flatent.
Faites donc davantage, allez jusqu'au refus,
Ou croyez qu'Ardaric déja n'eſpére plus,
Qu'il ne vit déja plus, & que voſtre Hyménée
A déja par vos mains tranché ſa Destinée.

ILDIONE.

Ay-je ſi peu de part en de tels déplaiſirs,
Que pour m'y voir en prendre il faille vos ſouſpirs?
Me voulez-vous forcer à la honte des larmes?

ARDARIC.

Si contre tant de maux vous m'enviez leurs charmes,
Faites quelqu'autre grace à mes ſens alarmez,
Madame, & pour le moins dites que vous m'aimez.

ILDIONE.

Ne vouloir pas m'en croire à moins d'un mot ſi rude,
C'eſt pour une belle ame un peu d'ingratitude,
De quelques traits pour vous que mon cœur ſoit frapé,
Ce grand mot jusqu'icy ne m'eſt point échapé,
Mais haïr un Rival, endurer d'eſtre aimée,
Comme vous de ce chois avoir l'ame alarmée,
A voſtre eſpoir flotant donner tous mes ſouhaits,
A voſtre eſpoir déçeu donner tous mes regrets,
N'eſt-ce point dire trop ce qui ſied mal à dire?

ARDARIC.

Mais vous épouſerez Attila.

ILDIONE.

J'en ſouſpire,
Et mon cœur...

ARDARIC.

Que fait-il ce cœur que m'abuſer,
Si meſme en n'oſant rien il craint de trop oſer?
Non, ſi vous en aviez, vous ſçauriez la reprendre,
Cette foy, que peut eſtre on eſt preſt de vous rendre;
Je ne m'en dédis point, & ma juste douleur
Ne peut vous dire aſſez que vous manquez de cœur.

ILDIONE.

Il faut donc qu'avec vous tout à fait je m'explique.
Ecoutez, & ſur tout, Seigneur, plus de replique.
Je vous aime. Ce mot me coûte à prononcer,
Mais puisqu'il vous plaiſt tant, je veux bien m'y forcer.
Permettez toutefois que je vous die encore
Que ſi voſtre Attila de ce grand chois m'honore,
Je recevray ſa main d'un œil auſſi content
Que ſi je me donnois ce que mon cœur prétend.
Non que de ſon amour je ne prenne un tel gage
Pour le dernier ſupplice & le dernier outrage,
Et que le dur effort d'un ſi crüel moment
Ne redouble ma haine & mon reſſentiment:
Mais enfin mon devoir veut une déférence,
Où meſme il ne ſoupçonne aucune répugnance.

Je l'épouſeray donc, & réſerve pour moy
La gloire de répondre à ce que je me doy.
J'ay ma part comme un autre à la haine publique
Qu'aime à ſemer par tout ſon orgueil tyrannique,
Et le hay d'autant plus, que ſon ambition
A voulu s'aſſervir toute ma Nation:
Qu'en dépit des Traitez & de tout leur myſtére,
Un Tyran qui déja s'eſt immolé ſon frére,
Si jamais ſa fureur ne redoutoit plus rien,
Auroit peut eſtre peine à faire grace au mien.
Si donc ce triste chois m'arrache à ce que j'aime,
S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de luy-meſme,
S'il m'attache à la main qui veut tout ſaccager,
Voyez que d'intereſts, que de maux à venger.
Mon amour, & ma haine, & la cauſe commune
Crîront à la vengeance, en voudront trois pour une,
Et comme j'auray lors ſa vie entre mes mains,
Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
Aſſez d'autres Tyrans ont péry par leurs femmes,
Cette gloire aiſément touche les grandes ames,
Et de ce meſme coup qui briſera mes fers,
Il eſt beau que ma main venge tout l'Univers.
Voila quelle je ſuis, voila ce que je penſe,
Voila ce que l'amour prépare à qui l'offence,
Vous, faites-moy justice, & ſongez mieux, Seigneur,
S'il faut me dire encor que je manque de cœur.

Elle s'en va.

ARDARIC.

Vous préſerve le Ciel de l'épreuve crüelle

Où veut un cœur ſi grand mettre une ame ſi belle,
Et puiſſe Attila prendre un eſprit aſſez doux
Pour vouloir qu'on vous doive autant à luy qu'à vous.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATTILA, OCTAR.

ATTILA.

Octar, as-tu pris ſoin de redoubler ma Garde?

OCTAR.

Ouy, Seigneur, & déja chacun s'entre-regarde,
S'entredemande à quoy ces ordres que j'ay mis...

ATTILA.

Quand on a deux Rivaux, manque-t'on d'ennemis?

OCTAR.

Mais, Seigneur, jusqu'icy vous en doutez encore.

ATTILA.

Et pour bien éclaircir ce qu'en effet j'ignore,

Je me mets à couvert de ce que de plus noir
Inspire à leurs pareils l'amour au deſeſpoir,
Et ne laiſſant pour arme à leur douleur preſſante
Qu'une haine ſans force, une race impuiſſante,
Je m'aſſeure un triomphe en ce glorieux jour
Sur leurs reſſentimens comme ſur leur amour.
Qu'en diſent nos deux Rois?

OCTAR.

Leurs ames alarmées
De voir par ce renfort leurs Tentes enfermées,
Affectent de montrer une tranquillité...

ATTILA.

De leur Tente à la mienne ils ont la liberté.

OCTAR.

Ouy, mais ſeuls & ſans ſuite, & quant aux deux Princeſſes
Que de leurs actions on laiſſe encor maîtreſſes,
On ne permet d'entrer chez elles qu'à leurs Gens,
Et j'en bannis par là ces Rois & leurs Agens.
N'en ayez plus, Seigneur, aucune inquiétude,
Je les fais obſerver avec éxactitude,
Et de quelque coſté qu'elles tournent leurs pas,
J'ay des yeux tous placez qui ne les manquent pas;
On vous rendra bon compte & des deux Rois & d'elles.

ATTILA.

Il ſuffit ſur ce point, appren d'autres Nouvelles.

Ce grand Chef des Romains, l'illustre Aëtius,
Le ſeul que je craignois, Octar, il ne vit plus.

OCTAR.

Qui vous en a défait?

ATTILA.

Valentinian meſme.
Craignant qu'il n'uſurpaſt jusqu'à ſon Diadéme,
Et preſſé des ſoupçons où j'ay ſçeu l'engager,
Luy-meſme, à ſes yeux meſme, il l'a fait égorger.
Rome perd en luy ſeul plus de quatre batailles,
Je me voy l'accès libre au pied de ſes murailles,
Et ſi j'y fais paroiſtre Honorie & ſes droits,
Contre un tel Empereur j'auray toutes les voix;
Tant l'effroy de mon nom, & la haine publique
Qu'attire ſur ſa teſte une mort ſi tragique,
Sçauront faire aiſément, ſans en venir aux mains,
De l'époux d'une ſœur un maiſtre des Romains.

OCTAR.

Ainſi donc voſtre chois tombe ſur Honorie?

ATTILA.

J'y fais ce que je puis, & ma gloire m'en prie,
Mais d'ailleurs Ildione a pour moy tant d'attraits,
Que mon cœur étonné flote plus que jamais.
Je ſens combatre encor dans ce cœur qui ſouſpire
Les droits de la beauté contre ceux de l'Empire,
L'effort de ma raiſon qui ſoûtient mon orgueil

Ne peut non plus que luy ſoûtenir un coup d'œil,
Et quand de tout moy-meſme il m'a rendu le maiſtre,
Pour me rendre à mes fers elle n'a qu'à paroiſtre.
O beauté qui te fais adorer en tous lieux,
Crüel poiſon de l'ame, & doux charme des yeux,
Que devient, quand tu veux, l'authorité ſupréme,
Si tu prens malgré moy l'empire de moy-meſme,
Et ſi cette fierté qui fait par tout la loy
Ne peut me garantir de la prendre de toy?
Va la trouver pour moy, cette beauté charmante,
Du plus utile chois donne-luy l'épouvante,
Pour l'obliger à fuir peins-luy bien tout l'affront
Que va mon Hyménée imprimer ſur ſon front.
Oſe plus, fay-luy peur d'une priſon ſévére,
Qui me réponde icy du couroux de ſon frére,
Et retienne tous ceux que l'eſpoir de ſa foy
Pourroit en un moment ſoûlever contre moy.
Mais quelle ame en effet n'en ſeroit pas ſéduite?
Je voy trop de périls, Octar, en cette fuite,
Ses yeux mes Souverains à qui tout eſt ſoûmis
Me ſçauroient d'un coup d'œil faire trop d'ennemis.
Pour en ſauver mon cœur prens une autre maniére.
Fay-m'en haïr, peins-moy d'une humeur noire & fiére,
Dy-luy que j'aime ailleurs, & fay-luy prévenir
La gloire qu'Honorie eſt preſte d'obtenir.
Fay qu'elle me dédaigne & me préfére un autre
Qui n'ait pour tout pouvoir qu'un foible emprunt du noſtre:
Ardaric, Valamir, ne m'importe des deux.
Mais voir en d'autres bras l'objet de tous mes vœux!
Vouloir qu'à mes yeux meſme un autre le poſſéde!
Ah! le mal eſt encor plus doux que le reméde.

Dy-luy, fay-luy ſçavoir...

OCTAR.

Quoy, Seigneur?

ATTILA.

Je ne ſçais,
Tout ce que j'imagine eſt d'un faſcheux eſſay.

OCTAR.

A quand remettez-vous après tout d'en réſoudre?

ATTILA.

Octar, je l'apperçoy. Quel nouveau coup de foudre!
O raiſon confonduë, orgueil presque étouffé,
Avant ce coup fatal que n'as-tu triomphé!

SCENE II.

ATTILA, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA.

Venir jusqu'en ma Tente enlever mes hommages,
Madame, c'eſt trop loin pouſſer vos avantages :
Ne vous ſuffit-il point que le cœur ſoit à vous?

ILDIONE.

C'eſt dequoy faire naiſtre un espoir aſſez doux.

Ce n'eſt pas toutefois, Seigneur, ce qui m'amène :
Ce ſont des nouveautez dont j'ay lieu d'eſtre en peine.
Voſtre Garde eſt doublée, & par un ordre exprès
Je vois icy deux Rois obſervez de fort près.

ATTILA.

Prenez-vous intereſt ou pour l'un, ou pour l'autre?

ILDIONE.

Mon intereſt, Seigneur, c'eſt d'avoir part au voſtre,
J'ay droit en vos périls de m'en mettre en ſoucy,
Et de plus je me trompe, ou l'on m'obſerve auſſi.
Vous ſerois-je ſuſpecte? & dequoy?

ATTILA.

D'eſtre aimée,
Madame, vos attraits dont j'ay l'ame charmée,
Si j'en croy l'apparence, ont bleſſé plus d'un Roy;
D'autres ont un cœur tendre & des yeux comme moy,
Et pour vous & pour moy j'en préviens l'inſolence
Qui pourroit ſur vous-meſme uſer de violence.

ILDIONE.

Il en eſt des moyens plus doux & plus aiſez
Si je vous charme autant que vous m'en accuſez.

ATTILA.

Ah! vous me charmez trop, moy de qui l'ame altiére
Cherche à voir ſous mes pas trembler la Terre entiére,
Moy qui veux pouvoir tout, ſi-toſt que je vous voy,

Malgré tout cét orgueil je ne puis rien ſur moy,
Je veux, je taſche en vain d'éviter par la fuite
Ce charme dominant qui marche à voſtre ſuite,
Mes plus heureux ſuccès ne font qu'enfoncer mieux
L'inévitable trait dont me percent vos yeux.
Un regard impréveu leur fait une victoire,
Leur moindre ſouvenir l'emporte ſur ma gloire.
Il s'empare & du cœur & des ſoins les plus doux,
Et j'oublie Attila dès que je penſe à vous.
Que pourray-je, Madame, après que l'Hyménée
Aura mis ſous vos loix toute ma Destinée?
Quand je voudray punir vous ſçaurez pardonner,
Vous refuſerez grace où j'en voudray donner,
Vous envoîrez la paix où je voudray la guerre,
Vous ſçaurez par mes mains conduire le tonnerre,
Et tout mon amour tremble à s'accorder un bien
Qui me met en état de ne pouvoir plus rien.
Attentez un peu moins ſur ce pouvoir ſupréme,
Madame, & pour un jour ceſſez d'eſtre vous-meſme,
Ceſſez d'eſtre adorable, & laiſſez-moy choiſir
Un objet qui m'en laiſſe aiſément reſſaiſir.
Défendez à vos yeux cét éclat invincible
Avec qui ma fierté devient incompatible,
Prétez-moy des refus, prétez-moy des mépris,
Et rendez-moy vous-meſme à moy-meſme à ce prix.

ILDIONE.

Je croyois qu'on me deuſt préférer Honorie
Avec moins de douceurs & de galanterie,
Et je n'attendois pas une civilité

Qui malgré cette honte enflaſt ma vanité.
Ses honneurs près des miens ne ſont qu'honneurs frivoles
Ils n'ont que des effets, j'ay les belles paroles,
Et ſi de ſon coſté vous tournez tous vos ſoins,
C'eſt qu'elle a moins d'attraits & ſe fait craindre moins.
L'auroit-on jamais crû qu'un Attila pûſt craindre?
Qu'un ſi leger éclat euſt dequoy l'y contraindre,
Et que de ce grand nom qui remplit tout d'effroy
Il n'oſaſt hazarder tout l'orgueil contre moy?
Avant qu'il porte ailleurs ces timides hommages
Que jusqu'icy j'enléve avec tant d'avantages,
Apprenez-moy, Seigneur, pour ſuivre vos deſſeins,
Comme il faut dédaigner le plus grand des Humains,
Dites-moy quels mépris peuvent le ſatisfaire.
Ah, ſi je luy déplais à force de luy plaire,
Si de ſon trop d'amour ſa haine eſt tout le fruit,
Alors qu'on la mérite, où ſe voit-on réduit?
Allez, Seigneur, allez où tant d'orgueil aspire,
Honorie a pour dot la moitié de l'Empire,
D'un mérite panchant c'eſt un ferme ſoûtien,
Et cét heureux éclat efface tout le mien,
Je n'ay que ma perſonne.

ATTILA.

Et c'eſt plus que l'Empire,
Plus qu'un droit ſouverain ſur tout ce qui respire.
Tout ce qu'a cét Empire, ou de grand, ou de doux,
Je veux mettre ma gloire à le tenir de vous.
Faites-moy l'accepter, & pour reconnoiſſance,
Quels climats voulez-vous ſous voſtre obéïſſance?

Si la Gaule vous plaiſt, vous la partagerez,
J'en offre la conqueſte à vos yeux adorez,
Et mon amour...

ILDIONE.

A quoy que cét Amour s'apreſte,
La main du Conquérant vaut mieux que ſa conqueſte.

ATTILA.

Quoy! vous pourriez m'aimer, Madame, à voſtre tour?
Qui ſéme tant d'horreurs fait naiſtre peu d'amour.
Qu'aimeriez-vous en moy? je ſuis crüel, barbare,
Je n'ay que ma fierté, que ma fureur de rare,
On me craint, on me hait, on me nomme en tout lieu
La terreur des Mortels & le fléau de Dieu.
Aux refus que je veux c'eſt là trop de matiére,
Et ſi ce n'eſt aſſez d'y joindre la priére,
Si rien ne vous réſout à dédaigner ma foy,
Apprehendez pour vous, comme je fais pour moy.
Si vos Tyrans d'appas retiennent ma franchiſe,
Je puis l'eſtre comme eux de qui me tyranniſe:
Souvenez-vous enfin que je ſuis Attila,
Et que c'eſt dire tout que d'aller jusque-là.

ILDIONE.

Il faut donc me réſoudre, & bien j'oſe... de grace
Dispenſez-moy du reste, il y faut trop d'audace,
Je tremble comme un autre à l'aſpect d'Attila,
Et ne me puis, Seigneur, oublier jusque-là.
J'obéïs, ce mot ſeul dit tout ce qu'il ſouhaite,

Si c'eſt m'expliquer mal, qu'il en ſoit l'interpréte.
J'ay tous les ſentimens qu'il luy plaiſt m'ordonner,
J'accepte cette dot qu'il vient de me donner,
Je partage déja la Gaule avec mon frére,
Et veux tout ce qu'il faut pour ne vous plus déplaire.
Mais ne puis-je ſçavoir, pour ne manquer à rien,
A qui vous me donnez quand j'obéïs ſi bien?

ATTILA.

Je n'oſe le réſoudre, & de nouveau je tremble
Si-toſt que je conçoy tant de chagrins enſemble.
C'eſt trop que de vous perdre & vous donner ailleurs,
Madame, laiſſez-moy ſéparer mes douleurs,
Souffrez qu'un déplaiſir me prépare pour l'autre,
Après mon Hyménée on aura ſoin du voſtre,
Ce grand effort déja n'eſt que trop rigoureux,
Sans y joindre celuy de faire un autre heureux.
Souvent un peu de temps fait plus qu'on n'oſe attendre.

ILDIONE.

J'oſeray plus que vous, Seigneur, & ſans en prendre,
Et puisque de ſon bien chacun peut ordonner,
Voſtre cœur eſt à moy, j'oſeray le donner;
Mais je ne le mettray qu'en la main qu'il ſouhaite.
Vous, traitez-moy de grace ainſi que je vous traite,
Et quand ce coup pour vous ſera moins rigoureux,
Avant que me donner conſultez-en mes vœux.

ATTILA.

Vous aimeriez quelqu'un!

ILDIONE.

Jusqu'à voſtre Hyménée
Mon cœur eſt au Monarque à qui l'on m'a donnée,
Mais quand par ce grand chois j'en perdray tout eſpoir,
J'ay des yeux qui verront ce qu'il me faudra voir.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE,
ILDIONE, OCTAR.

HONORIE.

Ce grand chois eſt donc fait, Seigneur, & pour le faire
Vous avez à tel point redouté ma colére,
Que vous n'avez pas crû vous en pouvoir ſauver
Sans doubler voſtre Garde, & me faire obſerver?
Je ne me jugeois pas en ces lieux tant à craindre,
Et d'un tel attentat j'aurois tort de me plaindre,
Quand je voy que la peur de mes reſſentimens
En commence déja les juſtes châtimens.

ILDIONE.

Que ces ordres nouveaux ne troublent point voſtre ame,
C'étoit moy qu'on craignoit, & non pas vous, Madame,
Et ce glorieux chois qui vous met en couroux
Ne tombe pas ſur moy, Madame, c'eſt ſur vous.
Il eſt vray que ſans moy vous n'y pouviez prétendre,

Son cœur, tant qu'il m'euſt plû, s'en auroit ſçeu défendre
Il étoit tout à moy. Ne vous alarmez pas
D'apprendre qu'il étoit au peu que j'ay d'appas,
Je vous en fais un don. Recevez-le pour gage,
Ou de mes amitiez, ou d'un parfait hommage,
Et forte deſormais de vos droits & des miens,
Donnez à ce grand cœur de plus dignes liens.

HONORIE.

C'eſt donc de voſtre main qu'il paſſe dans la mienne,
Madame, & c'eſt de vous qu'il faut que je le tienne?

ILDIONE.

Si vous ne le voulez aujourd'huy de ma main,
Craignez qu'il ſoit trop tard de le vouloir demain.
Elle l'aimera mieux ſans doute de la voſtre,
Seigneur, ou vous ferez ce preſent à quelque autre.
Pour luy porter ce cœur que je vous avois pris,
Vous m'avez commandé des refus, des mépris,
Souffrez que des mépris le reſpect me diſpenſe,
Et voyez pour le reste entiére obéïſſance.
Je vous rens à vous-meſme, & ne puis rien de plus,
Et c'eſt à vous de faire accepter mes refus.

SCENE IV.

ATTILA, HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Accepter ſes refus! moy, Seigneur?

ATTILA.

Vous, Madame,
Peut-il eſtre honteux de devenir ma femme?
Et quand on vous aſſeure un ſi glorieux nom,
Peut-il vous importer qui vous en fait le don?
Peut-il vous importer par quelle voye arrive
La gloire dont pour vous Ildione ſe prive?
Que ce ſoit ſon refus, ou que ce ſoit mon chois,
En marcherez-vous moins ſur la teſte des Rois?
Mes deux Traitez de paix m'ont donné deux Princeſſes,
Dont l'une aura ma main, ſi l'autre eut mes tendreſſes,
L'une aura ma grandeur, comme l'autre eut mes vœux;
C'eſt ainſi qu'Attila ſe partage à vous deux.
N'en murmurez, Madame, icy non plus que l'autre,
Sa part la ſatisfait, recevez mieux la voſtre;
J'en étois idolatre, & veux vous épouſer,
La raiſon, c'eſt ainſi qu'il me plaiſt d'en uſer.

HONORIE.

Et ce n'eſt pas ainſi qu'il me plaiſt qu'on en uſe,
Je ceſſe d'estimer ce qu'une autre refuſe,
Et bien que vos Traitez vous engagent ma foy,
Le rebut d'Ildione eſt indigne de moy.
Ouy, bien que l'Univers, ou vous ſerve, ou vous craigne,
Je n'ay que des mépris pour ce qu'elle dédaigne.
Quel honneur eſt celuy d'eſtre voſtre moitié,
Qu'elle céde par grace & m'offre par pitié?
Je ſçais ce que le Ciel m'a faite au deſſus d'elle,
Et ſuis plus glorieuſe encor qu'elle n'eſt belle.

ATTILA.

J'adore cét orgueil, il eſt égal au mien,
Madame, & nos fiertez ſe reſſemblent ſi bien,
Que ſi la reſſemblance eſt par où l'on s'entr'aime,
J'ay lieu de vous aimer comme une autre moy-meſme.

HONORIE.

Ah, ſi non plus que vous je n'ay point le cœur bas,
Nos fiertez pour cela ne ſe reſſemblent pas.
La mienne eſt de Princeſſe, & la voſtre eſt d'eſclave,
Je brave les mépris, vous aimez qu'on vous brave,
Voſtre orgueil a ſon foible, & le mien toûjours fort
Ne peut ſouffrir d'amour dans ce peu de rapport.
S'il vient de reſſemblance, & que d'illustres flames
Ne puiſſent que par elle unir les grandes ames,
D'où naiſtroit cét amour, quand je vois en tous lieux
De plus dignes fiertez qui me reſſemblent mieux?

ATTILA.

Vous en voyez icy, Madame, & je m'abuſe,
Ou quelqu'autre me vole un cœur qu'on me refuſe,
Et cette noble ardeur de me deſobéïr
En garde la conqueſte à l'heureux Valamir.

HONORIE.

Ce n'eſt qu'à moy, Seigneur, que j'en doy rendre conte,
Quand je voudray l'aimer, je le pourray ſans honte,
Il eſt Roy comme vous.

ATTILA.

En effet il eſt Roy,
J'en demeure d'accord, mais non pas comme moy.
Meſme ſplendeur de ſang, meſme tître nous pare,
Mais de quelques degrez le pouvoir nous ſépare,
Et du Troſne où le Ciel a voulu m'affermir
C'eſt tomber d'aſſez haut que jusqu'à Valamir.
Chez ſes propres Sujets ce tître qu'il étale
Ne fait d'entr'eux & moy que remplir l'intervalle,
Il reçoit ſous ce tître & leur porte mes loix,
Et s'il eſt Roy des Gots, je ſuis celuy des Rois.

HONORIE.

Et j'ay dequoy le mettre au deſſus de ta teſte
Si-toſt que de ma main j'auray fait ſa conqueſte.
Tu n'as pour ton pouvoir que des droits uſurpez
Sur des Peuples ſurpris & des Princes trompez,
Tu n'as d'authorité que ce qu'en font les crimes;
Mais il n'aura de moy que des droits légitimes,
Et fuſt-il ſous ta rage à tes pieds abatu,
Il eſt plus grand que toy, s'il a plus de vertus.

ATTILA.

Sa vertu ny vos droits ne ſont pas de grands charmes
A moins que pour appuy je leur préte mes armes,
Ils ont beſoin de moy s'ils veulent aller loin;
Mais pour eſtre Empereur je n'en ay plus beſoin,
Aëtius eſt mort, l'Empire n'a plus d'homme,
Et je puis trop ſans vous me faire place à Rome.

HONORIE.

Aëtius eſt mort! je n'ay plus de Tyran,
Je reverray mon frére en Valentinian,
Et mille vrais Héros qu'opprimoit ce faux maiſtre
Pour me faire juſtice à l'envy vont paroiſtre.
Ils défendront l'Empire, & ſoûtiendront mes droits
En faveur des vertus dont j'auray fait le chois.
Les grands cœurs n'oſent rien ſous de ſi grands Miniſtre
Leur plus haute valeur n'a d'effets que ſiniſtres,
Leur gloire fait ombrage à ces puiſſants jaloux,
Qui s'eſtiment perdus s'ils ne les perdent tous.
Mais après leur trépas tous ces grands cœurs revivent,
Et pour ne plus ſouffrir des fers qui les captivent,
Chacun reprend ſa place & remplit ſon devoir.
La mort d'Aëtius te le fera trop voir,
Si pour leur maiſtre en toy je leur méne un Barbare,
Tu verras quel accueil leur vertu te prépare;
Mais ſi d'un Valamir j'honore un ſi haut rang,
Aucun pour me ſervir n'épargnera ſon ſang.

ATTILA.

Vous me faites pitié de ſi mal vous connoiſtre,
Que d'avoir tant d'amour & le faire paroiſtre.
Il eſt honteux, Madame, à des Rois tels que nous,
Quand ils en ſont bleſſez, d'en laiſſer voir les coups.
Il a droit de régner ſur les ames communes,
Non ſur celles qui font & défont les fortunes,
Et ſi de tout le cœur on ne peut l'arracher,
Il faut s'en rendre maiſtre, ou du moins le cacher.
Je ne vous blaſme point d'avoir eu mes foibleſſes,

Mais faites meſme effort ſur ces laſches tendreſſes,
Et comme je vous tiens ſeule digne de moy,
Tenez-moy ſeul auſſi digne de voſtre foy.
Vous aimez Valamir, & j'adore Ildione,
Je me garde pour vous, gardez-vous pour mon Troſne,
Prenez ainſi que moy des ſentimens plus hauts,
Et ſuivez mes vertus ainſi que mes defauts.

HONORIE.

Parle de tes fureurs & de leur noir ouvrage.
Il s'y meſle peut eſtre un ombre de courage;
Mais bien loin qu'avec gloire on te puiſſe imiter
La vertu des Tyrans eſt meſme à détester.
Irois-je à ton éxemple aſſaſſiner mon frére?
Sur tous mes Alliez répandre ma colére?
Me baigner dans leur ſang, & d'un orgueil jaloux...

ATTILA.

Si nous nous emportons, j'iray plus loin que vous,
Madame.

HONORIE.

Les grand cœurs parlent avec franchiſe.

ATTILA.

Quand je m'en ſouviendray, n'en ſoyez pas ſurpriſe,
Et ſi je vous épouſe avec ce ſouvenir,
Vous voyez le paſſé, jugez de l'avenir.
Je vous laiſſe y penſer. Adieu, Madame.

HONORIE.

Ah, traiſtre!

ATTILA.

Je ſuis encor Amant, demain je ſeray maiſtre.
Remenez la Princeſſe, Octar.

HONORIE.

Quoy?

ATTILA.

C'eſt aſſez.
Vous me direz tantoſt tout ce que vous penſez :
Mais penſez-y deux fois avant que me le dire,
Songez que c'eſt de moy que vous tiendrez l'Empire,
Que vos droits ſans ma main ne ſont que droits en l'air.

HONORIE.

Ciel!

ATTILA.

Allez, & du moins apprenez à parler.

HONORIE.

Apprens, appren toy-meſme à changer de langage,
Lors qu'au ſang des Céſars ta parole t'engage.

ATTILA.

Nous en pourrons changer avant la fin du jour.

HONORIE.

Fay ce que tu voudras, Tyran, j'auray mon tour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HONORIE, OCTAR, FLAVIE.

HONORIE.

Allez, ſervez-moy bien. Si vous aimez Flavie,
Elle ſera le prix de m'avoir bien ſervie,
J'en donne ma parole, & ſa main eſt à vous,
Dès que vous m'obtiendrez Valamir pour époux.

OCTAR.

Je voudrois le pouvoir, j'aſſeurerois, Madame,
Sous voſtre Valamir mes jours avec ma flame.
Bien qu'Attila me traite aſſez confidemment,
Ils dépendent ſous luy d'un malheureux moment:
Il ne faut qu'un ſoupçon, un dégouſt, un caprice,
Pour en faire à ſa haine un ſoudain ſacrifice.
Ce n'eſt pas un esprit que je porte où je veux.

Faire un peu plus de pente au panchant de ſes vœux,
L'attacher un peu plus au party qu'ils choiſiſſent,
Ce n'eſt rien qu'avec moy deux mille autres ne puiſſent;
Mais propoſer de front, ou vouloir doucement
Contre ce qu'il réſout tourner ſon ſentiment,
Combatre ſa penſée en faveur de la voſtre,
C'eſt ce que nous n'oſons, ny moy, ny pas-un autre,
Et ſi je hazardois ce contretemps fatal,
Je me perdrois, Madame, & vous ſervirois mal.

HONORIE.

Mais qui l'attache à moy, quand pour l'autre il ſouſpire?

OCTAR.

La mort d'Aëtius, & vos droits ſur l'Empire.
Il croit s'en voir par là les chemins applanis,
Et tous autres ſouhaits de ſon cœur ſont bannis,
Il aime à conquérir, mais il hait les batailles,
Il veut que ſon nom ſeul renverſe les murailles,
Et plus grand politique encor que grand guerrier,
Il tient que les combats ſentent l'avanturier.
Il veut que de ſes gens le déluge effroyable
Atterre impunément les Peuples qu'il accable,
Et prodigue de ſang, il épargne celuy
Que tant de combatants expoſeroient pour luy.
Ainſi n'eſpérez pas que jamais il relaſche,
Que jamais il renonce à ce chois qui vous faſche:
Si pourtant je voy jour à plus que je n'attens,
Madame, aſſeurez-vous que je prendray mon temps.

SCENE II.

HONORIE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ne vous étes-vous point un peu trop déclarée,
Madame, & le chagrin de vous voir préférée,
Etouffe-t'il la peur que marquoient vos discours
De rendre hommage au ſang d'un Roy de quatre jours?

HONORIE.

Je te l'avois bien dit, que mon ame incertaine
De tous les deux coſtez attendoit meſme geſne,
Flavie, & de deux maux qu'on craint également
Celuy qui nous arrive eſt toûjours le plus grand,
Celuy que nous ſentons devient le plus ſenſible.
D'un chois ſi glorieux la honte eſt trop viſible,
Ildione a ſçeu l'art de m'en faire un malheur,
La gloire en eſt pour elle, & pour moy la douleur:
Elle garde pour ſoy tout l'effet du mérite,
Et me livre avec joye aux ennuis qu'elle évite.
Vois avec quel inſulte & de quelle hauteur
Son refus en mes mains rejette un ſi grand cœur,
Cependant que ravie elle aſſeure à ſon ame
La douceur d'eſtre toute à l'objet de ſa flame:
Car je ne doute point qu'elle n'ait de l'amour,
Ardaric qui s'attache à la voir chaque jour,
Les reſpects qu'il luy rend, & les ſoins qu'il ſe donne...

FLAVIE.

J'oſe vous dire plus, Attila l'en ſoupçonne,
Il eſt fier & colére, & s'il ſçait une fois
Qu'Ildione en ſecret l'honore de ſon chois,
Qu'Ardaric ait ſur elle oſé jetter la veuë,
Et briguer cette foy qu'à luy ſeul il croit deuë,
Je crains qu'un tel espoir au lieu de s'affermir...

HONORIE.

Que n'ay-je donc mieux teu que j'aimois Valamir!
Mais quand on eſt bravée & qu'on perd ce qu'on aime,
Flavie, eſt-on ſi-toſt maiſtreſſe de ſoy-meſme?
D'Attila, s'il ſe peut, tournons l'emportement
Ou contre ma Rivale, ou contre ſon Amant,
Accablons leur amour ſous ce que j'apprehende,
Promettons à ce prix la main qu'on nous demande,
Et faiſons que l'ardeur de recevoir ma foy
L'empeſche d'eſtre icy plus heureuſe que moy.
Renverſons leur triomphe. Etrange frénéſie!
Sans aimer Ardaric j'en conçoy jalouſie!
Mais je me venge, & ſuis en ce juste projet
Jalouſe du bonheur, & non pas de l'objet.

FLAVIE.

Attila vient, Madame.

HONORIE.

Et bien, faiſons connoiſtre
Que le ſang des Céſars ne ſouffre point de maiſtre,

Et peut bien refuſer de pleine authorité
Ce qu'une autre refuſe avec témérité.

SCENE III.

ATTILA, HONORIE, FLAVIE.

ATTILA.

Tout s'apreſte, Madame, & ce grand Hyménée
Peut dans une heure ou deux terminer la journée,
Mais ſans vous y contraindre, & je ne viens que voir
Si vous avez mieux veu quel eſt voſtre devoir.

HONORIE.

Mon devoir eſt, Seigneur, de ſoûtenir ma gloire,
Sur qui va s'imprimer une tache trop noire,
Si voſtre illustre amour pour ſon prémier effet
Ne venge hautement l'outrage qu'on luy fait.
Puis-je voir ſans rougir qu'à la belle Ildione
Vous demandiez congé de m'offrir voſtre Troſne,
Que...

ATTILA.

Toûjours Ildione, & jamais Attila!

HONORIE.

Si vous me préférez, Seigneur, puniſſez-la,
Prenez mes intereſts, & preſſez voſtre flame

De remettre en honneur le nom de voſtre femme.
Ildione le traite avec trop de mépris,
Souffrez-en de pareils, ou rendez-luy ſon prix.
A quel droit voulez-vous qu'un tel manque d'eſtime,
S'il eſt gloire pour elle, en moy devienne un crime?
Qu'après que nos refus ont tous deux éclaté,
Le mien ſoit puniſſable où le ſien eſt flaté?
Qu'elle brave à vos yeux ce qu'il faut que je craigne,
Et qu'elle me condamne à ce qu'elle dédaigne?

ATTILA.

Pour vous juſtifier mes ordres & mes vœux
Je croyois qu'il ſuffiſt d'un ſimple, *je le veux;*
Mais voyez, puiſqu'il faut mettre tout en balance,
D'Ildione & de vous qui m'oblige, ou m'offence.
Quand ſon refus me ſert, le voſtre me trahit,
Il veut me commander quand le ſien m'obéït,
L'un eſt plein de reſpect, l'autre eſt gonflé d'audace,
Le voſtre me fait honte, & le ſien me fait grace:
Faut-il après cela qu'aux dépens de ſon ſang
Je mérite l'honneur de vous mettre en mon rang?

HONORIE.

Ne peut-on ſe venger à moins qu'on aſſaſſine?
Je ne veux point ſa mort, ny meſme ſa rüine,
Il eſt des châtimens plus juſtes & plus doux
Qui l'empeſcheroient mieux de triompher de nous.
Je dis de nous, Seigneur, car l'offence eſt commune,
Et ce que vous m'offrez des deux n'en feroit qu'une.
Ildione pour prix de ſon manque de foy

Diſpoſe arrogamment & de vous & de moy!
Pour prix de la hauteur dont elle m'a bravée,
A ſon heureux Amant ſa main eſt réſervée,
Avec qui ſatisfaite elle gouſte l'appas
De m'oſter ce que j'aime, & me mettre en vos bras!

ATTILA.

Quel eſt-il, cét Amant?

HONORIE.

Ignorez-vous encore
Qu'elle adore Ardaric, & qu'Ardaric l'adore?

ATTILA.

Qu'on m'améne Ardaric. Mais de qui ſçavez-vous...

HONORIE.

C'eſt une viſion de mes ſoupçons jaloux,
J'en ſuis mal éclaircie, & voſtre orgueil l'avouë,
Et quand elle me brave, & quand elle vous jouë;
Meſme, s'il faut vous croire, on ne vous ſert pas mal,
Alors qu'on vous dédaigne en faveur d'un Rival.

ATTILA.

D'Ardaric & de moy telle eſt la différence,
Qu'elle en punit aſſez la folle préférence.

HONORIE.

Quoy, s'il peut moins que vous, ne luy volez-vous pas

Ce pouvoir uſurpé ſur ſes propres Soldats?
Un véritable Roy qu'opprime un ſort contraire,
Tout opprimé qu'il eſt, garde ſon caractére,
Ce nom luy reste entier ſous les plus dures loix,
Il eſt dans les fers meſme égal aux plus grands Rois,
Et la main d'Ardaric ſuffit à ma Rivale
Pour luy donner plein droit de me traiter d'égale.
Si vous voulez punir l'affront qu'elle nous fait,
Réduiſez-la, Seigneur, à l'Hymen d'un Sujet,
Ne cherchez point pour elle une plus dure peine
Que de voir voſtre femme eſtre ſa Souveraine,
Et je pourray moy-meſme alors vous demander
Le droit de m'en ſervir & de luy commander.

ATTILA.

Madame, je ſçauray luy trouver un ſupplice.
Agréez cependant pour vous meſme justice,
Et s'il faut un Sujet à qui dédaigne un Roy,
Choiſiſſez dans une heure, ou d'Octar, ou de moy.

HONORIE.

D'Octar, ou...

ATTILA.

Les grands cœurs parlent avec franchiſe,
C'eſt une verité que vous m'avez appriſe:
Songez donc ſans murmure à cét illustre chois,
Et remerciez-moy de ſuivre ainſi vos loix.

HONORIE.

Me propoſer Octar !

ATTILA.

Qu'y trouvez-vous à dire?
Seroit-il à vos yeux indigne de l'Empire?
S'il eſt né ſans Couronne & n'eut jamais d'Etats,
On monte à ce grand Troſne encor d'un lieu plus bas.
On a veu des Céſars, & meſme des plus braves,
Qui ſortoient d'artiſans, de bandoliers, d'esclaves,
Le temps & leurs vertus les ont rendus fameux,
Et noſtre cher Octar a des vertus comme eux.

HONORIE.

Va, ne me tourne point Octar en ridicule,
Ma gloire pourroit bien l'accepter ſans ſcrupule,
Tyran, & tu devrois du moins te ſouvenir
Que s'il n'en eſt pas digne, il peut le devenir.
Au defaut d'un beau ſang il eſt de grands ſervices,
Il eſt des vœux ſoûmis, il eſt des ſacrifices,
Il eſt de glorieux & ſurprenants effets,
Des vertus de Héros, & meſme des forfaits.
L'éxemple y peut beaucoup. Instruit par tes maximes
Il s'eſt fait de ton ordre une habitude aux crimes,
Comme ta créature il doit te reſſembler,
Quand je l'enhardiray, commence de trembler.
Ta vie eſt en mes mains dès qu'il voudra me plaire,
Et rien n'eſt ſeur pour toy, ſi je veux qu'il espére.
Ton Rival entre, Adieu, délibére avec luy,
Si ce cher Octar m'aime, ou ſera ton appuy.

SCENE IV.

ATTILA, ARDARIC.

ATTILA.

Seigneur, ſur ce grand chois je ceſſe d'eſtre en peine,
J'épouſe dès ce ſoir la Princeſſe Romaine,
Et n'ay plus qu'à prévoir à qui plus ſeurement
Je puis confier l'autre & ſon reſſentiment.
Le Roy des Bourguignons par ambaſſade expreſſe
Pour Sigismond ſon fils vouloit cette Princeſſe,
Mais nos Ambaſſadeurs furent mieux écoutez.
Pourroit-il nous donner toutes nos ſeuretez?

ARDARIC.

Son Etat ſert de borne à ceux de Méroüée,
La partie entr'eux deux ſeroit bien-toſt noüée,
Et vous verriez armer d'une pareille ardeur
Un mary pour ſa femme, un frére pour ſa ſœur.
L'union en ſeroit trop facile & trop grande.

ATTILA.

Celuy des Viſigots faiſoit meſme demande.
Comme de Méroüée il eſt plus écarté,
Leur union auroit moins de facilité:
Le Bourguignon d'ailleurs ſépare leurs Provinces,
Et ſerviroit pour nous de barre à ces deux Princes.

ARDARIC.

Ouy, mais bien-toſt luy-meſme entre eux deux écraſé
Leur feroit à ſe joindre un chemin trop aiſé,
Et ces deux Rois par là maiſtres de la contrée
D'autant plus fortement en défendront l'entrée,
Qu'ils auroient plus à perdre, & qu'un juste couroux
N'auroit plus tant de Chefs à liguer contre vous.
La Princeſſe Ildione eſt orgueilleuſe & belle,
Il luy faut un mary qui réponde mieux d'elle,
Dont tous les intereſts aux voſtres ſoient ſoûmis,
Et ne le pas choiſir parmy vos ennemis.
D'une fiére beauté la haine opiniaſtre
Donne à ce qu'elle hait jusqu'au bout à combatre,
Et pour peu que la veuille écouter un époux...

ATTILA.

Il luy faut donc, Seigneur, ou Valamir, ou vous,
La pourriez-vous aimer? Parlez ſans flaterie,
J'apprens que Valamir eſt aimé d'Honorie,
Il peut de mon Hymen concevoir quelque ennuy,
Et je m'aſſeurerois ſur vous plus que ſur luy.

ARDARIC.

C'eſt m'honorer, Seigneur, de trop de confiance.

ATTILA.

Parlez donc, pourriez-vous gouſter cette alliance?

ARDARIC.

Vous ſçavez que vous plaire eſt mon plus cher ſoucy.

ATTILA.

Qu'on cherche la Princeſſe, & qu'on l'améne icy.
Je veux que de ma main vous receviez la ſienne.
Mais dites-moy de grace attendant qu'elle vienne,
Par où me voulez-vous aſſeurer voſtre foy,
Et que ſeriez-vous preſt d'entreprendre pour moy?
Car enfin elle eſt belle, elle peut tout ſéduire,
Et vous forcer vous-meſme à me vouloir détruire.

ARDARIC.

Faut-il vous immoler l'orgueil de Torrismond?
Faut-il teindre l'Arar du ſang de Sigismond?
Faut-il mettre à vos pieds & l'un & l'autre Troſne?

ATTILA.

Ne diſſimulez point, vous aimez Ildione,
Et propoſez bien moins ces glorieux travaux
Contre mes ennemis que contre vos Rivaux.
Ce prompt emportement & ces ſubites haines
Sont d'un amour jaloux les preuves trop certaines,
Les ſoins de cét amour ſont ceux de ma grandeur,
Et ſi vous n'aimiez pas, vous auriez moins d'ardeur.
Voyez comme un Rival eſt ſoudain haïſſable,
Comme vers noſtre amour ce nom le rend coupable,
Comme ſa perte eſt juste encor qu'il n'oſe rien,
Et ſans aller ſi loin délivrez-moy du mien:
Différez à punir une offence incertaine,
Et ſervez ma colére avant que voſtre haine.
Seroit-il ſeur pour moy d'expoſer ma bonté
A tous les attentats d'un Amant ſupplanté?

Vous-meſme pourriez-vous épouſer une femme,
Et laiſſer à ſes yeux le maiſtre de ſon ame?

ARDARIC.

S'il étoit trop à craindre, il faudroit l'en bannir.

ATTILA.

Quand il eſt trop à craindre, il faut le prévenir.
C'eſt un Roy dont les gens meſlez parmy les noſtres
Feroient accompagner ſon éxil de trop d'autres,
Qu'on verroit s'oppoſer aux ſoins que nous prendrons,
Et de nos ennemis groſſir les escadrons.

ARDARIC.

Eſt-ce un crime pour luy qu'une douce espérance
Que vous pourriez ailleurs porter la préférence?

ATTILA.

Ouy, pour luy, pour vous-meſme, & pour tout autre Roy,
C'en eſt un que prétendre en meſme lieu que moy.
S'emparer d'un esprit dont la foy m'eſt promiſe,
C'eſt ſurprendre une place entre mes mains remiſe,
Et vous ne ſeriez pas moins coupable que luy,
Si je ne vous voyois d'un autre œil aujourd'huy.
A des crimes pareils j'ay deu meſme justice,
Et ne choiſis pour vous qu'un amoureux ſupplice.
Pour un ſi cher objet que je mets en vos bras
Eſt-ce un prix exceſſif qu'un ſi juste trépas?

ARDARIC.

Mais c'eſt deſhonorer, Seigneur, voſtre Hyménée
Que vouloir d'un tel ſang en marquer la journée.

ATTILA.

Eſt-il plus grand honneur que de voir en mon chois
Qui je veux à ma flame immoler de deux Rois,
Et que du ſacrifice où s'expira leur crime
L'un d'eux ſoit le miniſtre & l'autre la victime?
Si vous n'oſez par là ſatisfaire vos feux,
Craignez que Valamir ne ſoit moins ſcrupuleux,
Qu'il ne s'impute pas à tant de barbarie
D'accepter à ce prix ſon illuſtre Honorie,
Et n'ait aucune horreur de ſes vœux les plus doux,
Si leur entier ſuccès ne luy coûte que vous;
Car je puis épouſer encor voſtre Princeſſe,
Et détourner vers luy l'effort de ma tendreſſe.

SCENE V.

ATTILA, ARDARIC, ILDIONE.

ATTILA *à Ildione.*

Vos refus obligeants ont daigné m'ordonner
De conſulter vos vœux avant que vous donner,
Je m'en fais une loy. Dites-moy donc, Madame,
Voſtre cœur d'Ardaric agréroit-il la flame?

ILDIONE.

C'eſt à moy d'obéïr ſi vous le ſouhaitez,
Mais, Seigneur...

ATTILA.

Il y fait quelques difficultez,
Mais je ſçais que ſur luy vous étes abſoluë.
Achevez d'y porter ſon ame irréſoluë,
Afin que dans une heure au milieu de ma Cour
Voſtre Hymen & le mien couronnent ce grand jour.

SCENE VI.

ARDARIC, ILDIONE.

ILDIONE.

D'où viennent ces ſouſpirs, d'où naiſt cette triſteſſe?
Eſt-ce que la ſurpriſe étonne l'allegreſſe,
Qu'elle en ſuſpend l'effet pour le mieux ſignaler,
Et qu'aux yeux du Tyran il faut diſſimuler?
Il eſt party, Seigneur, ſouffrez que voſtre joye,
Souffrez que ſon excès tout entier ſe déploye,
Qu'il faſſe voir aux miens celuy de voſtre amour.

ARDARIC.

Vous allez ſouſpirer, Madame, à voſtre tour,
A moins que voſtre cœur malgré vous ſe prépare

A n'avoir rien d'humain non plus que ce barbare.
Il me choiſit pour vous, c'eſt un honneur bien grand,
Mais qui doit faire horreur par le prix qu'il le vend.
A recevoir ma main pourrez-vous eſtre preſte,
S'il faut qu'à Valamir il en coûte la teſte?

ILDIONE.

Quoy, Seigneur?

ARDARIC.

Attendez à vous en étonner
Que vous ſçachiez la main qui doit l'aſſaſſiner.
C'eſt à cét attentat la mienne qu'il destine,
Madame.

ILDIONE.

C'eſt par vous, Seigneur, qu'il l'aſſaſſine?

ARDARIC.

Il me fait ſon bourreau pour perdre un autre Roy
A qui fait ſa fureur la meſme offre qu'à moy,
Aux dépens de ſa teſte il veut qu'on vous obtienne,
On luy donne Honorie aux dépens de la mienne,
Sa crüelle faveur m'en a laiſſé le chois.

ILDIONE.

Quel crime voit ſa rage à punir en deux Rois?

ARDARIC.

Le crime de tous deux c'eſt d'aimer deux Princeſſes,

C'eſt d'avoir mieux que luy mérité leurs tendreſſes,
De vos bontez pour nous il nous fait un malheur,
Et d'un ſujet de joye un excès de douleur.

ILDIONE.

Eſt-il orgueil plus laſche, ou laſcheté plus noire?
Il veut que je vous coûte, ou la vie, ou la gloire,
Et ſerve de prétexte au chois infortuné
D'aſſaſſiner vous-meſme, ou d'eſtre aſſaſſiné!
Il vous offre ma main comme un bonheur inſigne,
Mais à condition de vous en rendre indigne!
Et ſi vous refuſez par là de m'acquérir,
Vous ne ſçauriez vous-meſme éviter de périr!

ARDARIC.

Il eſt beau de périr pour éviter un crime,
Quand on meurt pour ſa gloire, on revit dans l'eſtime,
Et triompher ainſi du plus rigoureux ſort,
C'eſt s'immortaliſer par une illustre mort.

ILDIONE.

Cette immortalité qui triomphe en idée
Veut eſtre, pour charmer, de plus loin regardée,
Et quand à noſtre amour ce triomphe eſt fatal,
La gloire qui le ſuit nous en conſole mal.

ARDARIC.

Vous vengerez ma mort, & mon ame ravie...

ILDIONE.

Ah, venger une mort n'eſt pas rendre une vie,
Le Tyran immolé me laiſſe mes malheurs,
Et ſon ſang répandu ne tarit pas mes pleurs.

ARDARIC.

Pour ſauver une vie, après tout, périſſable,
En rendrois-je le reſte infame & détestable?
Et ne vaut-il pas mieux aſſouvir ſa fureur,
Et mériter vos pleurs, que de vous faire horreur?

ILDIONE.

Vous m'en feriez ſans doute après cette infamie,
Aſſez pour vous traiter en mortelle ennemie;
Mais ſouvent la fortune a d'heureux changemens,
Qui preſident ſans nous aux grands événemens.
Le Ciel n'eſt pas toûjours aux méchants ſi propice,
Après tant d'indulgence il a de la juſtice.
Parlez à Valamir, & voyez avec luy
S'il n'eſt aucun reméde à ce mortel ennuy.

ARDARIC.

Madame...

ILDIONE.

Allez, Seigneur, nos maux & le temps preſſent
Et les meſmes périls tous deux vous intereſſent.

ARDARIC.

J'y vay, mais en l'état qu'eſt ſon ſort & le mien
Nous nous plaindrons enſemble & ne réſoudrons rien.

SCENE VII.

ILDIONE.

Tréve, mes tristes yeux, tréve aujourd'huy de larmes,
Armez contre un Tyran vos plus dangereux charmes,
Voyez ſi de nouveau vous le pourrez dompter,
Et renverſer ſur luy ce qu'il oſe attenter.
Reprenez en ſon cœur voſtre place uſurpée,
Ramenez à l'Autel ma victime échapée,
Rappelez ce couroux que ſon chois incertain
En faveur de ma flame allumoit dans mon ſein.
Que tout ſemble facile en cette incertitude!
Mais qu'à l'éxécuter tout eſt pénible & rude,
Et qu'aiſément le ſéxe oppoſe à ſa fierté
Sa douceur naturelle & ſa timidité!
Quoy? ne donner ma foy que pour eſtre perfide!
N'accepter un époux que pour un parricide!
Ciel, qui me vois frémir à ce nom ſeul d'époux,
Ou ren moy plus barbare, ou mon Tyran plus doux!

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARDARIC, VALAMIR.

Ils n'ont point d'épée l'un ny l'autre.

ARDARIC.

Seigneur, vos Devins ſeuls ont cauſé noſtre perte,
Par eux à tous nos maux la porte s'eſt ouverte,
Et l'infidelle appas de leur prédiction
A jetté trop d'amorce à noſtre ambition.
C'eſt de là qu'eſt venu cét amour Politique
Que prend pour attentat un orgueil tyrannique:
Sans le flateur espoir d'un avenir ſi doux,
Honorie auroit eu moins de charmes pour vous.
C'eſt par là que vos yeux la trouvent adorable,
Et que vous faites naiſtre un amour veritable,
Qui l'attachant à vous excite des fureurs
Que vous voyez paſſer aux derniéres horreurs.
A moins que je vous perde il faut que je périſſe,
On vous fait meſme grace, ou pareille injuſtice;

Ainſi vos ſeuls Devins nous forcent de périr,
Et ce ſont tous les droits qu'ils vous font acquérir.

VALAMIR.

Je viens de les quitter, & loin de s'en dédire,
Ils aſſeurent ma race encor du meſme Empire.
Ils ſçavent qu'Attila s'aigrit au dernier point.
Et ſes emportemens ne les émeuvent point.
Quelque loy qu'il nous faſſe, ils ſont inébranlables,
Le Ciel m'en a donné des Arreſts immüables,
Rien n'en rompra l'effet, & Rome aura pour Roy
Ce grand Théodoric qui doit ſortir de moy.

ARDARIC.

Ils veulent donc, Seigneur, qu'aux dépens de ma teſte
Vos mains à ce Héros préparent ſa conqueſte?

VALAMIR.

Seigneur, c'eſt m'offencer encor plus qu'Attila.

ARDARIC.

Par où luy pouvez-vous échaper que par là?
Pouvez-vous que par là poſſéder Honorie?
Et d'où naiſtra ce fils, ſi vous perdez la vie?

VALAMIR.

Je me voy comme vous aux portes du trépas,
Mais j'eſpére après tout ce que je n'entens pas.

SCENE II.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE.

HONORIE.

Sçavez-vous d'Attila jusqu'où va la furie,
Princes, & quelle en eſt l'affreuſe barbarie?
Cette offre qu'il vous fait d'en rendre l'un heureux
N'eſt qu'un piége qu'il tend pour vous perdre tous deux.
Il veut ſous cét espoir qu'il donne à l'un & l'autre
Voſtre ſang de ſa main, ou le ſien de la voſtre,
Mais qui le ſerviroit ſeroit bien-toſt livré
Aux troupes de celuy qu'il auroit maſſacré,
Et par le deſaveu de cette obéïſſance
Ce Tigre aſſouviroit ſa rage & leur vengeance.
Octar aime Flavie, & l'en vient d'avertir.

VALAMIR.

Euric ſon Lieutenant ne fait que de ſortir,
Le Tyran ſoupçonneux qui craint ce qu'il mérite
A pour nous deſarmer choiſi ce ſatellite,
Et comme avec justice il nous croit irritez,
Pour nous parler encor il prend ſes ſeuretez.
Pour peu qu'il euſt tardé, nous allions dans ſa Tente
Surprendre & prévenir ſa plus barbare attente,
Tandis qu'il nous laiſſoit encor la liberté
D'y porter l'un & l'autre une épée au coſté.

Il promet à tous deux de nous la faire rendre,
Dès qu'il ſçaura de nous ce qu'il en doit attendre,
Quel eſt noſtre deſſein, ou pour en mieux parler,
Dès que nous réſoudrons de nous entr'immoler.
Cependant il réduit à l'entiére impuiſſance
Ce noble deſeſpoir qui punit par avance,
Et qui ſe faiſant droit avant que de mourir
Croit que ſe perdre ainſi c'eſt un peu moins périr:
Car nous aurions péry par les mains de ſa Garde,
Mais la mort eſt plus belle alors qu'on la hazarde.

HONORIE.

Il vient, Seigneur.

SCENE III.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC, HONORIE, OCTAR.

ATTILA.

Et bien, mes illustres amis,
Contre mes grands Rivaux quel espoir m'eſt permis?
Pas-un n'a-t'il pour ſoy la digne complaiſance
D'acquérir ſa Princeſſe en perdant qui m'offence?
Quoy! l'amour, l'amitié, tout va d'un froid égal!
Pas-un ne m'aime aſſez pour haïr mon Rival!
Pas-un de ſon objet n'a l'ame aſſez ravie,
Pour vouloir eſtre heureux aux dépens d'une vie!

Quels amis! quels amants! & quelle dureté!
Daignez, daignez du moins la mettre en ſeureté:
Si ces deux intereſts n'ont rien qui la fléchiſſe,
Que l'horreur de mourir à leur défaut agiſſe,
Et ſi vous n'écoutez l'amitié, ny l'amour,
Faites un noble effort pour conſerver le jour.

VALAMIR.

A l'inhumanité joindre la raillerie,
C'eſt à ſon dernier point porter la barbarie.
Après l'aſſaſſinat d'un frére & de ſix Rois
Noſtre tour eſt venu de ſubir meſmes loix,
Et nous méritons bien les plus crüels ſupplices
De nous eſtre expoſez aux meſmes ſacrifices,
D'en avoir pû ſouffrir chaque jour de nouveaux.
Puniſſez, vengez-vous, mais cherchez des bourreaux,
Et ſi vous étes Roy, ſongez que nous le ſommes.

ATTILA.

Vous? devant Attila vous n'étes que deux hommes,
Et dès qu'il m'aura plû d'abatre voſtre orgueil,
Vos teſtes pour tomber n'attendront qu'un coup d'œil.
Je fais grace à tous deux de n'en demander qu'une,
Faites-en décider l'épée & la fortune,
Et qui ſuccombera du moins tiendra de moy
L'honneur de ne périr que par la main d'un Roy.
Nobles gladiateurs, dont ma colére apreſte
Le ſpectacle pompeux à cette grande Feſte,
Montrez, montrez un cœur enfin digne du rang.

ARDARIC.

Voſtre main eſt plus faite à verſer de tel ſang,
C'eſt luy faire un affront que d'emprunter les noſtres.

ATTILA.

Pour me faire juſtice il s'en trouvera d'autres:
Mais ſi vous renoncez aux objets de vos vœux,
Le refus d'une teſte en pourra coûter deux.
Je révoque ma grace, & veux bien que vos crimes
De deux Rois mes rivaux me faſſent deux victimes,
Et ces rares objets ſi peu dignes de moy
Seront le digne prix de cét illustre employ.

à Ardaric.

De celuy de vos feux je feray la conqueſte
De quiconque à mes pieds abatra voſtre teſte.

à Honorie.

Et comme vous paîrez celle de Valamir,
Nous aurons à ce prix des bourreaux à choiſir,
Et pour nouveau ſupplice à de ſi belles flames,
Ce chois ne tombera que ſur les plus infames.

HONORIE.

Tu pourrois eſtre laſche & crüel jusque-là!

ATTILA.

Encor plus, s'il le faut, mais toûjours Attila,
Toûjours l'heureux objet de la haine publique,
Fidelle au grand dépoſt du pouvoir tyrannique
Toûjours...

HONORIE.

Achéve, & dy que tu veux en tout lieu
Eſtre l'effroy du Monde & le fléau de Dieu.
Etale inſolemment l'épouvantable image
De ces fleuves de ſang où ſe baignoit ta rage,
Fay voir...

ATTILA.

Que vous perdez de mots injurieux
A me faire un reproche & doux & glorieux!
Ce Dieu dont vous parlez de temps en temps ſévére
Ne s'arme pas toûjours de toute ſa colére.
Mais quand à ſa fureur il livre l'Univers,
Elle a pour chaque temps des déluges divers.
Jadis de toutes parts faiſant regorger l'Onde
Sous un déluge d'eaux il abîma le Monde:
Sa main tient en réſerve un déluge de feux
Pour le dernier moment de nos derniers neveux,
Et mon bras dont il fait aujourd'huy ſon tonnerre,
D'un déluge de ſang couvre pour luy la Terre.

HONORIE.

Lors que par les Tyrans il punit les Mortels,
Il réſerve ſa foudre à ces grands criminels
Qu'il donne pour ſupplice à toute la Nature,
Jusqu'à ce que leur rage ait comblé la meſure.
Peut-eſtre qu'il prépare en ce meſme moment
A de ſi noirs forfaits l'éclat du châtiment,
Qu'alors que ta fureur à nous perdre s'apreſte
Il tient le bras levé pour te briſer la teſte,

Et veut qu'un grand éxemple oblige de trembler
Quiconque deſormais t'oſera reſſembler.

ATTILA.

Et bien en attendant ce changement ſinistre
J'oſeray jusqu'au bout luy ſervir de ministre,
Et faire éxécuter toutes ſes volontez
Sur vous & ſur des Rois contre moy révoltez.
Par des crimes nouveaux je puniray les voſtres,
Et mon tour à périr ne viendra qu'après d'autres.

HONORIE.

Ton ſang, qui chaque jour à longs flots distillez,
S'échape vers ton frére & ſix Rois immolez,
Te diroit-il trop bas que leurs Ombres t'appellent?
Faut-il que ces avis par moy ſe renouvellent?
Voy, voy couler ce ſang qui te vient avertir,
Tyran, que pour les joindre il faut bien-toſt partir.

ATTILA.

Ce n'eſt rien, & pour moy s'il n'eſt point d'autre foudre,
J'auray pour ce départ du temps à m'y réſoudre,
D'autres vous envoîroient leur frayer le chemin,
Mais j'en laiſſeray faire à voſtre grand destin,
Et trouveray pour vous quelques autres vengeances,
Quand l'humeur me prendra de punir tant d'offences.

SCENE IV.

ATTILA, VALAMIR, ARDARIC,
HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ATTILA *à Ildione.*

Où venez-vous, Madame, & qui vous enhardit
A vouloir voir ma mort qu'icy l'on me prédit?
Venez-vous de deux Rois ſoûtenir la querelle?
Vous révolter comme eux? me foudroyer comme elle?
Ou mendier l'appuy de mon juſte couroux
Contre voſtre Ardaric qui ne veut plus de vous?

ILDIONE.

Il n'en mériteroit ny l'amour ny l'eſtime,
S'il oſoit eſpérer m'acquerir par un crime:
D'un ſi juſte refus j'ay dequoy me loüer,
Et ne viens pas icy pour l'en deſavoüer.
Non, Seigneur, c'eſt du mien que j'y viens me dédire,
Rendre à mes yeux ſur vous leur ſouverain empire,
Rattacher, réünir voſtre vouloir au mien,
Et reprendre un pouvoir dont vous n'uſez pas bien.
Seigneur, eſt-ce là donc cette reconnoiſſance
Si hautement promiſe à mon obéïſſance?
J'ay quitté tous les miens ſous l'eſpoir d'eſtre à vous,
Par voſtre ordre mon cœur quitte un eſpoir ſi doux,
Je me réduis au chois qu'il vous a plû me faire,

Et voſtre ordre le met hors d'état de me plaire!
Mon reſpect qui me livre aux vœux d'un autre Roy
N'y voit pour luy qu'opprobre, & que honte pour moy!
Rendez, rendez-le-moy, cét empire ſupréme
Qui ne vous laiſſoit plus diſpoſer de vous-meſme:
Rendez toute voſtre ame à ſon prémier ſouhait,
Recevez qui vous aime, & fuyez qui vous hait.
Honorie a ſes droits, mais celuy de vous plaire
N'eſt pas, vous le ſçavez, un droit imaginaire,
Et pour vous appuyer Méroüée a des bras
Qui font taire les droits quand il faut des combats.

ATTILA.

Non, je ne puis plus voir cette ingrate Honorie
Qu'avec la meſme horreur qu'on voit une furie,
Et tout ce que le Ciel a formé de plus doux,
Tout ce qu'il peut de mieux, je croy le voir en vous.
Mais dans voſtre cœur meſme un autre amour murmure,
Lors que...

ILDIONE.

Vous pourriez croire une telle impoſture!
Qu'ay-je dit, qu'ay-je fait que de vous obéïr,
Et par où jusque-là m'aurois-je pû trahir?

ATTILA.

Ardaric eſt pour vous un époux adorable.

ILDIONE.

Voſtre main luy donnoit ce qu'il avoit d'aimable,

Et je ne l'ay tantoſt accepté pour époux,
Que par cét ordre exprès que j'ay reçeu de vous.
Vous aviez déja veu qu'en dépit de ma flame,
Pour vous faire Empereur...

ATTILA.

Vous me trompez, Madame,
Mais l'amour par vos yeux me ſçait ſi bien dompter,
Que je ferme les miens pour n'y plus reſiſter.
N'abuſez pas pourtant d'un ſi puiſſant empire,
Songez qu'il eſt encor d'autres biens où j'aspire,
Que la vengeance eſt douce auſſi-bien que l'amour,
Et laiſſez-moy pouvoir quelque choſe à mon tour.

ILDIONE.

Seigneur, enſanglanter cette illustre journée!
Grace, grace du moins jusqu'après l'Hyménée.
A ſon heureux flambeau ſouffrez un pur éclat,
Et laiſſez pour demain les Maximes d'Etat.

ATTILA.

Vous le voulez, Madame, il faut vous ſatisfaire,
Mais ce n'eſt que groſſir d'autant plus ma colére,
Et ce que par voſtre ordre elle perd de momens
Enfle l'avidité de mes reſſentimens.

HONORIE.

Voyez, voyez plûtoſt par voſtre éxemple meſme,
Seigneur, jusqu'où s'aveugle un grand cœur quand il aime,
Voyez jusqu'où l'amour, qui vous ferme les yeux,

Force & dompte les Rois qui reſistent le mieux :
Quel empire il ſe fait ſur l'ame la plus fiére;
Et ſi vous avez veu la mienne trop altiére,
Voyez ce meſme amour immoler pleinement
Son orgueil le plus juste au ſalut d'un Amant,
Et toute ſa fierté dans mes larmes éteinte
Descendre à la priére & céder à la crainte.
Avoir ſçeu jusque-là réduire mon couroux,
Vous doit eſtre, Seigneur, un triomphe aſſez doux.
Que tant d'orgueil dompté ſuffiſe pour victime.
Voudriez-vous traiter voſtre éxemple de crime,
Et quand vous adorez qui ne vous aime pas
D'un réciproque amour condamner les appas?

ATTILA.

Non, Princeſſe, il vaut mieux nous imiter l'un l'autre,
Vous ſuivez mon éxemple, & je ſuivray le voſtre.
Vous condamniez Madame à l'Hymen d'un Sujet,
Rempliſſez au lieu d'elle un ſi juste projet.
Je vous l'ay déja dit, & mon reſpect fidelle
A cette digne loy que vous faiſiez pour elle,
N'oſe prendre autre régle à punir vos mépris.
Si Valamir vous plaiſt, ſa vie eſt à ce prix,
Diſpoſez à ce prix d'une main qui m'eſt deuë.
Octar, ne perdez pas la Princeſſe de veuë.
Vous, qui me commandez de vous donner ma foy,
Madame, allons au Temple; & vous, Rois, ſuivez-moy.

SCENE V.

HONORIE, OCTAR.

HONORIE.

Tu le vois, pour toucher cét orgueilleux courage,
J'ay pleuré, j'ay prié, j'ay tout mis en uſage,
Octar, & pour tout fruit de tant d'abaiſſement
Le barbare me traite encor plus fiérement.
S'il reste quelque espoir, c'eſt toy ſeul qu'il regarde.
Prendras-tu bien ton temps? tu commandes ſa Garde,
La nuit & le ſommeil vont tout mettre en ton chois,
Et Flavie eſt le prix du ſalut de deux Rois.

OCTAR.

Ah, Madame, Attila depuis voſtre menace
Met hors de mon pouvoir l'effet de cette audace.
Ce défiant esprit n'agit plus maintenant
Dans toutes ſes fureurs que par mon Lieutenant,
C'eſt par luy qu'aux deux Rois il fait oſter les armes,
Et deux mots en ſon ame ont jetté tant d'alarmes,
Qu'exprès à voſtre ſuite il m'attache aujourd'huy,
Pour m'oſter tout moyen de m'approcher de luy.
Pour peu que je vous quitte il y va de ma vie,
Et s'il peut découvrir que j'adore Flavie...

HONORIE.

Il le ſçaura de moy ſi tu ne veux agir,
Infame, qui t'en peux excuſer ſans rougir,
Si tu veux vivre encor, va, cherche du courage.
Tu vois ce qu'à toute heure il immole à ſa rage,
Et ta vertu qui craint de trop paroiſtre au jour
Attend les bras croiſez qu'il t'immole à ſon tour!
Fay périr ou péry, prévien, laſche, ou ſuccombe,
Venge toute la Terre, ou groſſy l'Hécatombe.
Si ta gloire ſur toy, ſi l'amour ne peut rien,
Meurs en traiſtre, & du moins ſers de victime au mien.
Mais qui me rend, Seigneur, le bien de voſtre veuë?

SCENE VI.

VALAMIR, HONORIE, OCTAR.

VALAMIR.

L'impatient transport d'une joye impreveuë.
Noſtre Tyran n'eſt plus.

HONORIE.

Il eſt mort?

VALAMIR.

Ecoutez
Comme enfin l'ont puny ſes propres cruautez,

Et comme heureuſement le Ciel vient de ſouscrire
A ce que nos malheurs vous ont fait luy prédire.
A peine ſortions-nous pleins de trouble & d'horreur,
Qu'Attila recommence à ſaigner de fureur,
Mais avec abondance, & le ſang qui boüillonne
Forme un ſi gros torrent que luy-meſme il s'étonne.
Tout ſurpris qu'il en eſt, *s'il ne veut s'arréter,*
Dit-il, *on me paira ce qu'il m'en va coûter.*
Il demeure à ces mots ſans parole, ſans force,
Tous ſes ſens d'avec luy font un ſoudain divorce,
Sa gorge enfle, & du ſang dont le cours s'épaiſſit
Le paſſage ſe ferme, ou du moins s'étreſſit.
De ce ſang renfermé la vapeur en furie
Semble avoir étouffé ſa colére & ſa vie,
Et déja de ſon front la funeſte paſleur
N'oppoſoit à la mort qu'un reſte de chaleur,
Lors qu'une illuſion luy preſente ſon frére,
Et luy rend tout d'un coup la vie & la colére,
Il croit le voir ſuivy des Ombres de ſix Rois
Qu'il ſe veut immoler une ſeconde fois;
Mais ce retour ſi prompt de ſa plus noire audace
N'eſt qu'un dernier effort de la Nature laſſe,
Qui preſte à ſuccomber ſous la mort qui l'atteint,
Jette un plus vif éclat & tout d'un coup s'éteint.
C'eſt en vain qu'il fulmine à cette affreuſe veuë,
Sa rage qui renaiſt en meſme temps le tuë:
L'impétüeuſe ardeur de ces transports nouveaux
A ſon ſang priſonnier ouvre tous les canaux,
Son élancement perce ou rompt toutes les veines,
Et ces canaux ouverts ſont autant de fonteines,
Par où l'ame & le ſang ſe preſſent de ſortir,

Pour terminer ſa rage & nous en garantir.
Sa vie à longs ruiſſeaux ſe répand ſur le ſable,
Chaque instant l'affoiblit, & chaque effort l'accable,
Chaque pas rend justice au ſang qu'il a verſé,
Et fait grace à celuy qu'il avoit menacé.
Ce n'eſt plus qu'en ſanglots qu'il dit ce qu'il croit dire,
Il friſſonne, il chancelle, il trébuche, il expire,
Et ſa fureur derniére épuiſant tant d'horreurs
Venge enfin l'Univers de toutes ſes fureurs.

SCENE DERNIERE.

ARDARIC, VALAMIR, HONORIE, ILDIONE, OCTAR.

ARDARIC.

Ce n'eſt pas tout, Seigneur, la haine générale
N'ayant plus à le craindre avidement s'étale,
Tous bruſlent de ſervir ſous des ordres plus doux,
Tous veulent à l'envy les recevoir de nous.
Ce bonheur étonnant que le Ciel nous renvoye
De tant de Nations fait la commune joye,
La fin de nos périls en remplit tous les vœux,
Et pour eſtre tous quatre au dernier point heureux,
Nous n'avons plus qu'à voir noſtre flame avouée
Du Souverain de Rome & du grand Méroüée,
La Princeſſe des Francs m'impoſe cette loy.

HONORIE.

Pour moy, je n'en ay plus à prendre que de moy.

ARDARIC.

Ne perdons point de temps en ce retour d'affaires.
Allons donner tous deux les ordres néceſſaires,
Remplir ce Troſne vuide, & voir ſous quelles loix
Tant de Peuples voudront nous recevoir pour Rois.

VALAMIR.

Me le permettez-vous, Madame, & puis-je croire
Que vous tiendrez enfin ma flame à quelque gloire?

HONORIE.

Allez, & cependant aſſeurez-vous, Seigneur,
Que nos Destins changez n'ont point changé mon cœur.

Fin du cinquième & dernier Acte.

TITE
ET
BERENICE.

COMEDIE HEROIQUE.

XIPHILINUS

EX DIONE

IN VESPASIANO.

GUILLELMO BLANCO INTERPRETE.

VESPASIANVS a Senatu abſens Imperator creatur, Titusque & Domitianus Ceſares deſignantur.

Domitianus animum ad amorem Domitiæ filiæ Corbulonis applicaverat, eamque à Lucio Lamio Aemiliano, viro ejus, abductam, ſecum habebat in numero amicarum, eamdemque postea uxorem duxit.

Per id tempus Berenice maximè florebat, ob eamque cauſam cum Agrippa fratre Romam ve-

nit. Is Pretoriis honoribus auctus eſt, ipſa habitavit in Palatio, cœpitque cum Tito coire : Spes erat eam Tito nuptum iri, jam enim omnia, ut ſi eſſet uxor, gerebat. Sed Titus cum intelligeret populum Romanum id molestè ferre, eam repudiavit, præſertim quòd de iis rebus magni rumores perferrentur.

IN TITO.

Titus, ex quo tempore principatum ſolus obtinuit, nec cædes fecit, nec amoribus inſervivit, ſed comis, quamvis inſidiis peteretur, & continens, Berenice licet in urbem reverſa, fuit.

Titus moriens ſe unius tantum rei pœnitere dixit, id autem quid eſſet non aperuit, nec quisquam certò novit, aliud aliis conjicientibus. Constans fama fuit, ut nonnulli tradunt, quòd Domitiam uxorem fratris habuiſſet : alii putant, quibus ego aſſentior, quòd Domitianum a quo certò ſciebat ſibi inſidias parari, non interfeciſſet, ſed id ab eo pati maluiſſet, & quòd traderet Imperium Romanum tali viro.

ACTEURS.

TITE, Empereur de Rome & Amant de Bérénice.

DOMITIAN, Frére de Tite & Amant de Domitie.

BERENICE, Reine d'une partie de la Judée.

DOMITIE, Fille de Corbulon.

PLAUTINE, Confidente de Domitie.

FLAVIAN, Confident de Tite.

ALBIN, Confident de Domitian.

PHILON, Ministre d'Etat, Confident de Bérénice.

La Scéne eſt à Rome dans le Palais Impérial.

TITE

ET

BERENICE.

COMEDIE HEROIQUE

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Laiſſe-moy mon chagrin, tout injuste qu'il eſt;
Je le chaſſe, il revient, je l'étouffe, il renaiſt,
Et plus nous approchons de ce grand Hyménée,
Plus en dépit de moy je m'en trouve geſnée.
Il fait toute ma gloire, il fait tous mes deſirs,

Ne devroit-il pas faire auſſi tous mes plaiſirs?
Depuis plus de ſix mois la pompe s'en apreſte,
Rome s'en fait d'avance en l'esprit une feſte,
Et tandis qu'à l'envy tout l'Empire l'attend,
Mon cœur dans tout l'Empire eſt le ſeul mécontent.

PLAUTINE.

Que trouvez-vous, Madame, ou d'amer, ou de rude
A voir qu'un tel bonheur n'ait plus d'incertitude,
Et quand dans quatre jours vous devez y monter,
Quel importun chagrin pouvez-vous écouter?
Si vous n'en étes pas tout à fait la maîtreſſe,
Du moins à l'Empereur cachez cette triſteſſe,
Le dangereux ſoupçon de n'eſtre pas aimé
Peut le rendre à l'objet dont il fut trop charmé:
Avant qu'il vous aimaſt, il aimoit Bérénice,
Et s'il n'en put alors faire une Impératrice,
A preſent il eſt maiſtre, & ſon pére au tombeau
Ne peut plus le forcer d'éteindre un feu ſi beau.

DOMITIE.

C'eſt là ce qui me geſne, & l'image importune
Qui trouble les douceurs de toute ma fortune:
J'ambitionne, & crains l'Hymen d'un Empereur,
Dont j'ay lieu de douter ſi j'auray tout le cœur.
Ce pompeux appareil où ſans ceſſe il ajoûte
Recule chaque jour un nœud qui le dégouſte.
Il ſouffre chaque jour que le Gouvernement
Vole ce qu'à me plaire il doit d'attachement,
Et ce qu'il en étale agit d'une maniére,

Qui ne m'aſſeure point d'une ame toute entiére.
Souvent meſme, au milieu des offres de ſa foy,
Il ſemble tout à coup qu'il n'eſt pas avec moy,
Qu'il a quelque plus douce, ou noble inquiétude,
Son feu de ſa raiſon eſt l'effet, & l'étude,
Il s'en fait un plaiſir bien moins qu'un embaras,
Et s'efforce à m'aimer, mais il ne m'aime pas.

PLAUTINE.

A cét effort pour vous qui pourroit le contraindre?
Maiſtre de l'Univers, a-t-il un maiſtre à craindre?

DOMITIE.

J'ay quelques droits, Plautine, à l'Empire Romain,
Que le chois d'un époux peut mettre en bonne main:
Mon pére avant le ſien élu pour cét Empire
Préféra... tu le ſçais, & c'eſt aſſez t'en dire:
C'eſt par cét intereſt qu'il m'apporte ſa oy:
Mais pour le cœur, te dis-je, il n'eſt pas tout à moy.

PLAUTINE.

La choſe eſt bien égale, il n'a pas tout le voſtre,
S'il aime un autre objet, vous en aimez un autre.
Et comme ſa raiſon vous donne tous ſes vœux,
Voſtre ardeur pour ſon rang fait pour luy tous vos feux.

DOMITIE.

Ne dy point qu'entre nous la choſe ſoit égale:
Un divorce avec moy n'a rien qui le ravale,

Sans avilir ſon ſort il me renvoye au mien,
Et du rang qui luy reste il ne me reste rien.

PLAUTINE.

Que ce que vous avez d'ambitieux caprice,
Pardonnez-moy ce mot, vous fait un dur ſupplice!
Le cœur remply d'amour, vous prenez un époux,
Sans en avoir pour luy, ſans qu'il en ait pour vous,
Aimez pour eſtre aimée, & montrez-luy vous-meſme
En l'aimant comme il faut, comme il faut qu'il vous aime.
Et ſi vous vous aimez, gagnez ſur vous ce point
De vous donner entiére, ou ne vous donnez point.

DOMITIE.

Si l'amour quelquefois ſouffre qu'on le contraigne,
Il ſouffre rarement qu'une autre ardeur l'éteigne;
Et quand l'ambition en met l'empire à bas,
Elle en fait ſon eſclave, & ne l'étouffe pas.
Mais un ſi fier eſclave ennemy de ſa chaiſne
La ſecouë à toute heure, & la porte avec geſne,
Et maiſtre de nos ſens qu'il appelle au ſecours,
Il échape ſouvent, & murmure toûjours.
Veux-tu que je te faſſe un aveu tout ſincére?
Je ne puis aimer Tite, ou n'aimer pas ſon frére;
Et malgré cét amour, je ne puis m'arréter
Qu'au degré le plus haut où je puiſſe monter.
Laiſſe-moy retracer ma vie en ta mémoire;
Tu me connois aſſez pour en ſçavoir l'hiſtoire,
Mais tu n'as pû connoiſtre à chaque événement
De mon illuſtre orgueil quel fut le ſentiment.

En naiſſant, je trouvay l'Empire en ma famille,
Néron m'eut pour parente & Corbulon pour fille,
Et le bruit qu'en tous lieux fit ſa haute valeur
Autant que ma naiſſance enfla mon jeune cœur.
De l'éclat des grandeurs par là préoccupée,
Je vy d'un œil jaloux Octavie, & Poppée,
Et Néron, des Mortels & l'horreur & l'effroy,
M'euſt paru grand Héros, s'il m'euſt offert ſa foy.
Après tant de forfaits, & de morts entaſſées,
Les troupes du Levant d'un tel monſtre laſſées
Pour Céſar en ſa place éleurent Corbulon:
Son auſtére vertu rejetta ce grand nom,
Un laſche aſſaſſinat en fut le prompt ſalaire,
Mais mon orgueil ſenſible à ces honneurs d'un pére
Prit de tout autre rang une aſſez forte horreur,
Pour me traiter dans l'ame en fille d'Empereur.
Néron périt enfin. Trois Empereurs de ſuite
Virent de leur fortune une aſſez prompte fuite,
L'Orient de leurs noms fut à peine averty,
Qu'il fit Veſpaſian Chef d'un plus fort party.
Le Ciel l'en avoüa : Ce guerrier magnanime
Par Tite ſon aiſné fit aſſiéger Solyme,
Et tandis qu'en Egypte il prit d'autres emplois,
Domitian icy vint dispenſer ſes loix.
Je le vis & l'aimay : ne blaſme point ma flame,
Rien de plus grand que luy n'ébloüiſſoit mon ame,
Je ne voyois point Tite, un Hymen me l'ôtoit,
Mille ſouſpirs aidoient au rang qui me flatoit,
Pour remplir tous nos vœux nous n'attendions qu'un pére:
Il vint, mais d'un eſprit à nos vœux ſi contraire,
Que quoy qu'on luy pûſt dire, on n'en put arracher

Ce qu'attendoit un feu qui nous étoit ſi cher.
On n'en ſçeut point la cauſe, & divers bruits coururent,
Qui tous à noſtre amour également déplûrent;
J'en eus un long chagrin. Tite fit toſt après
De Bérénice à Rome admirer les attraits,
Pour elle avec Martie il avoit fait divorce;
Et cette belle Reine eut ſur luy tant de force,
Que pour montrer à tous ſa flame, & hautement,
Il luy fit au Palais prendre un Apartement.
L'Empereur, bien qu'en l'ame il préviſt quelle haine
Concevroit tout l'Etat pour l'époux d'une Reine,
Sembla voir cét amour d'un œil indifférent,
Et laiſſer un cours libre aux flots de ce torrent:
Mais ſous les vains dehors de cette complaiſance
On ménagea ce Prince avec tant de prudence,
Qu'en dépit de ſon cœur, que charmoient tant d'appas,
Il l'obligea luy-meſme à revoir ſes Etats.
A peine je le vy ſans maîtreſſe, & ſans femme,
Que mon orgueil vers luy tourna toute mon ame,
Et s'étant emparé des plus doux de mes ſoins,
Son frére commença de me plaire un peu moins;
Non qu'il ne fûſt toûjours maiſtre de ma tendreſſe,
Mais je la regardois ainſi qu'une foibleſſe,
Comme un honteux effet d'un amour éperdu,
Qui me voloit un rang que je me croyois dû.
Tite à peine ſur moy jettoit alors la veuë,
Cent fois avec douleur je m'en ſuis aperçuë;
Mais ce qui conſoloit ce juſte & long ennuy,
C'eſt que Veſpaſian me regardoit pour luy.
Je commençois pourtant à n'en plus rien attendre,
Quand je vis en ſes yeux quelque choſe de tendre,

Il me rendit viſite, & fit tout ce qu'on fait
Alors qu'on veut aimer, ou qu'on aime en effet.
Je veux bien t'avoüer que j'y crûs du myſtére,
Qu'il ne me diſoit rien que par l'ordre d'un pére;
Mais qui ne pancheroit à s'en deſabuſer,
Lors que ce pére mort il ſonge à m'épouſer.
Toy qui vois tout mon cœur, juge de ſon martyre,
L'ambition l'entraiſne, & l'amour le déchire,
Quand je croy m'eſtre miſe au deſſus de l'amour,
L'amour vers ſon objet me raméne à ſon tour.
Je veux régner, & tremble à quitter ce que j'aime,
Et ne me ſçaurois voir d'accord avec moy-meſme.

PLAUTINE.

Ah, ſi Domitian devenoit Empereur,
Que vous auriez bien-toſt calmé tout ce grand cœur!
Que bien-toſt... mais il vient. Ce grand cœur en ſouſpire!

DOMITIE.

Hélas! plus je le voy, moins je ſçais que luy dire.
Je l'aime, & le dédaigne, & n'oſant m'attendrir,
Je me veux mal des maux que je luy fais ſouffrir.

SCENE II.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIAN.

Faut-il mourir, Madame, & ſi proche du terme,

Voſtre illustre inconstance eſt-elle encor ſi ferme,
Que les restes d'un feu, que j'avois crû ſi fort,
Puiſſent dans quatre jours ſe promettre ma mort?

DOMITIE.

Ce qu'on m'offre, Seigneur, me feroit peu d'envie,
S'il en coûtoit à Rome une ſi belle vie,
Et ce n'eſt pas un mal qui vaille en ſouſpirer,
Que de faire une perte aiſée à réparer.

DOMITIAN.

Aiſée à réparer! un chois qui m'a ſçeu plaire,
Et qui ne plaiſt pas moins à l'Empereur mon frére,
Charme-t'il l'un & l'autre avec ſi peu d'appas,
Que vous ſçachiez leur prix, & le mettiez ſi bas?

DOMITIE.

Quoy qu'on ait pour ſoy-meſme ou d'amour, ou d'estime,
Ne s'en croire pas trop n'eſt pas faire un grand crime:
Mais n'éxaminons point en cét excès d'honneur
Si j'ay quelque mérite, ou n'ay que du bonheur.
Telle que je puis eſtre, obtenez-moy d'un frére.

DOMITIAN.

Hélas, ſi je n'ay pû vous obtenir d'un pére,
Si meſme je ne puis vous obtenir de vous,
Qu'obtiendray-je d'un frére amoureux, & jaloux?

DOMITIE.

Et moy, reſisteray-je à ſa toute-puiſſance,

Quand vous n'y répondez qu'avec obéïſſance?
Moy qui n'ay ſous les Cieux que vous ſeul pour ſoûtien,
Que puis-je contre luy quand vous n'y pouvez rien?

DOMITIAN.

Je ne puis rien ſans vous, & pourrois tout, Madame,
Si je pouvois encor m'aſſeurer de voſtre ame.

DOMITIE.

Pouvez-vous en douter, après deux ans de pleurs
Qu'à vos yeux j'ay donnez à nos communs malheurs?
Durant un déplaiſir ſi long & ſi ſenſible
De voir toûjours un pére à nos vœux infléxible,
Ay-je écouté quelqu'un de tant de ſouſpirants,
Qui m'accabloient par tout de leurs regards mourants?
Quel que fûſt leur amour, quel que fûſt leur mérite...

DOMITIAN.

Ouy, vous m'avez aimé jusqu'à l'amour de Tite,
Mais de ces ſouſpirants, qui vous offroient leur foy,
Aucun ne vous euſt miſe alors ſi haut que moy.
Voſtre ame ambitieuſe à mon rang attachée,
N'en voyoit point en eux dont elle fûſt touchée;
Ainſi de ces rivaux aucun n'a réuſſi,
Mais les temps ſont changez, Madame, & vous auſſi.

DOMITIE.

Non, Seigneur, je vous aime, & garde au fond de l'ame
Tout ce que j'eus pour vous de tendreſſe, & de flame,

L'effort que je me fais me tuë autant que vous,
Mais enfin l'Empereur veut eſtre mon époux.

DOMITIAN.

Ah ſi vous n'acceptez ſa main qu'avec contrainte,
Venez, venez, Madame, authoriſer ma plainte:
L'Empereur m'aime aſſez pour quitter vos liens,
Quand je luy porteray vos vœux avec les miens.
Dites que vous m'aimez, & que tout ſon Empire...

DOMITIE.

C'eſt ce qu'à dire vray j'auray peine à luy dire,
Seigneur, & le reſpect qui n'y peut conſentir...

DOMITIAN.

Non, voſtre ambition ne ſe peut démentir,
Ne la déguiſez plus, montrez-la toute entiére,
Cette ame que le Troſne a ſçeu rendre ſi fiére,
Cette ame dont j'ay fait les plaiſirs les plus doux,
Cette ame...

DOMITIE.

Voyez-la cette ame toute à vous,
Voyez-y tout ce feu que vous y fiſtes naiſtre,
Et ſoyez ſatisfait, ſi vous le pouvez eſtre.
Je ne veux point, Seigneur, vous le diſſimuler,
Mon cœur va tout à vous, quand je le laiſſe aller;
Mais ſans diſſimuler, j'oſe auſſi vous le dire,
Ce n'eſt pas mon deſſein qu'il m'en coûte l'Empire,
Et je n'ay point une ame à ſe laiſſer charmer

Du ridicule honneur de ſçavoir bien aimer.
La paſſion du Troſne eſt ſeule toûjours belle,
Seule à qui l'ame doive une ardeur immortelle.
J'ignorois de l'amour quel eſt le doux poiſon,
Quand elle s'empara de toute ma raiſon.
Comme elle eſt la prémiére, elle eſt la dominante;
Non qu'à trahir l'amour je ne me violente,
Mais il eſt juſte enfin que des ſouſpirs ſecrets
Me puniſſent d'aimer contre mes intereſts.
Daignez donc voir, Seigneur, quelle route il faut prendr
Pour ne point m'impoſer la honte de deſcendre,
Tout mon cœur vous préfére à cét heureux rival,
Pour m'avoir toute à vous, devenez ſon égal,
Vous dites qu'il vous aime, & je ne puis le croire,
Si je ne voy ſur vous un rayon de ſa gloire.
On vous a veu tous deux ſortir d'un meſme flanc,
Ayez meſmes honneurs ainſi que meſme ſang,
Dites-luy que le droit qu'a ce ſang à l'Empire...

DOMITIAN.

C'eſt là ce qu'à mon tour j'auray peine à luy dire,
Madame, & le devoir qui n'y peut conſentir...

DOMITIE.

A mes vives douleurs daignez donc compatir,
Seigneur, j'achéte aſſez le rang d'Impératrice,
Sans qu'un reproche injuſte augmente mon ſupplice.

DOMITIAN.

Et bien dans cét Hymen qui n'en a que pour moy,

J'applaudiray moy-meſme à voſtre peu de foy,
Je diray que le Ciel doit à voſtre mérite...

DOMITIE.

Non, Seigneur, faites mieux, & quittez qui vous quitte,
Rome a mille beautez dignes de voſtre cœur,
Mais dans toute la Terre il n'eſt qu'un Empereur.
Si mon pére avoit eu les ſentimens du voſtre,
Je vous aurois donné ce que j'attens d'un autre,
Et ma flame en vos mains euſt mis, ſans balancer,
Le Scéptre qu'en la mienne il auroit dû laiſſer.
Laiſſez à ſon defaut ſuppléer la Fortune,
Et n'ayez pas une ame aſſez baſſe, & commune,
Pour s'oppoſer au Ciel qui me rend par autruy
Ce que trop de vertu me fit perdre par luy:
Pour peu que vous m'aimiez, aimez mes avantages;
Il n'eſt point d'autre amour digne des grands courages.
Voila toute mon ame. Après cela, Seigneur,
Laiſſez-moy m'épargner les troubles de mon cœur;
Un plus long entretien ne pourroit rien produire,
Qui ne pûſt malgré moy vous déplaire, ou me nuire.

SCENE III.

DOMITIAN, ALBIN.

ALBIN.

Elle ſe défend bien, Seigneur, & dans la Cour...

DOMITIAN.

Aucun n'a plus d'esprit, Albin, & moins d'amour.
J'admire ainſi que toy dans ce qu'elle m'oppoſe
Son adreſſe à défendre une mauvaiſe cauſe,
Et ſi pour m'aſſeurer que ſon cœur n'eſt qu'à moy
Tant d'esprit agiſſoit en faveur de ſa foy,
Si ſa flame au ſecours appliquoit cette adreſſe,
L'Empereur convaincu me rendroit ma maîtreſſe.

ALBIN.

Cependant n'eſt-ce rien que ce cœur ſoit à vous?

DOMITIAN.

D'un bonheur ſi mal ſeur je ne ſuis point jaloux,
Et trouve peu de jour à croire qu'elle m'aime,
Quand elle ne regarde, & n'aime que ſoy-meſme.

ALBIN.

Seigneur, s'il m'eſt permis de parler librement,
Dans toute la Nature aime-t'on autrement?
L'amour propre eſt la ſource en nous de tous les autres,
C'en eſt le ſentiment qui forme tous les noſtres,
Luy ſeul allume, éteint, ou change nos deſirs,
Les objets de nos vœux le ſont de nos plaiſirs:
Vous-meſme qui bruſlez d'une ardeur ſi fidelle,
Aimez-vous Domitie, ou vos plaiſirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens ſi doux,
Eſt-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous?
De ſa poſſeſſion l'aimable & chére idée
Tient vos ſens enchantez, & voſtre ame obſédée,

Mais ſi vous conceviez quelques deſtins meilleurs,
Vous porteriez bien-toſt toute cette ame ailleurs.
Sa conqueſte eſt pour vous le comble des délices,
Vous ne vous figurez ailleurs que des ſupplices,
C'eſt par là qu'elle ſeule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous, quand vous croyez l'aimer.

DOMITIAN.

En l'état où je ſuis les maux dont je ſouſpire
M'ôtent la liberté de te rien contredire:
Cherchons-en le reméde, au lieu de raiſonner
Sur l'amour où le Ciel ſe plaiſt à m'obſtiner.
N'eſt-il point de ſecret? n'eſt-il point d'artifice...

ALBIN.

Ouy, Seigneur, il en eſt, rappelons Bérénice,
Sous le nom de Céſar pratiquons ſon retour,
Qui retarde l'Hymen, & ſuſpende l'amour.

DOMITIAN.

Que je verrois, Albin, ma volage punie,
Si de ces grands apreſts pour la cérémonie,
Que depuis ſi long-temps on dreſſe à ſi grand bruit,
Elle n'avoit que l'ombre, & qu'un autre euſt le fruit!
Qu'elle ſeroit confuſe, & que j'aurois de joye!
Mais il faut que le Ciel luy-meſme la renvoye,
Cette belle Rivale, & tout noſtre diſcours
Ne la ſçauroit icy rendre dans quatre jours.

ALBIN.

N'importe, en l'attendant, préparons ſa victoire,

Dans l'esprit d'un Rival r'animons ſa mémoire,
Retraçons à ſes yeux l'image du paſſé,
Et profitons par là du cœur embaraſſé.
N'y perdez point de temps, allez ſans plus rien taire
Tâter jusqu'en ce cœur les tendreſſes de frére.
Si vous ne l'emportez, il pourra s'ébranler,
S'il ne rompt cét Hymen, il pourra reculer,
Je me trompe, ou ſon ame y panche d'elle-meſme :
S'il s'émeut, redoublez, dites que l'on vous aime,
Dites qu'un pur reſpect contraint avec ennuy
Une ame toute à vous à ſe donner à luy :
S'il ſe trouble, achevez, parlez de Bérénice,
De tant d'amour qu'il traite avec tant d'injuſtice
Pour luy donner le temps de venir au ſecours,
Nous aurons quatre mois au lieu de quatre jours.

DOMITIAN.

Mais j'aime Domitie, & luy parler contre elle,
C'eſt me mettre au hazard d'irriter l'infidelle.
Ne me condamne point, Albin, à la trahir,
A joindre à ſes mépris le droit de me haïr :
En vain je veux contre elle écouter ma colére,
Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à luy déplaire.

ALBIN.

Seigneur, quelle meſure avez-vous à garder,
Quand on voit tout perdu, craint-on de hazarder ?
Et ſi l'ambition vers un autre l'entraiſne,
Que vous peut importer ſon amour, ou ſa haine ?

DOMITIAN.

Qu'un ſalutaire avis fait une douce loy
A qui peut avoir l'ame auſſi libre que toy!
Mais celle d'un Amant n'eſt pas comme une autre ame,
Il ne voit, il n'entend, il ne croit que ſa flame,
Du plus puiſſant reméde il ſe fait un poiſon,
Et la raiſon pour luy n'eſt pas toûjours raiſon.

ALBIN.

Et ſi je vous diſois que déja Bérénice
Eſt dans Rome inconnuë, & par mon artifice?
Qu'elle ſurprendra Tite, & qu'elle y vient exprès,
Pour de ce grand Hymen renverſer les apreſts?

DOMITIAN.

Albin, ſeroit-il vray?

ALBIN.

La nouvelle vous flate?
Peut eſtre eſt-elle fauſſe, attendez qu'elle éclate:
Sur tout à l'Empereur déguiſez-la ſi bien...

DOMITIAN.

Va, je luy parleray, comme n'en ſçachant rien.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

Quoy, des Ambaſſadeurs que Bérénice envoye
Viennent icy, dis-tu, me témoigner ſa joye,
M'apporter ſon hommage, & me féliciter
Sur ce comble de gloire où je viens de monter?

FLAVIAN.

En attendant voſtre ordre ils ſont au Port d'Oſtie.

TITE.

Ainſi, graces aux Dieux, ſa flame eſt amortie,
Et de pareils devoirs ſont pour moy des froideurs,
Puiſqu'elle s'en rapporte à ſes Ambaſſadeurs.
Jusqu'après mon Hymen remettons leur venuë,
J'aurois trop à rougir ſi j'y ſouffrois leur veuë,

Et recevois les yeux de ſes propres Sujets
Pour envieux témoins du vol que je luy fais.
Car mon cœur fut ſon bien, à cette belle Reine,
Et pourroit l'eſtre encor malgré Rome, & ſa haine,
Si ce divin objet qui fut tout mon deſir
Par quelque doux regard s'en venoit reſſaiſir.
Mais du haut de ſon Troſne elle aime mieux me rendre
Ces froideurs que pour elle on me força de prendre,
Peut eſtre en ce moment que toute ma raiſon
Ne ſçauroit ſans deſordre entendre ſon beau nom,
Entre les bras d'un autre un autre amour la livre,
Elle ſuit mon éxemple, & ſe plaiſt à le ſuivre,
Et ne m'envoye icy traiter de Souverain,
Que pour braver l'Amant qu'elle charmoit en vain.

FLAVIAN.

Si vous la revoyiez, je plaindrois Domitie.

TITE.

Contre tous ſes attraits ma raiſon endurcie
Feroit de Domitie encor la ſeureté,
Mais mon cœur auroit peu de cette dureté.
N'aurois-tu point appris qu'elle fûſt infidelle,
Qu'elle écoutâſt les Rois qui ſouſpirent pour elle?
Dy-moy que Polémon régne dans ſon esprit,
J'en auray du chagrin, j'en auray du dépit,
D'une vive douleur j'en auray l'ame atteinte,
Mais j'épouſeray l'autre avec moins de contrainte.
Car enfin elle eſt belle, & digne de ma foy,
Elle auroit tout mon cœur, s'il étoit tout à moy.

La nobleſſe du ſang, la grandeur de courage,
Font avec ſon mérite un illustre aſſemblage,
C'eſt le chois de mon pére, & je connoy trop bien
Qu'à choiſir en Céſar ce doit eſtre le mien:
Mais tout mon cœur renonce à luy faire justice
Dès que mon ſouvenir luy rend ſa Bérénice.

FLAVIAN.

Si de tels ſouvenirs vous ſont encor ſi doux,
L'Hyménée a, Seigneur, peu de charmes pour vous.

TITE.

Si de tels ſouvenirs ne me faiſoient la guerre,
Seroit-il Potentat plus heureux ſur la Terre?
Mon nom par la victoire eſt ſi bien affermy,
Qu'on me croit dans la paix un Lion endormy:
Mon réveil incertain du monde ait l'étude,
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude,
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loiſirs
Ménagent l'heureux chois des jeux, & des plaiſirs,
Pour envoyer l'effroy ſous l'un & l'autre Pole,
Je n'ay qu'à faire un pas, & hauſſer la parole.
Que de félicité, ſi mes vœux imprudens
N'étoient de mon pouvoir les ſeuls indépendants!
Maiſtre de l'Univers, ſans l'eſtre de moy-meſme,
Je ſuis le ſeul rebelle à ce pouvoir ſupréme,
D'un feu que je combats je me laiſſe charmer,
Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
En vain de mon Hymen Rome preſſe la pompe,
J'y veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,

Et n'oſe reſiſter aux dangereux ſouhaits
De préparer toûjours, & n'achever jamais.

FLAVIAN.

Si ce dégouſt, Seigneur, va jusqu'à la rupture,
Domitie aura peine à ſouffrir cette injure,
Ce jeune esprit qu'enteſte & le ſang de Néron
Et le chois qu'en Syrie on fit de Corbulon,
S'attribuë à l'Empire un droit imaginaire,
Et s'en fait, comme vous, un rang héréditaire.
Si de voſtre parole un manque ſurprenant
La jette entre les bras d'un homme entreprenant,
S'il l'unit à quelque ame aſſez fiére, & hautaine
Pour ſervir ſon orgueil, & ſeconder ſa haine,
Un vif reſſentiment luy fera tout oſer,
En un mot il vous faut la perdre, ou l'épouſer.

TITE.

J'en ſçais la politique, & cette loy crüelle
A presque fait l'amour qu'il m'a fallu pour elle.
Réduit au triste chois dont tu viens de parler,
J'aime mieux, Flavian, l'aimer que l'immoler,
Et ne puis démentir cette horreur magnanime,
Qu'en recevant le jour je conçeus pour le crime.
Moy qui ſeul des Céſars me vois en ce haut rang,
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de ſang,
Moy que du genre humain on nomme les délices,
Moy qui ne puis ſouffrir les plus justes ſupplices,
Pourrois-je authoriſer une injuste rigueur
A perdre une Heroïne à qui je doy mon cœur?

Non, malgré les attraits de ſa belle Rivale,
Malgré les vœux flotants de mon ame inégale,
Je veux l'aimer, je l'aime, & ſa ſeule beauté
Pouvoit me conſoler de ce que j'ay quitté;
Elle ſeule en ſes yeux porte dequoy contraindre
Mes feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre,
Dequoy flater mon ame, & forcer mes douleurs
A ſouhaiter du moins de n'aimer plus ailleurs.
Mais je ne voy pas bien que j'en ſois encor maiſtre;
Dès que ma flame expire, un mot la fait renaiſtre,
Et mon cœur malgré moy rappelle un ſouvenir
Que je n'oſe écouter, & ne ſçaurois bannir.
Ma raiſon s'en veut faire en vain un ſacrifice,
Tout me raméne icy, tout m'offre Bérénice,
Et meſme je ne ſçais par quel preſſentiment
Je n'ay ſouffert perſonne en ſon Apartement,
Mais depuis cét Adieu ſi crüel, & ſi tendre,
Il eſt demeuré vuide, & ſemble encor l'attendre.
Va, fay porter mon ordre à ſes Ambaſſadeurs,
C'eſt trop entretenir d'inutiles ardeurs,
Il eſt temps de chercher qui m'en puiſſe distraire,
Et le Ciel à propos envoye icy mon frére.

FLAVIAN.

Irez-vous au Sénat?

TITE.

Non, il peut s'aſſembler
Sur ce déluge ardent qui nous a fait trembler,
Et pourvoir ſous mon ordre aux affreuſes ruïnes
Dont ſes feux ont couvert les campagnes voiſines.

SCENE II.

TITE, DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Puis-je parler, Seigneur, & de voſtre amitié
Eſpérer une grace à force de pitié?
Je me ſuis jusqu'icy fait trop de violence,
Pour augmenter encor mes maux par mon ſilence,
Ce que je vay vous dire eſt digne du trépas,
Mais auſſi j'en mourray, ſi je ne le dis pas:
Apprenez donc mon crime, & voyez s'il faut faire
Justice d'un coupable, ou grace aux vœux d'un frére.
J'ay veu ce que j'aimois choiſi pour eſtre à vous,
Et je l'ay veu long-temps ſans en eſtre jaloux.
Vous n'aimiez Domitie alors que par contrainte,
Vous vous faiſiez effort, j'imitois voſtre feinte,
Et comme aux loix d'un pére il falloit obéïr,
Je feignois d'oublier, vous de ne point haïr.
Le Ciel qui dans vos mains met ſa toute-puiſſance
Ne met-il point de borne à cette obéïſſance?
La faut-il à ſon Ombre, & que ce meſme effort
Vous déchire encor l'ame, & me donne la mort?

TITE.

Souffrez ſur cét effort que je vous deſabuſe.
Il fut grand, & de ceux que tout le cœur refuſe,

Pour en ſauver le mien, je fis ce que je pûs;
Mais ce qui fut effort à preſent ne l'eſt plus.
Sçachez-en la raiſon. Sous l'empire d'un pére
Je murmuray toûjours d'un ordre ſi ſévére,
Et cherchay les moyens de tirer en longueur
Cét Hymen qui vous geſne, & m'arrachoit le cœur.
Son trépas a changé toutes choſes de face.
J'ay pris ſes ſentimens lors que j'ay pris ſa place,
Je m'impoſe à mon tour les loix qu'il m'impoſoit,
Et me dis aprés luy tout ce qu'il me diſoit.
J'ay des yeux d'Empereur & n'ay plus ceux de Tite,
Je vois en Domitie un tout autre mérite.
J'écoute la raiſon, j'en gouſte les conſeils,
Et j'aime, comme il faut qu'aiment tous mes pareils.
Si dans les prémiers jours que vous m'avez veu Maiſtre
Voſtre feu mal éteint avoit voulu paroiſtre,
J'aurois pû me combatre, & me vaincre pour vous:
Mais ſi près d'un Hymen ſi ſouhaité de tous,
Quand Domitie a droit de s'en croire aſſeurée,
Que le jour en eſt pris, la feſte préparée,
Je l'aime, & luy doy trop pour jetter ſur ſon front
L'éternelle rougeur d'un ſi mortel affront.
Rome entiére, & ma foy l'appellent à l'Empire,
Voyez mieux de quel œil on m'en verroit dédire,
Ce qu'oſe ſe permettre une femme en fureur,
Et combien Rome entiére auroit pour moy d'horreur.

DOMITIAN.

Elle n'en auroit point de vous voir pour un frére
Faire autant, que pour elle il vous a plû de faire.

Seigneur, à vos bontez laiſſez un libre cours,
Qui ſe vainc une fois peut ſe vaincre toûjours,
Ce n'eſt pas un effort que voſtre ame redoute.

TITE.

Qui ſe vainc une fois ſçait bien ce qu'il en coûte,
L'effort eſt aſſez grand, pour en craindre un ſecond.

DOMITIAN.

Ah, ſi voſtre grande ame à peine s'en répond,
La mienne qui n'eſt pas d'une trempe ſi belle,
Réduite au meſme effort, Seigneur, que fera-t'elle?

TITE.

Ce que je fais, mon frére, aimez ailleurs.

DOMITIAN.

Hélas,
Ce qui vous fut aiſé, Seigneur, ne me l'eſt pas.
Quand vous avez changé, voyiez-vous Bérénice?
De voſtre changement ſon départ fut complice,
Vous l'aviez éloignée, & j'ay devant les yeux,
Je voy presqu'en vos bras ce que j'aime le mieux.
Jugez de ma douleur par l'excès de la voſtre,
Si vous voyiez la Reine entre les bras d'un autre:
Contre un Rival heureux épargneriez-vous rien,
A moins que d'un reſpect auſſi grand que le mien?

TITE.

Vengez-vous, j'y conſens, que rien ne vous retienne,

Je prens voſtre maitreſſe, allez, prenez la mienne.
Epouſez Bérénice, &...

DOMITIAN.

Vous n'achevez point,
Seigneur, me pourriez-vous aimer jusqu'à ce point?

TITE.

Ouy, ſi je ne craignois pour vous l'injuste haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une Reine.

DOMITIAN.

Dites, dites, Seigneur, qu'il eſt bien malaiſé
De céder ce qu'adore un cœur bien embraſé.
Ne vous contraignez plus, ne geſnez plus voſtre ame,
Satisfaites en maiſtre une ſi belle flame,
Quand vous aurez ſçeu dire une fois, JE LE VEUX,
D'un ſeul mot prononcé vous ferez quatre heureux.
Bérénice eſt toûjours digne de voſtre couche,
Et Domitie enfin vous parle par ma bouche;
Car je ne ſçaurois plus vous le taire. Ouy, Seigneur,
Vous en voulez la main, & j'en ay tout le cœur,
Elle m'en fit le don dès la prémiére veuë,
Et ce don fut l'effet d'une force impreveuë,
De cét ordre du Ciel qui verſe en nos eſprits
Les principes ſecrets de prendre, & d'eſtre pris:
Je vous dirois, Seigneur, quelle en eſt la puiſſance,
Si vous ne le ſçaviez par voſtre expérience.
Ne rompez pas des nœuds, & ſi forts, & ſi doux,
Rien ne peut les briſer que le trépas, ou vous,

Et c'eſt un triſte honneur pour une ſi grande ame,
Que d'accabler un frére, & contraindre une femme.

TITE.

Je ne contrains perſonne, & de ſa propre voix
Nous allons, vous & moy, ſçavoir quel eſt ſon chois.

SCENE III.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

TITE.

Parlez, parlez, Madame, & daignez nous apprendre
Où porte voſtre cœur ce qu'il ſent de plus tendre,
Qui le poſſéde entier de mon frére, ou de moy?

DOMITIE.

En doutez-vous, Seigneur, quand vous avez ma foy?

TITE.

J'aime à n'en point douter, mais on veut que j'en doute;
On dit que cette foy ne vous donne pas toute,
Que ce cœur reſte ailleurs. Parlez en liberté,
Et n'en conſultez point cette noble fierté,
Ce digne orgueil du ſang que mon rang ſollicite;
De tout ce que je ſuis, ne regardez que Tite,
Et pour mieux écouter vos deſirs les plus doux,
Entre le Prince & moy, ne regardez que vous.

DOMITIE.

Qu'avez-vous dit de moy, Prince?

DOMITIAN.

Que dans voſtre ame
Vous laiſſez vivre encor noſtre prémiére flame,
Et qu'en faveur du rang ſi vous m'oſez trahir,
Ce n'eſt pas tant aimer, Madame, qu'obéïr.
C'eſt en dire un peu plus que vous n'aviez envie,
Mais il y va de vous, il y va de ma vie,
Et qui ſe voit ſi près de perdre tout ſon bien,
Se fait armes de tout, & ne ménage rien.

DOMITIE.

Je ne ſçais de vous deux, Seigneur, à ne rien eindre,
Duquel je doy le plus me loüer, ou me plaindre.
C'eſt aimer aſſez mal, que remettre tous deux
Au chois de mes deſirs le ſuccès de vos vœux,
Et cette liberté par tous les deux offerte
Montre que tous les deux peuvent ſouffrir ma perte,
Et que tout leur amour eſt preſt à conſentir
Que mon cœur, ou ma foy veuille ſe démentir.
Je me plains de tous deux, & vous plains l'un & l'autre,
Si pour voir tout ce cœur vous m'ouvrez tout le voſtre.
Le Prince n'agit pas en Amant fort discret;
S'il ne m'impoſe rien, il trahit mon ſecret,
Tout ce qu'il vous en dit m'offence, ou vous abuſe,
Mais ce que fait l'amour, l'amour auſſi l'excuſe.
Vous, Seigneur, je croyois que vous m'aimiez aſſez
Pour m'épargner le trouble où vous m'embaraſſez,

Et laiſſer pour couleur à mon peu de conſtance
La gloire d'obéïr à la toute-puiſſance:
Vous m'ôtez cette excuſe, & me voulez charger
De ce qu'a d'odieux la honte de changer:
Si le Prince en mon cœur garde encor meſme place,
C'eſt manquer de reſpect, que vous le dire en face,
Et ſi mon chois pour vous n'eſt point violenté,
C'eſt trop d'ambition, & d'infidélité.
Ainſi des deux coſtez tout ſert à me confondre.
J'ay cent choſes à dire, & rien à vous répondre,
Et ne voulant déplaire à pas-un de vous deux,
Je veux ainſi que vous douter où vont mes vœux.
Ce qui le plus m'étonne en cette déférence,
Qui veut du cœur entier une entiére aſſeurance,
C'eſt que dans ce haut rang vous ne vouliez pas voir,
Qu'il n'importe du cœur quand on ſçait ſon devoir,
Et que de vos pareils les hautes deſtinées
Ne le conſultent point ſur ces grands Hyménées.

TITE.

Si le voſtre, Madame, étoit de moindre prix...
Mais que veut Flavian?

SCENE IV.

TITE, DOMITIAN, DOMITIE, PLAUTINE, FLAVIAN, ALBIN.

FLAVIAN.

Vous en ſerez ſurpris,

Seigneur, je vous apporte une grande Nouvelle,
La Reine Bérénice...

TITE.

Et bien? eſt infidelle?
Et ſon esprit charmé par un plus doux ſoucy...

FLAVIAN.

Elle eſt dans ce Palais, Seigneur, & la voicy.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, BERENICE, DOMITIE, FLAVIAN, ALBIN, PHILON, PLAUTINE.

TITE.

O Dieux! eſt-ce, Madame, aux Reines de ſurprendre?
Quel accueil, quels honneurs peuvent-elles attendre,
Quand leur ſurpriſe envie au ſouverain pouvoir
Celuy de donner ordre à les bien recevoir?

BERENICE.

Pardonnez-le, Seigneur, à mon impatience.
J'ay fait ſous d'autres noms demander audience,
Vous la donniez trop tard à mes Ambaſſadeurs,
Je n'ay pû tant attendre à voir tant de grandeurs,

Et quoy que par vous-meſme autrefois éxilée,
Sans ordre, & ſans aveu, je me ſuis rappelée,
Pour eſtre la prémiére à mettre à vos genoux
Le Scéptre qu'à preſent je ne tiens que de vous,
Et prendre ſur les Rois cét illustre avantage,
De leur donner l'éxemple à vous en faire hommage.
Je ne vous diray point avec quelles langueurs
D'un ſi crüel éxil j'ay ſouffert les longueurs,
Vous ſçavez trop...

TITE.

Je ſçais voſtre zéle, & l'admire,
Madame, & pour me voir poſſeſſeur de l'Empire,
Pour me rendre vos ſoins, je ne méritois pas
Que rien vous pûſt réſoudre à quitter vos Etats,
Qu'une ſi grande Reine en formaſt la penſée.
Un voyage ſi long vous doit avoir laſſée.
Conduiſez-la, mon frére, en ſon Apartement.
Vous, faites-l'y ſervir auſſi pompeuſement,
Avec le meſme éclat qu'elle s'y vit ſervie,
Alors qu'elle faiſoit le bonheur de ma vie.

SCENE VI.

TITE, DOMITIE, PLAUTINE, PHILON.

DOMITIE.

Seigneur, faut-il icy vous rendre voſtre foy?

Ne regardez que vous entre la Reine, & moy,
Parlez ſans vous contraindre, & me daignez apprendre
Où porte voſtre cœur ce qu'il ſent de plus tendre.

TITE.

Adieu, Madame, Adieu. Dans le trouble où je ſuis
Me taire, & vous quitter, c'eſt tout ce que je puis.

SCENE VII.

DOMITIE, PLAUTINE.

DOMITIE.

Se taire & me quitter! Après cette retraite
Crois-tu qu'un tel Arreſt ait beſoin d'interpréte?

PLAUTINE.

Ouy, Madame, & ce n'eſt que deſrober au jour,
Que vous cacher le trouble où le met ce retour.

DOMITIE.

Non, non, tu l'as voulu, Plautine, que je vinſſe
Deſavoüer icy les vanitez du Prince,
Empeſcher qu'un Amant dont je n'ay pas le cœur
Ne cédaſt ma conqueſte à mon prémier vainqueur:
Voy la honte qu'ainſi je me ſuis attirée.
Quand ſa Reine a paru, m'a-t-il conſiderée?
A-t-il jetté les yeux ſur moy qu'en me quittant?

PLAUTINE.

Penſez-vous que ſa Reine ait l'eſprit plus content?
Avant que vous quitter luy-meſme il l'a bannie.

DOMITIE.

Ouy, mais avec reſpect, avec cerémonie,
Avec des yeux enfin, qui l'éloignant des miens,
Luy promettoient aſſez de plus doux entretiens.
Tu me diras encor, que la choſe eſt égale,
Que s'il m'oſe quitter, il chaſſe ma Rivale,
Mais pour peu qu'il m'aimaſt, du moins il m'auroit dit
Que je garde en ſon ame encor meſme crédit,
Il m'en auroit donné des ſeuretez nouvelles,
Il m'en auroit laiſſé quelques marques fidelles,
S'il me vouloit cacher le trouble où je le voy,
La plus mauvaiſe excuſe étoit bonne pour moy:
Mais pour toute réponſe il ſe tait, & me quitte,
Et tu ne peux ſouffrir que mon cœur s'en irrite!
Tu veux, lors que luy-meſme oſe ſe déclarer,
Que je me flate encor aſſez pour espérer!
C'eſt avec le perfide eſtre d'intelligence.
Sans me flater en vain, courons à la vengeance,
Faiſons voir ce qu'en moy peut le ſang de Néron,
Et que je ſuis de plus fille de Corbulon.

PLAUTINE.

Vous l'étes, mais enfin c'eſt n'eſtre qu'une fille,
Que le reste impuiſſant d'une illustre famille.
Contre un tel Empereur où prendrez-vous des bras?

DOMITIE.

Contre un tel Empereur nous n'en manquerons pas.
S'il épouſe ſa Reine, il eſt l'horreur de Rome,
Trouvons alors, trouvons un grand cœur, un grand homme.
Un Romain qui réponde au ſang de mes Ayeux,
Et pour le révolter, laiſſe faire à mes yeux.
Juge par le pouvoir de ceux de Bérénice,
Si les miens auront peine à s'en faire juſtice.
Si ceux-là forcent Tite à me manquer de foy,
Ceux-cy feront briſer le joug d'un nouveau Roy,
Et ſi de l'Univers les ſiens charment le maiſtre,
Les miens charmeront ceux qui méritent de l'eſtre.
Dy-le-moy, tu l'as veuë, ay-je peu de raiſon
Quand de mes yeux aux ſiens je fais comparaiſon?
Eſt-elle plus charmante? ay-je moins de mérite?
Suis-je moins digne qu'elle enfin du cœur de Tite?

PLAUTINE.

Madame...

DOMITIE.

Je m'emporte, & mes ſens interdits
Impriment leur deſordre en tout ce que je dis.
Comment ſçaurois-je auſſi ce que je te doy dire,
Si je ne ſçais pas meſme à quoy mon ame aspire?
Mon aveugle fureur s'égare à tout propos:
Allons penſer à tout avec plus de repos.

PLAUTINE.

Vous pourriez hazarder un moment de viſite,

Pour voir ſi ce retour eſt ſans l'aveu de Tite,
Ou ſi c'eſt de concert qu'il a fait le ſurpris.

DOMITIE.

Ouy, mais auparavant remettons nos esprits.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON.

DOMITIAN.

Je vous l'ay dit, Madame, & j'aime à le redire,
Qu'il eſt beau qu'à vous plaire un Empereur aſpire!
Qu'il luy doit eſtre doux qu'un veritable feu
Par de juſtes ſouſpirs mérite voſtre aveu!
Seroit-ce un crime à moins? Seroit-ce vous déplaire,
Après un Empereur, de vous offrir ſon frére?
Et voudriez-vous croire, en faveur de ma foy,
Qu'un frére d'Empereur pourroit valoir un Roy?

BERENICE.

Si voſtre ame, Seigneur, en veut eſtre éclaircie,
Vous pouvez le ſçavoir de voſtre Domitie.
De tous les deux aimée, & douce à tous les deux,
Elle ſçait mieux que moy comme on change de vœux,
Et ſçait peut eſtre mal la route qu'il faut prendre,

Pour trouver le ſecret de les faire descendre,
Quelque facilité qu'elle ait euë à trouver,
Malgré ſa flame & vous, l'art de les élever.
Pour moy qui n'eus jamais l'honneur d'eſtre Romaine,
Et qu'un destin jaloux n'a fait naiſtre que Reine,
Sans qu'un de vous descende au rang que je remplis,
Ce me doit eſtre aſſez d'un de vos Affranchis,
Et ſi voſtre Empereur ſuit les traces des autres,
Il ſuffit d'un tel ſort pour relever les noſtres.
Mais changeons de discours, & me dites, Seigneur,
Par quel ordre aujourd'huy vous m'offrez voſtre cœur.
Eſt-ce pour obliger ou Domitie, ou Tite?
N'oſe-t-il me quitter, à moins que je le quitte?
Et peut-il à ſon rang ſi peu ſe confier,
Qu'il veuille mon éxemple à ſe justifier?
Me donne-t-il à vous, alors qu'il m'abandonne?

DOMITIAN.

Il vous reſpecte trop, c'eſt à vous qu'il me donne,
Et me fait la justice, en m'enlevant mon bien,
De vouloir que je taſche à m'enrichir du ſien:
Mais à peine il le veut, qu'il craint pour moy la haine
Que Rome concevroit pour l'époux d'une Reine.
C'eſt à vous de juger d'où part ce ſentiment:
En vain par Politique il fait ailleurs l'Amant,
Il s'y réduit en vain par grandeur de courage,
A ces fauſſes clartez oppoſez quelque ombrage,
Et je renonce au jour, s'il ne revient à vous,
Pour peu que vous panchiez à le rendre jaloux.

BERENICE.

Peut eſtre, mais, Seigneur, croyez-vous Bérénice
D'un cœur à s'abaiſſer jusqu'à cét artifice,
Jusques à mandier laſchement le retour
De ce qu'un grand ſervice a mérité d'amour?

DOMITIAN.

Madame, ſur ce point je n'ay rien à vous dire.
Vous ſçavez ce que vaut l'Empereur, & l'Empire,
Et ſi vous conſentez qu'on vous manque de foy,
Vous pouvez regarder ſi je vaux bien un Roy.
J'apperçoy Domitie, & luy céde la place.

SCENE II.

DOMITIE, BERENICE, DOMITIAN, PHILON.

DOMITIE.

Je vay me retirer, Seigneur, ſi je vous chaſſe,
Et j'ay des intereſts que vous ſervez trop bien,
Pour arréter le cours d'un ſi long entretien.

DOMITIAN.

Je faiſois à la Reine une offre de ſervice
Qui peut vous aſſeurer le rang d'Impératrice,

Madame, & ſi j'en ſuis accepté pour époux,
Tite n'aura plus d'yeux pour d'autres que pour vous.
Eſt-ce vous mal ſervir?

DOMITIE.

Quoy, Madame, il vous aime?

BERENICE.

Non, mais il me le dit, Madame.

DOMITIE.

Luy?

BERENICE.

Luy-meſme.
Eſt-ce vous offencer que m'offrir vos refus,
Et vous doit-il un cœur dont vous ne voulez plus?

DOMITIE.

Je ne ſçais ſi je puis vous dire s'il m'offence,
Quand vous vous préparez à prendre ſa défence.

BERENICE.

Et moy je ne ſçais pas s'il a droit de changer,
Mais je ſçais que l'amour ne peut déſobliger.

DOMITIE.

Du moins ce nouveau feu rend justice au mérite.

DOMITIAN.

Vous m'avez commandé de quitter qui me quitte,
Vous le ſçavez, Madame, & ſi c'eſt vous trahir,
Vous m'avoûrez auſſi que c'eſt vous obéïr.

DOMITIE.

S'il échape à l'amour un mot qui le trahiſſe,
A l'effort qu'il ſe fait veut-il qu'on obéïſſe?
Il cherche une révolte, & s'en laiſſe charmer,
Vous le ſçauriez, ingrat, ſi vous ſçaviez aimer,
Et ne vous feriez pas l'indigne violence
De vous offrir ailleurs, & meſme en ma preſence.

DOMITIAN *à Bérénice.*

Madame, vous voyez ce que je vous ay dit,
La preuve eſt convaincante, & l'éxemple ſuffit.

BERENICE.

Il ſuffit pour vous croire, & non pas pour le ſuivre.

DOMITIE.

Allez, ſous quelques loix qu'il vous plaiſe de vivre,
Vivez-y, j'y conſens, mais vous pouviez, Seigneur,
Vous haſter un peu moins de m'oſter voſtre cœur,
Attendre que l'honneur de ce grand Hyménée
Vous renvoyaſt la foy que vous m'avez donnée:
Si vous vouliez paſſer pour veritable Amant,
Il falloit eſpérer jusqu'au dernier moment,
Il vous falloit...

DOMITIAN.

Et bien, puisqu'il faut que j'espére,
Madame, faites grace à l'Empereur mon frére,
A la Reine, à vous-meſme enfin, ſi vous m'aimez
Autant qu'il le paroiſt à vos yeux alarmez.
Les ſcrupules d'Etat qu'il falloit mieux combatre,
Aſſez & trop long-temps nous ont geſnez tous quatre;
Réuniſſez des cœurs de qui rompt l'union,
Cette Chimére en Tite, en vous l'ambition.
Vous trouverez au mien encor les meſmes flames
Qui dès que je vous vy charmérent nos deux ames;
Dès ce prémier moment j'adoray vos appas,
Dès ce prémier moment je ne vous déplus pas,
Ay-je épargné depuis aucuns ſoins pour vous plaire?
Eſt-ce un crime pour moy que l'aîneſſe d'un frére?
Et faut-il m'accabler d'un éternel ennuy,
Pour avoir veu le jour deux luſtres après luy,
Comme ſi de mon chois il dépendoit de naiſtre
Dans le temps qu'il falloit pour devenir ſon maiſtre?
Au nom de voſtre amour, & de ce digne Amant,
Madame, qui vous aime encor ſi chérement,
Prenez quelque pitié d'un Amant déplorable,
Faites-la partager à cette inéxorable,
Diſſipez la fierté d'une injuſte rigueur,
Pour juge entre elle, & moy, je ne veux que ſon cœur.
Je vous laiſſe avec elle arbitre de ma vie.
Adieu, Madame. Adieu, trop aimable ennemie.

SCENE III.

BERENICE, DOMITIE, PHILON.

BERENICE.

Les intereſts d'un Prince avancent trop le mien,
Pour vous oſer, Madame, importuner de rien,
Et l'incivilité de la moindre priére
Sembleroit vous preſſer de me rendre ſon frére.
Tout ce qu'en ſa faveur je croy m'eſtre permis,
Aprés qu'à voſtre cœur luy-meſme il s'eſt remis,
C'eſt de vous faire voir ce que hazarde une ame
Qui ſacrifie au rang les douceurs de ſa flame,
Et quel long repentir ſuit ces nobles ardeurs,
Qui ſoûmettent l'amour à l'éclat des grandeurs.

DOMITIE.

Quand les choſes, Madame, auront changé de face,
Je reviendray ſçavoir ce qu'il faut que je faſſe,
Et demander voſtre ordre avec empreſſement
Sur le chois, ou du Prince, ou de quelque autre Amant.
Agréez cependant un reſpect qui m'améne
Vous rendre mes devoirs comme à ma Souveraine.
Car je n'oſe douter que déja l'Empereur
Ne vous ait redonné bonne part en ſon cœur.
Vous avez ſur vos Rois pris ce digne avantage,
D'eſtre icy la prémiére à rendre un juſte hommage,

Et pour vous imiter, je veux avoir le bien
D'eſtre auſſi la prémiére à vous offrir le mien.
Cét éxemple qu'aux Rois vous donnez pour un homme,
J'aime pour une Reine à le donner à Rome,
Et plus il eſt nouveau, plus j'ay lieu d'espérer
Que de quelques bontez vous voudrez m'honorer.

BERENICE.

A vous dire le vray, ſa nouveauté m'étonne,
J'aurois eu quelque peine à vous croire ſi bonne,
Et je recevrois l'offre avec confuſion,
Si je n'y ſoupçonnois un peu d'illuſion.
Quoy qu'il en ſoit, Madame, en cette incertitude,
Qui nous met l'une & l'autre en quelque inquiétude,
Ce que je puis répondre à vos civilitez,
C'eſt de vous demander pour moy meſmes bontez,
Et que celle des deux qui ſera ſatisfaite
Traite l'autre de l'air qu'elle veut qu'on la traite.
J'ay veu Tite ſe rendre au peu que j'ay d'appas,
Je ne l'espére plus, & n'y renonce pas.
Il peut ſe ſouvenir dans ce grade ſublime
Qu'il ſoûmit voſtre Rome en détruiſant Solyme,
Qu'en ce ſiége pour luy je hazarday mon rang,
Prodiguay mes treſors, & mes Peuples leur ſang,
Et que s'il me fait part de ſa toute-puiſſance,
Ce ſera moins un don, qu'une reconnoiſſance.

DOMITIE.

Ce ſont là de grands droits, & ſi l'amour s'y joint,
Je doy craindre une cheute à n'en relever point.

Tite y peut ajoûter que je n'ay point la gloire
D'avoir ſur ma Patrie étendu ſa victoire,
De l'avoir ſaccagée, & détruite à l'envy,
Et renverſé l'Autel du Dieu que j'ay ſervy.
C'eſt par là qu'il vous doit cette haute fortune,
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu, quelque autre fois nous ſuivrons ce discours.

BERENICE.

Je ſuis venuë icy trop toſt de quatre jours,
Je ſuis au deſeſpoir, & vous en fais excuſe.

DOMITIE.

Dans quatre jours, Madame, on verra qui s'abuſe.

SCENE IV.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

Quel caprice, Philon, l'améne jusqu'icy
M'expliquer elle-meſme un ſi cuiſant ſoucy?
Tite après mon départ l'auroit-il maltraitée?

PHILON.

Après voſtre départ il l'a ſoudain quittée,
Madame, & s'eſt défait de cét esprit jaloux
Avec un compliment encor plus court qu'à vous.

BERENICE.

Ainſi tout eſt égal, s'il me chaſſe, il la quitte,
Mais ce peu qu'il m'a dit ne peut qu'il ne m'irrite,
Il marque trop pour moy ſon infidélité,
Voy de ſes derniers mots quelle eſt la dureté.
Qu'on la ſerve, a-t-il dit, *comme elle fut ſervie*
Alors qu'elle faiſoit le bonheur de ma vie.
Je ne le fais donc plus! Voila ce que j'ay craint:
Il fait en liberté ce qu'il faiſoit contraint,
Cét ordre de ſortir ſi prompt, & ſi ſévére,
N'a plus pour s'excuſer l'authorité d'un pére,
Il eſt libre, il eſt maiſtre, il veut tout ce qu'il fait.

PHILON.

Du peu qu'il vous a dit j'attens un autre effet.
Le trouble de vous voir auprès d'une Rivale
Vouloit pour ſe remettre un moment d'intervalle,
Et quand il a rompu ſi-toſt vos entretiens,
Je liſois dans ſes yeux qu'il évitoit les ſiens,
Qu'il fuyoit l'embaras d'une telle preſence.
Mais il vient à ſon tour prendre ſon audience,
Madame, & vous voyez ſi j'en ſçais bien juger.
Songez de quelle ſorte il faut le ménager.

SCENE V.

TITE, BERENICE, FLAVIAN, PHILON.

BERENICE.

Me cherchez-vous, Seigneur, après m'avoir chaſſée?

TITE.

Vous avez ſçeu mieux lire au fond de ma penſée,
Madame, & voſtre cœur connoit aſſez le mien,
Pour me juſtifier, ſans que j'explique rien.

BERENICE.

Mais juſtifira-t-il le don qu'il vous plaiſt faire
De ma propre perſonne au Prince voſtre frére?
Et n'eſt-ce point aſſez de me manquer de foy,
Sans prendre encor le droit de diſpoſer de moy?
Pouvez-vous jusque-là me bannir de voſtre ame,
Le pouvez-vous, Seigneur?

TITE.

Le croyez-vous, Madame?

BERENICE.

Hélas, que j'ay de peur de vous dire que non!
J'ay voulu vous haïr dès que j'ay ſçeu ce don,
Mais à de tels couroux l'ame en vain ſe confie,
A peine je vous voy, que je vous juſtifie.
Vous me manquez de foy, vous me donnez, chaſſez,
Que de crimes! un mot les a tous effacez.
Faut-il, Seigneur, faut-il que je ne vous accuſe,
Que pour dire auſſi-toſt que c'eſt moy qui m'abuſe,
Que pour me voir forcée à répondre pour vous?
Epargnez cette honte à mon dépit jaloux,
Sauvez-moy du deſordre où ma honte m'expoſe,
Et du moins par pitié dites-moy quelque choſe:
Accuſez-moy plûtoſt, Seigneur, à voſtre tour,

Et m'imputez pour crime un trop parfait amour.
Vos chimeres d'Etat, vos indignes ſcrupules
Ne pourront-ils jamais paſſer pour ridicules?
En ſouffrez-vous encor la tyrannique loy?
Ont-ils encor ſur vous plus de pouvoir que moy?
Du bonheur de vous voir j'ay l'ame ſi ravie,
Que pour peu qu'il duraſt j'oublirois Domitie.
Pourrez-vous l'épouſer dans quatre jours? O Cieux!
Dans quatre jours! Seigneur, y voudrez-vous mes yeux?
Vous plairez-vous à voir qu'en triomphe menée
Je ſerve de victime à ce grand Hyménée,
Que traiſnée avec pompe aux marches de l'Autel
J'aille de voſtre main attendre un coup mortel?
M'y verrez-vous mourir ſans verſer une larme,
Vous y préparez-vous ſans trouble, & ſans alarme?
Et ſi vous concevez l'excès de ma douleur,
N'en rejallit-il rien jusque dans voſtre cœur?

TITE.

Hélas, Madame, hélas, pourquoy vous ay-je veuë?
Et dans quel contretemps êtes-vous revenuë?
Ce qu'on fit d'injuſtice à de ſi chers appas
M'avoit aſſez coûté pour ne l'envier pas,
Voſtre abſence & le temps m'avoient fait quelque grace,
J'en craignois un peu moins les malheurs où je paſſe,
Je ſouffrois Domitie, & d'aſſidus efforts
M'avoient malgré l'amour fait maiſtre du dehors,
La contrainte ſembloit tourner en habitude,
Le joug que je prenois m'en paroiſſoit moins rude,
Et j'allois eſtre heureux, du moins aux yeux de tous,

Autant qu'on le peut eſtre en n'étant point à vous.
J'allois...

BERENICE.

N'achevez point, c'eſt là ce qui me tuë,
Et je pourrois ſouffrir voſtre Hymen à ma veuë,
Si vous aviez choiſi quelque objet ſans éclat,
Qui ne pûſt eſtre à vous que par raiſon d'Etat,
Qui de ſes grands Ayeux n'euſt reçeu rien d'aimable,
Qui n'en euſt que le nom, qui fûſt conſidérable.
Il s'eſt aſſez puny de ſon manque de foy,
Me dirois-je, *& ſon cœur n'en eſt pas moins à moy.*
Mais Domitie eſt belle, elle a tout l'avantage
Qu'ajoûte un vray mérite à l'éclat du viſage,
Et pour vous épargner les discours ſuperflus,
Elle eſt digne de vous, ſi vous ne m'aimez plus.
Elle a toûjours charmé le Prince voſtre frére,
Elle a gagné ſur vous de ne plus vous déplaire,
L'Hymen achevera de me faire oublier,
Elle aura voſtre cœur, & l'aura tout entier.
Seigneur, faites-moy grace, épouſez Sulpitie,
Ou Camille, ou Sabine, & non pas Domitie,
Choiſiſſez-en quelqu'une enfin, dont le bonheur
Ne m'ôte que la main, & me laiſſe le cœur.

TITE.

Domitie aiſément ſouffriroit ce partage,
Ma main ſatisferoit l'orgueil de ſon courage,
Et pour le cœur, à peine il vous ſçait en ces lieux,
Qu'il revient tout entier faire hommage à vos yeux.

BERENICE.

N'importe, ayez pitié, Seigneur, de ma foibleſſe,
Vous avez un cœur fait à changer de maîtreſſe,
Vous ne ſçavez que trop l'art de manquer de foy,
Ne l'éxercerez-vous jamais que contre moy?

TITE.

Domitie eſt le chois de Rome, & de mon pére,
Ils crûrent à propos de l'ôter à mon frére,
De crainte que ce cœur jeune, & préſomptüeux,
Ne rendiſt téméraire un Prince impetüeux.
Si pour vous obéïr je luy ſuis infidelle,
Rome qui l'a choiſie y conſentira-t-elle?

BERENICE.

Quoy, Rome ne veut pas, quand vous avez voulu?
Que faites-vous, Seigneur, du pouvoir abſolu?
N'étes-vous dans ce Troſne où tant de monde aspire,
Que pour aſſujettir l'Empereur à l'Empire?
Sur ſes plus hauts degrez Rome vous fait la loy:
Elle affermit, ou rompt le don de voſtre foy!
Ah! ſi j'en puis juger ſur ce qu'on voit paroiſtre,
Vous en étes l'esclave, encor plus que le maiſtre.

TITE.

Tel eſt le triste ſort de ce rang ſouverain,
Qui ne dispenſe pas d'avoir un cœur Romain;
Ou plûtoſt des Romains tel eſt le dur caprice
A ſuivre obstinément une aveugle injustice,
Qui rejettant d'un Roy le nom plus que les loix,

Accepte un Empereur plus puiſſant que cent Rois.
C'eſt ce nom ſeul qui donne à leurs farouches haines
Cette invincible horreur qui paſſe jusqu'aux Reines,
Jusques à leurs époux, & vos yeux adorez
Verroient de noſtre Hymen naiſtre cent conjurez.
Encor s'il n'y falloit hazarder que ma vie,
Si ma perte auſſi-toſt de la voſtre ſuivie...

BERENICE.

Non, Seigneur, ce n'eſt pas aux Reines comme moy
A hazarder leurs jours pour ſignaler leur foy.
La plus illustre ardeur de périr l'un pour l'autre
N'a rien de glorieux pour mon rang & le voſtre,
L'amour de nos pareils la traite de fureur,
Et ces vertus d'Amant ne ſont pas d'Empereur.
Mes ſecours en Judée achevérent l'ouvrage
Qu'avoit des Légions ébauché le ſuffrage:
Il m'eſt trop précieux pour le mettre au hazard.
Et j'y pouvois, Seigneur, mériter quelque part,
N'étoit qu'affermiſſant voſtre heureuſe fortune,
Je n'ay fait qu'empeſcher qu'elle nous fûſt commune.
Si j'euſſe eu moins pour elle, ou de zéle, ou de foy,
Vous ſeriez moins puiſſant, mais vous ſeriez à moy;
Vous n'auriez que le nom de Général d'armée,
Mais j'aurois pour époux l'Amant qui m'a charmée;
Et je poſſederois dans ma Cour en repos,
Au lieu d'un Empereur, le plus grand des Héros.

TITE.

Et bien, Madame, il faut renoncer à ce tître

Qui de toute la Terre en vain me fait l'arbitre;
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux,
Ma gloire la plus haute eſt celle d'eſtre à vous.
Allons où je n'auray que vous pour Souveraine,
Où vos bras amoureux ſeront ma ſeule chaiſne,
Où l'Hymen en triomphe à jamais l'étreindra,
Et ſoit de Rome esclave, & maiſtre qui voudra.

BERENICE.

Il n'eſt plus temps, ce nom ſi ſujet à l'envie
Ne ſe quitte jamais, Seigneur, qu'avec la vie,
Et des nouveaux Céſars la tremblante fierté
N'oſe faire de grace à ceux qui l'ont porté.
Qui l'a pris une fois eſt toûjours puniſſable.
Ce fut par là qu'Othon ſe traita de coupable,
Par là Vitellius mérita le trépas,
Et vous n'auriez par tout qu'aſſaſſins ſur vos pas.

TITE.

Que faire donc, Madame?

BERENICE.

Aſſeurer voſtre vie,
Et s'il y faut enfin la main de Domitie...
Mais, Adieu, ſur ce point ſi vous pouvez douter,
Ce n'eſt pas moy, Seigneur, qu'il en faut conſulter

TITE *à Bérénice qui ſe retire.*

Non, Madame, & deuſt-il m'en coûter Troſne & vie,

Vous ne me verrez point épouſer Domitie.
Ciel, ſi vous ne voulez qu'elle régne en ces lieux,
Que vous m'étes crüel de la rendre à mes yeux!

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BERENICE, PHILON.

BERENICE.

Avez-vous ſçeu, Philon, quel bruit & quel murmure
Fait mon retour à Rome en cette conjoncture?

PHILON.

Ouy, Madame, j'ay veu presque tous vos amis,
Et ſçeu d'eux quel espoir vous peut eſtre permis.
Il eſt peu de Romains qui panchent la balance
Vers l'extréme hauteur, ou l'extréme indulgence;
La pluſpart d'eux embraſſe un avis modéré
Par qui voſtre retour n'eſt pas deſhonoré,
Mais à l'Hymen de Tite il vous ferme la porte.
La fiére Domitie eſt par tout la plus forte,
La vertu de ſon pére, & ſon illustre ſang
A ſon ambition aſſeure ce haut rang.

Il eſt peu ſur ce point de voix qui ſe diviſent,
Madame, & quant à vous, voicy ce qu'ils en diſent:
Elle a bien ſervy Rome, il le faut avoüer,
L'Empereur & l'Empire ont lieu de s'en loüer,
On luy doit des honneurs, des titres ſans éxemples:
Mais enfin elle eſt Reine, elle abhorre nos Temples,
Et ſert un Dieu jaloux, qui ne peut endurer
Qu'aucun autre que luy ſe faſſe révérer,
Elle traite à nos yeux les noſtres de fantoſmes.
On peut luy procurer des villes, des Royaumes,
Il eſt des Rois pour elle, & déja Polemon
De ce Dieu qu'elle adore invoque le ſeul nom;
Des noſtres pour luy plaire il dédaigne le culte,
Qu'elle régne avec luy ſans nous faire d'inſulte.
Si ce Troſne & le ſien ne luy ſuffiſent pas,
Rome eſt preſte d'y joindre encor d'autres Etats,
Et de faire éclater avec magnificence
Un juſte & plein effet de ſa reconnoiſſance.

BERENICE.

Qu'elle répande ailleurs ces effets éclatans,
Et ne m'enléve point le ſeul où je prétens.
Elle n'a point de part en ce que je mérite,
Elle ne me doit rien, je n'ay ſervy que Tite:
Si j'ay veu ſans douleur mon pays déſolé,
C'eſt à Tite, à luy ſeul que j'ay tout immolé.
Sans luy, ſans l'eſpérance à mon amour offerte,
J'aurois ſervy Solyme, ou péry dans ſa perte,
Et quand Rome s'efforce à m'arracher ſon cœur,
Elle ſert le couroux d'un Dieu juſte vengeur.
Mais achevez, Philon, ne dit-on autre choſe?

PHILON.

On parle des périls où voſtre amour l'expoſe.
De cét Hymen, dit-on, *les nœuds ſi deſirez*
Serviront de prétexte à mille conjurez,
Ils pourront ſoûlever jusqu'à ſon propre frére.
Il ſe voulut jadis cantonner contre un pére,
N'euſt été Mucian qui le tint dans Lyon,
Il ſe faiſoit le Chef de la rebellion,
Avoûoit Civilis, appuyoit ſes Bataves,
Des Gaulois belliqueux ſoûlevoit les plus braves,
Et les deux bords du Rhin l'auroient pour Empereur,
Pour peu qu'euſt Céréal écouté ſa fureur.
Il aime Domitie, & régne dans ſon ame,
Si Tite ne l'épouſe, il en fera ſa femme.
Vous ſçavez de tous deux quelle eſt l'ambition,
Jugez ce qui peut ſuivre une telle union.

BERENICE.

Ne dit-on rien de plus?

PHILON.

Ah, Madame, je tremble
A vous dire encor...

BERENICE.

Quoy?

PHILON.

Que le Sénat s'aſſemble...

BERENICE.

Quelle eſt l'occaſion qui le fait aſſembler?

PHILON.

L'occaſion n'a rien qui vous doive troubler,
Et ce n'eſt qu'à deſſein de pourvoir aux dommages,
Que du Véſuve ardent ont cauſé les ravages;
Mais Domitie aura des amis, des parens,
Qui pourront bien après vous mettre ſur les rangs.

BERENICE.

Quoy que ſur mes destins ils uſurpent d'empire,
Je ne voy pas leur maiſtre en état d'y ſouscrire.
Philon, laiſſons-les faire; ils n'ont qu'à me bannir,
Pour trouver hautement l'art de me retenir,
Contre toutes leurs voix je ne veux qu'un ſuffrage:
Et l'ardeur de me nuire achévera l'ouvrage.
Ce n'eſt pas qu'en effet la gloire où je prétens
N'offre trop de prétexte aux esprits mécontens.
Je ne puis jetter l'œil ſur ce que je ſuis née
Sans voir que de périls ſuivront cét Hyménée,
Mais pour y parvenir s'il faut trop hazarder,
Je veux donner le bien que je n'oſe garder,
Je veux du moins, je veux ôter à ma Rivale
Ce miracle vivant, cette ame ſans égale,
Qu'en dépit des Romains leur digne Souverain,
S'il prend une moitié, la prenne de ma main,
Et pour tout dire enfin, je veux que Bérénice
Ait une créature en leur Impératrice.

Je voy Domitian, contre tous leurs Arreſts
Il n'eſt pas malaiſé d'unir nos intereſts.

SCENE II.

DOMITIAN, BERENICE, PHILON, ALBIN.

BERENICE.

Auriez-vous au Sénat, Seigneur, aſſez de brigue,
Pour combatre & confondre une inſolente ligue?
S'il ne s'aſſemble pas exprès pour m'éxiler,
J'ay quelques envieux qui pourront en parler.
L'éxil m'importe peu, j'y ſuis accouſtumée;
Mais vous perdez l'objet dont voſtre ame eſt charmée:
L'audacieux decret de mon banniſſement
Met voſtre Domitie aux bras d'un autre Amant,
Et vous pourrez juger que s'il faut qu'on m'éxile,
Sa conqueſte pour vous n'en eſt pas plus facile.
Voyez ſi voſtre amour ſe veut laiſſer ravir
Cét unique ſecours qui pourroit le ſervir.

DOMITIAN.

On en pourra parler, Madame, & mon ingrate
En a déja conçeu quelque eſpoir qui la flate;
Mais je puis dire auſſi que le rang que je tiens
M'a fait aſſez d'amis pour oppoſer aux ſiens,

Et que ſi dès l'abord ils ne les font pas taire,
Ils rompront le grand coup qui ſeul nous peut déplaire.
Non que tout cét eſpoir ne coure grand hazard,
Si voſtre Amant volage y prend la moindre part,
On l'aime, & ſi ſon ordre à nos amis s'oppoſe,
Leur plus fidelle ardeur oſera peu de choſe.

BERENICE.

Ah, Prince! je mourray de honte, & de douleur,
Pour peu qu'il contribuë à faire mon malheur:
Mais je n'ay qu'à le voir pour calmer ces alarmes.

DOMITIAN.

N'y perdez point de temps, portez-y tous vos charmes,
N'en oubliez aucun dans un péril ſi grand.
Peut eſtre ainſi que vous ce deſſein le ſurprend;
Mais je crains qu'après tout ſon ame irréſoluë
Ne relaſche un peu trop ſa puiſſance abſoluë,
Et ne laiſſe au Sénat décider de ſes vœux,
Pour ſe faire une excuſe envers l'une des deux.

BERENICE.

Quelques efforts qu'on faſſe, & quelque art qu'on déploye,
Je vous répons de tout, pourveu que je le voye,
Et je ne croy pas meſme au pouvoir de vos Dieux
De luy faire épouſer Domitie à mes yeux.
Si vous l'aimez encor, ce mot vous doit ſuffire.
Quant au Sénat, qu'il m'ôte, ou me donne l'Empire,
Je ne vous diray point à quoy je me réſous.
Voicy voſtre inconſtante. Adieu, penſez à vous.

SCENE III.

DOMITIAN, DOMITIE, ALBIN, PLAUTINE.

DOMITIE.

Prince, ſi vous m'aimez, l'occaſion eſt belle.

DOMITIAN.

Si je vous aime? Eſt-il un Amant plus fidelle?
Mais, Madame, ſçachons ce que vous ſouhaitez.

DOMITIE.

Vous me ſervirez mal, puisque vous en doutez.
L'Amant digne du cœur de la beauté qu'il aime
Sçait mieux ce qu'elle veut que ce qu'il veut luy-meſme.
Mais puisque j'ay beſoin d'expliquer mon couroux,
J'en veux à Bérénice, à l'Empereur, à vous.
A luy, qui n'oſe plus m'aimer en ſa preſence,
A vous, qui vous mettez de leur intelligence,
Et dont tous les amis vont ſervir un amour
Qui me rend à vos yeux la Fable de la Cour.
Si vous m'aimez, Seigneur, il faut ſauver ma gloire,
M'aſſeurer par vos ſoins une pleine victoire.
Il faut...

DOMITIAN.

Si vous croyez voſtre bonheur douteux,
Voſtre retour vers moy ſeroit-il ſi honteux?
Suis-je indigne de vous? Suis-je ſi peu de choſe,
Que toute voſtre gloire à mon amour s'oppoſe?
Ne voit-on plus en moy ce que vous estimiez,
Et ſuis-je moindre enfin, qu'alors que vous m'aimiez?

DOMITIE.

Non, mais un autre espoir va m'accabler de honte,
Quand le Troſne m'attend, ſi Bérénice y monte.
Délivrez-en mes yeux, & prétez-moy la main
Du moins à ſoûtenir l'honneur du nom Romain.
De quel œil verrez-vous qu'une Reine étrangére...

DOMITIAN.

De l'œil dont je verrois que l'Empereur mon frére
En priſt d'autres pour vous, ranimaſt ſon espoir:
Et pour ſe rendre heureux, uſaſt de ſon pouvoir.

DOMITIE.

Ne vous y trompez pas, s'il me donne le change,
Je ne ſuis point à vous, je ſuis à qui me venge,
Et trouveray peut eſtre à Rome aſſez d'appuy
Pour me venger de vous auſſi-bien que de luy.

DOMITIAN.

Et c'eſt du nom Romain la gloire qui vous touche,
Madame? & vous l'avez au cœur comme en la bouche?

Ah, que le nom de Rome eſt un nom précieux
Alors qu'en la ſervant on ſe ſert encor mieux,
Qu'avec nos intereſts ce grand devoir conspire,
Et que pour récompenſe on ſe promet l'Empire!
Parlons à cœur ouvert, Madame, & dites-moy
Quel fruit je dois attendre enfin d'un tel employ.

DOMITIE.

Voulez-vous pour ſervir eſtre ſeur du ſalaire,
Seigneur, & n'avez-vous qu'un amour mercenaire?

DOMITIAN.

Je n'en connoy point d'autre, & ne conçoy pas bien
Qu'un Amant puiſſe plaire, en ne prétendant rien.

DOMITIE.

Que ces prétenſions ſentent les ames baſſes!

DOMITIAN.

Les Dieux à qui les ſert font espérer des graces.

DOMITIE.

Les éxemples des Dieux s'appliquent mal ſur nous.

DOMITIAN.

Je ne veux donc, Madame, autre éxemple que vous.
N'attendez-vous de Tite, & n'avez-vous pour Tite
Qu'une ſtérile ardeur qui s'attache au mérite?

De vos destins aux ſiens preſſez-vous l'union,
Sans vouloir aucun fruit de tant de paſſion?

DOMITIE.

Peut eſtre en ce deſſein ne ſuis-je intereſſée
Que par l'intereſt ſeul de ma gloire bleſſée:
Croyez-moy généreuſe, & ſoyez généreux,
N'aimez plus, ou n'aimez que comme je le veux.
Je ſçais ce que je dois à l'Amant qui m'oblige,
Mais j'aime qu'on l'attende, & non pas qu'on l'éxige,
Et qui peut immoler ſon intereſt au mien
Peut ſe promettre tout de qui ne promet rien.
Peut eſtre qu'en l'état où je ſuis avec Tite,
Je veux bien le quitter, mais non pas qu'il me quitte:
Vous en dis-je trop peu pour vous l'imaginer?
Et depuis quand l'amour n'oſe-t-il deviner?
Tous mes emportemens pour la grandeur ſupréme
Ne vous déguiſent point, Seigneur, que je vous aime,
Et l'on ne voit que trop quel droit j'ay de haïr
Un Empereur ſans foy qui meurt de me trahir.
Me condamnerez-vous à voir que Bérénice
M'enléve de hauteur le rang d'Impératrice?
Luy pourrez-vous aider à me perdre d'honneur?

DOMITIAN.

Ne pouvez-vous le mettre à faire mon bonheur?

DOMITIE.

J'ay quelque orgueil encor, Seigneur, je le confeſſe,
De tout ce qu'il attend rendez-moy la maîtreſſe,

Et laiſſez à mon chois l'effet de voſtre espoir:
Que ce ſoit une grace, & non pas un devoir,
Et que...

DOMITIAN.

Me faire grace après tant d'injustice!
De tant de vains détours je voy trop l'artifice,
Et ne ſçaurois douter du chois que vous ferez,
Quand vous aurez par moy ce que vous espérez.
Epouſez, j'y conſens, le rang de Souveraine,
Faites l'Impératrice en donnant une Reine,
Diſpoſez de ſa main, & pour prémiére loy,
Madame, ordonnez-luy d'abaiſſer l'œil ſur moy.

DOMITIE.

Cét objet de ma haine a pour vous quelque charme!

DOMITIAN.

Son nom ſeul prononcé vous a miſe en alarme!
Me puis-je mieux venger, ſi vous me trahiſſez,
Que d'aimer à vos yeux ce que vous haïſſez?

DOMITIE.

Parlons à cœur ouvert. Aimez-vous Bérénice?

DOMITIAN.

Autant qu'il faut l'aimer, pour vous faire un ſupplice.

DOMITIE.

Ce ſera donc le voſtre encor plus que le mien.

Après cela, Seigneur, je ne vous dis plus rien.
S'il n'a pas pour voſtre ame une aſſez rude geſne,
J'y puis joindre au beſoin une implacable haine.

DOMITIAN.

Et moy, deuſt à jamais croiſtre ce grand couroux,
J'épouſeray, Madame, ou Bérénice, ou vous.

DOMITIE.

Ou Bérénice, ou moy? La choſe eſt donc égale,
Et vous ne m'aimez plus qu'autant que ma Rivale!

DOMITIAN.

La douleur de vous perdre, hélas...

DOMITIE.

C'en eſt aſſez;
Nous verrons cét amour dont vous nous menacez.
Cependant ſi la Reine auſſi fiére que belle
Sçait comme il faut répondre aux vœux d'un infidelle,
Ne me rapportez point l'objet de ſon dédain,
Qu'elle n'ait repaſſé les rives du Jourdain.

SCENE IV.

DOMITIAN, ALBIN.

DOMITIAN.

Admire ainſi que moy de quelle jalouſie

Au ſeul nom de la Reine elle a paru ſaiſie,
Comme s'il importoit à ſes heureux appas
A qui je donne un cœur dont elle ne veut pas.

ALBIN.

Seigneur, telle eſt l'humeur de la pluſpart des emmes.
L'amour ſous leur empire euſt-il rangé mille ames,
Elles regardent tout comme leur propre bien,
Et ne peuvent ſouffrir qu'il leur échape rien.
Un captif mal gardé leur ſemble une infamie,
Qui l'oſe recevoir devient leur ennemie,
Et ſans leur faire un vol on ne peut diſpoſer
D'un cœur qu'un autre chois les force à refuſer:
Elles veulent qu'ailleurs par leur ordre il ſouſpire,
Et qu'un don de leur part marque un reſte d'empire.
Domitie a pour vous ces communs ſentimens
Que les fiéres beautez ont pour tous leurs Amants,
Et craint, ſi voſtre main ſe donne à Bérénice,
Qu'elle ne porte en vain le nom d'Impératrice,
Quand d'un coſté l'Hymen, & de l'autre l'amour
Feront à cette Reine un Empire en ſa Cour.
Voila ſa jalouſie, & ce qu'elle redoute,
Seigneur. Pour le Sénat, n'en ſoyez point en doute,
Il aime l'Empereur, & l'honore à tel point,
Qu'il ſervira ſa flame, ou n'en parlera point.
Pour le ſtupide Claude il eut bien la baſſeſſe
D'authoriſer l'Hymen de l'oncle avec la niéce;
Il ne fera pas moins pour un Prince adoré,
Et je l'y tiens déja, Seigneur, tout préparé.

DOMITIAN.

Tu parles du Sénat, & je veux parler d'elle,
De l'ingrate qu'un Troſne a renduë infidelle.
N'eſt-il point de moyens, ne vois-tu point de jour
A mettre enfin d'accord ſa gloire, & ſon amour?

ALBIN.

Tout dépendra de Tite, & du ſecret office
Qu'il peut dans le Sénat rendre à ſa Bérénice;
L'air dont il agira pour un espoir ſi doux
Tournera l'Aſſemblée, ou pour, ou contre vous,
Et ſi ſa Politique à vos amis s'oppoſe,
Vous l'avez dit vous-meſme, ils pourront peu de choſe.
Sondez ſes ſentimens, & réglez-vous ſur eux:
Voſtre bonheur eſt ſeur, s'il conſent d'eſtre heureux.
Que ſi ſon chois balance, ou flate mal le voſtre,
Demandez Bérénice, afin d'obtenir l'autre:
Vous l'avez déja veu ſenſible à de tels coups,
Et c'eſt un grand reſſort qu'un peu d'amour jaloux.
Au moindre empreſſement pour cette belle Reine
Il vous fera justice, & reprendra ſa chaiſne.
Songez à pénétrer ce qu'il a dans l'esprit,
Le voicy.

DOMITIAN.

Je ſuivray ce que ton zéle en dit.

SCENE V.

TITE, DOMITIAN, FLAVIAN, ALBIN.

TITE.

Avez-vous regagné le cœur de voſtre ingrate,
Mon frére?

DOMITIAN.

Sa fierté de plus en plus éclate,
Voyez s'il fut jamais orgueil pareil au ſien.
Il veut que je la ſerve, & ne prétende rien,
Que j'appuye en l'aimant toute ſon injuſtice,
Que je faſſe de Rome éxiler Bérénice.
Mais, Seigneur, à mon tour puis-je vous demander
Ce qu'à vos plus doux vœux il vous plaiſt d'accorder?

TITE.

J'auray peine à bannir la Reine de ma veuë.
Par quels ordres, grands Dieux, eſt-elle revenuë?
Je ſouffrois, mais enfin je vivois ſans la voir,
J'allois...

DOMITIAN.

N'avez-vous pas un abſolu pouvoir,
Seigneur?

TITE.

Ouy, mais j'en ſuis contable à tout le monde,
Comme dépoſitaire il faut que j'en réponde,
Un Monarque a ſouvent des loix à s'impoſer,
Et qui veut pouvoir tout, ne doit pas tout oſer.

DOMITIAN.

Que refuſerez-vous aux deſirs de voſtre ame,
Si le Sénat approuve une ſi belle flame?

TITE.

Qu'il parle du Véſuve, & ne ſe meſle pas
De jetter dans mon ame un nouvel embaras.
Eſt-ce à luy d'abuſer de mon inquiétude
Jusqu'à mettre une borne à ſon incertitude?
Et s'il oſe en mon chois prendre quelque intereſt,
Me croit-il en état d'en croire ſon Arreſt?
S'il éxile la Reine, y pourray-je ſouscrire?

DOMITIAN.

S'il parle en ſa faveur, pourrez-vous l'en dédire?
Ah, que je vous plaindrois d'avoir ſi peu d'amour!

TITE.

J'en ay trop, & le mets peut eſtre trop au jour.

DOMITIAN.

Si vous en aviez tant, vous auriez peu de peine
A rendre Domitie à ſa prémiére chaiſne.

TITE.

Ah, s'il ne s'agiſſoit que de vous la céder,
Vous auriez peu de peine à me perſüader,
Et pour vous rendre heureux, me rendre à Bérénice
Ne ſeroit pas vous faire un fort grand ſacrifice.
Il y va de bien plus.

DOMITIAN.

Dequoy, Seigneur?

TITE.

De tout.
Il y va d'épouſer ſa haine jusqu'au bout,
D'en ſuivre la furie, & d'eſtre le miniſtre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus ſiniſtre,
Et peut eſtre l'aigreur de ces inimitiez
Voudra que je vous perde, ou que vous me perdiez,
Voila ce qui peut ſuivre un ſi doux Hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obſtinée:
Quand pour moy cét orgueil oſe vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas, elle cherche à régner;
Avec vous, avec moy, n'importe la maniére,
Tout plairoit à ce prix à ſon humeur altiére,
Tout ſeroit digne d'elle, & le nom d'Empereur
A mon aſſaſſin meſme attacheroit ſon cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choiſir un frein à ſa colére,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frére?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus ſeures mains,
Mais plus vous m'étes cher, Prince, & plus je vous crains.
De ceux qu'unit le ſang plus douces ſont les chaiſnes,
Plus leur deſunion met d'aigreur dans leurs haines,
L'offence en eſt plus rude, & le couroux plus grand,
La ſuite plus barbare, & l'effet plus ſanglant,
La Nature en fureur s'abandonne à tout faire,
Et cinquante ennemis ſont moins haïs qu'un frére.
Je ne réveille point des ſoupçons aſſoupis,
Et veux bien oublier le temps de Civilis,
Vous étiez encor jeune, & ſans vous bien connoiſtre
Vous penſiez n'eſtre né que pour vivre ſans maiſtre:
Mais les occaſions renaiſſent aiſément,
Une femme eſt flateuſe, un Empire eſt charmant,
Et comme avec plaiſir on s'en laiſſe ſurprendre,
On néglige bien-toſt les ſoins de s'en défendre.
Croyez-moy, ſéparez vos intereſts des ſiens.

DOMITIAN.

Et bien, j'en briſeray les dangereux liens,
Pour voſtre ſeureté j'accepte ce ſupplice;
Mais pour m'en conſoler donnez-moy Bérénice:
Deuſt le Sénat, deuſt Rome en frémir de couroux,
Vous n'oſez l'épouſer, j'oſeray plus que vous,
Je l'aime, & l'aimeray ſi voſtre ame y renonce.
Quoy! n'oſez-vous, Seigneur, me faire de réponſe?

TITE.

Se donne-t'elle à vous, & ne tient-il qu'à moy?

DOMITIAN.

Elle a droit d'imiter qui luy manque de foy.

TITE.

Elle n'en a que trop, & toutefois je doute
Que ſon amour trahy prenne la meſme route.

DOMITIAN.

Mais ſi pour ſe venger elle répond au mien?

TITE.

Epouſez-la, mon frére, & ne m'en dites rien.

DOMITIAN.

Et ſi je regagnois l'eſprit de Domitie?
Si pour moy ſa fierté ſe montroit adoucie?
Si mes vœux, ſi mes ſoins en étoient mieux reçeus,
Seigneur?

TITE *en rentrant.*

Epouſez-la ſans m'en parler non plus.

DOMITIAN.

Allons, & malgré luy rendons-luy Bérénice.
Albin, de nos projets ſon amour eſt complice,
Et puis qu'il l'aime aſſez pour en eſtre jaloux,
Malgré l'ambition Domitie eſt à nous.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

As-tu veu Bérénice? aime-t-elle mon frére,
Et ſe plaiſt-elle à voir qu'il taſche de luy plaire?
Me la demande-t-il de ſon conſentement?

FLAVIAN.

Ne la ſoupçonnez point d'un ſi bas ſentiment;
Elle n'en peut ſouffrir, non pas meſme la feinte.

TITE.

As-tu veu dans ſon cœur encor la meſme atteinte?

FLAVIAN.

Elle veut vous parler, c'eſt tout ce que j'en ſçais.

TITE.

Faut-il de ſon pouvoir faire un nouvel eſſay?

FLAVIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur, évitez ſa preſence,
Ou mettez-vous contre elle un peu mieux en defence.
Quel fruit espérez-vous de tout ſon entretien?

TITE.

L'en aimer davantage, & ne réſoudre rien.

FLAVIAN.

L'irréſolution doit-elle eſtre éternelle?
Vous ne me dites plus que Domitie eſt belle,
Seigneur, vous qui diſiez que ſes ſeules beautez
Vous peuvent conſoler de ce que vous quittez,
Qu'elle ſeule en ſes yeux porte dequoy contraindre
Vos feux à s'aſſoupir, s'ils ne peuvent s'éteindre.

TITE.

Je l'ay dit, il eſt vray, mais j'avois d'autres yeux,
Et je ne voyois pas Bérénice en ces lieux.

FLAVIAN.

Quand aux feux les plus beaux un Monarque défére,
Il s'en fait un plaiſir, & non pas une affaire,
Et regarde l'amour comme un laſche attentat,
Dès qu'il veut prévaloir ſur la raiſon d'Etat.
Son grand cœur au deſſus des plus dignes amorces

A ſes devoirs preſſants laiſſe toutes leurs forces,
Et ſon plus doux espoir n'oſe luy demander
Ce que ſa Dignité ne luy peut accorder.

TITE.

Je ſçais qu'un Empereur doit parler ce langage,
Et quand il l'a fallu, j'en ay dit davantage,
Mais de ces duretez que j'étale à regret,
Chaque mot à mon cœur coûte un ſouſpir ſecret,
Et quand à la raiſon j'accorde un tel empire,
Je le dis ſeulement, parce qu'il le faut dire,
Et qu'étant au deſſus de tous les Potentats,
Il me ſeroit honteux de ne le dire pas.
Dequoy s'enorgueillit un Souverain de Rome,
Si par reſpect pour elle il doit ceſſer d'eſtre homme,
Eteindre un feu qui plaiſt, ou ne le reſſentir
Que pour s'en faire honte, & pour le démentir?
Cette toute-puiſſance eſt bien imaginaire,
Qui s'aſſervit ſoy-meſme à la peur de déplaire,
Qui laiſſe au gouſt public régler tous ſes projets,
Et prend le plus haut rang, pour craindre ſes Sujets.
Je ne me donne point d'empire ſur leurs ames,
Je laiſſe en liberté leurs ſouſpirs, & leurs flames,
Et quand d'un bel objet j'en voy quelqu'un charmé,
J'applaudis au bonheur d'aimer, & d'eſtre aimé.
Quand je l'obtiens du Ciel, me portent-ils envie?
Qu'ont d'amer pour eux tous les douceurs de ma vie?
Et par quel intereſt...

FLAVIAN.

Ils perdroient tout en vous;

Vous faites le bonheur, & le ſalut de tous,
Seigneur, & l'Univers de qui vous étes l'ame...

TITE.

Ne perds plus de raiſons à combatre ma flame,
Les yeux de Bérénice inſpirent des avis
Qui perſüadent mieux que tout ce que tu dis.

FLAVIAN.

Ne vous expoſez donc qu'à ceux de Domitie.

TITE.

Je n'ay plus, Flavian, que quatre jours de vie,
Pourquoy prens-tu plaiſir à les tyranniſer?

FLAVIAN.

Mais vous ſçavez qu'il faut la perdre, ou l'épouſer?

TITE.

En vain donc à ſes vœux tout mon amour s'oppoſe,
Périr, ou faire un crime, eſt pour moy meſme choſe.
Laiſſons-luy toutefois ſoûlever des mutins,
Hazardons ſur la foy de nos heureux Destins,
Ils m'ont promis la Reine, & doivent à ſes charmes
Tout ce qu'ils ont ſoûmis à l'effort de mes armes.
Par elle j'ay vaincu, pour elle il faut périr.

FLAVIAN.

Seigneur...

TITE.

Ouy, Flavian, c'eſt à faire mourir.
La vie eſt peu de choſe, & toſt ou tard, qu'importe
Qu'un traiſtre me l'arrache, ou que l'âge l'emporte?
Nous mourons à toute heure, & dans le plus doux ſort
Chaque instant de la vie eſt un pas vers la mort.

FLAVIAN.

Flatez mieux les deſirs de voſtre ambitieuſe,
Et ne la changez pas de fiére en furieuſe.
Elle vient vous parler.

TITE.

Dieux, quel comble d'ennuis!

SCENE II.

TITE, DOMITIE, FLAVIAN, PLAUTINE.

DOMITIE.

Je viens ſçavoir de vous, Seigneur, ce que je ſuis.
J'ay voſtre foy pour gage, & mes Ayeux pour marques
Du grand droit de prétendre au plus grand des Monarques,
Mais Bérénice eſt belle, & des yeux ſi puiſſants
Renverſent aiſément des droits ſi languiſſants.

Ce grand jour qui devoit unir mon ſort au voſtre,
Servira-t'il, Seigneur, au triomphe d'une autre?

TITE.

J'ay quatre jours encor pour en délibérer,
Madame, jusque-là laiſſez-moy respirer.
C'eſt peu de quatre jours pour un tel ſacrifice,
Et s'il faut à vos droits immoler Bérénice,
Je ne vous répons pas que Rome & tous vos droits
Puiſſent en quatre jours m'en impoſer les loix.

DOMITIE.

Il n'en faudroit pas tant, Seigneur, pour vous réſoudre
A lancer ſur ma teſte un dernier coup de foudre,
Si vous ne craigniez point qu'il rejalliſt ſur vous.

TITE.

Suspendez quelque temps encor ce grand couroux.
Puis-je étouffer ſi-toſt une ſi belle flame?

DOMITIE.

Quoy, vous ne pouvez pas ce que peut une femme?
Que vous me rendez mal ce que vous me devez!
J'ay briſé de beaux fers, Seigneur, vous le ſçavez,
Et mon ame ſenſible à l'amour comme une autre
En étouffe un peut eſtre auſſi fort que le voſtre.

TITE.

Peut eſtre auriez-vous peine à le bien étouffer,

Si voſtre ambition n'en ſçavoit triompher.
Moy, qui n'ay que les Dieux au deſſus de ma teſte,
Qui ne voy plus de rang digne de ma conqueſte,
Du Troſne où je me ſieds, puis-je aspirer à rien
Qu'à poſſéder un cœur qui n'aspire qu'au mien?
C'eſt là de mes pareils la noble inquiétude,
L'ambition remplie y jette leur étude,
Et ſi-toſt qu'à prétendre elle n'a plus de jour,
Elle abandonne un cœur tout entier à l'amour.

DOMITIE.

Elle abandonne ainſi le voſtre à cette Reine
Qui cherche une grandeur encor plus ſouveraine.

TITE.

Non, Madame, je veux que vous ſortiez d'erreur.
Bérénice aime Tite, & non pas l'Empereur,
Elle en veut à mon cœur, & non pas à l'Empire.

DOMITIE.

D'autres avoient déja pris ſoin de me le dire,
Seigneur, & voſtre Reine a le gouſt délicat,
De n'en vouloir qu'au cœur, & non pas à l'éclat.
Cét amour épuré que Tite ſeul luy donne
Renonceroit au rang pour eſtre à la perſonne:
Mais on a beau, Seigneur, raffiner ſur ce point,
La perſonne & le rang ne ſe ſéparent point.
Sous les tendres brillants de cette noble amorce
L'ambition cachée attaque, preſſe, force,
Par là de ſes projets elle vient mieux à bout

Elle ne prétend rien, & s'empare de tout,
L'Art eſt grand, mais enfin je ne ſçais s'il mérite
La bouche d'une Reine, & l'oreille de Tite.
Pour moy j'aime autrement, & tout me charme en vous,
Tout m'en eſt précieux, Seigneur, tout m'en eſt doux,
Je ne ſçais point ſi j'aime, ou l'Empereur, ou Tite,
Si je m'attache au rang, ou n'en veux qu'au mérite,
Mais je ſçais qu'en l'état où je ſuis aujourd'huy
J'applaudis à mon cœur de n'aſpirer qu'à luy.

TITE.

Mais me le donnez-vous tout ce cœur qui n'aſpire,
En ſe tournant vers moy, qu'aux honneurs de l'Empire?
Suit-il l'ambition en dépit de l'amour,
Madame? la ſuit-il ſans eſpoir de retour?

DOMITIE.

Si c'eſt à mon égard ce qui vous inquiéte,
Le cœur ſe rend bien-toſt quand l'ame eſt ſatisfaite:
Nous le défendons mal de qui remplit nos vœux,
Un moment dans le Troſne éteint tous autres feux,
Et donner tout ce cœur ſouvent ce n'eſt que faire
D'un treſor inviſible un don imaginaire.
A l'amour vraiment noble il ſuffit du dehors,
Il veut bien du dedans ignorer les reſſorts,
Il n'a d'yeux que pour voir ce qui s'offre à la veuë,
Tout le reſte eſt pour eux une terre inconnuë,
Et ſans importuner le cœur d'un Souverain,
Il a tout ce qu'il veut quand il en a la main.
Ne m'ôtez pas la voſtre, & diſpoſez du reſte,

Le cœur a quelque choſe en ſoy de tout céleste,
Il n'appartient qu'aux Dieux, & comme c'eſt leur chois,
Je ne veux point, Seigneur, attenter ſur leurs droits.

TITE.

Et moy qui ſuis des Dieux la plus viſible image,
Je veux ce cœur comme eux, & j'en veux tout l'hommage.
Mais vous n'en avez plus, Madame, à me donner,
Vous ne voulez ma main que pour vous couronner,
D'autres pourront un jour vous rendre ce ſervice;
Cependant pour regler le ſort de Bérénice,
Vous pouvez faire agir vos amis au Sénat,
Ils peuvent m'y nommer laſche, parjure, ingrat,
J'attendray ſon Arreſt, & le ſuivray peut eſtre.

DOMITIE.

Suivez-le, mais tremblez, s'il flate trop ſon maiſtre.
Ce grand corps, tous les ans, change d'ame, & de cœurs,
C'eſt le meſme Sénat, & d'autres Sénateurs.
S'il alla pour Néron jusqu'à l'idolatrie,
Il le traita depuis de traiſtre à ſa Patrie,
Et réduiſit ce Prince indigne de ſon rang
A la néceſſité de ſe percer le flanc.
Vous étes ſon amour, craignez d'eſtre ſa haine,
Après l'indignité d'épouſer une Reine.
Vous avez quatre jours pour en délibérer.
J'attens le coup fatal, que je ne puis parer.
Adieu, ſi vous l'oſez, contentez voſtre envie,
Mais en m'ôtant l'honneur, n'épargnez pas ma vie.

SCENE III.

TITE, FLAVIAN.

TITE.

L'impétüeux esprit! conçois-tu, Flavian,
Où pourroient ſes fureurs porter Domitian?
Et de quelle importance eſt pour moy l'Hyménée
Où par tous mes deſirs je la ſens condamnée?

FLAVIAN.

Je vous l'ay déja dit, Seigneur, penſez-y bien,
Et ſur tout de la Reine évitez l'entretien,
Redoutez... mais elle entre, & ſa moindre tendreſſe
De toutes nos raiſons va montrer la foibleſſe.

SCENE IV.

TITE, BERENICE, PHILON, FLAVIAN.

TITE.

Et bien, Madame, & bien, aut-il tout hazarder,
Et venez-vous icy pour me le commander?

BERENICE.

De ce qui m'eſt permis je ſçais mieux la meſure,
Seigneur, & j'ay pour vous une flame trop pure,
Pour vouloir en faveur d'un zéle ambitieux
Mettre au moindre péril des jours ſi précieux.
Quelque pouvoir ſur moy que noſtre amour obtienne,
J'ay ſoin de voſtre gloire, ayez-en de la mienne.
Je ne demande plus que pour de ſi beaux feux,
Voſtre abſolu pouvoir hazarde un JE LE VEUX,
Cét amour le voudroit, mais comme je ſuis Reine,
Je ſçais des Souverains la raiſon ſouveraine.
Si l'ardeur de vous voir l'a vouluë ignorer,
Si mon indigne éxil s'eſt permis d'espérer,
Si j'ay rentré dans Rome avec quelque imprudence,
Tite à ce trop d'ardeur doit un peu d'indulgence.
Souffrez qu'un peu d'éclat pour prix de tant d'amour
Signale ma venuë, & marque mon retour.
Voudrez-vous que je parte avec l'ignominie
De ne vous avoir veu, que pour me voir bannie?
Laiſſez-moy la douceur de languir en ces lieux,
D'y ſouſpirer pour vous, d'y mourir à vos yeux,
C'en ſera bien-toſt fait, ma douleur eſt trop vive
Pour y tenir long-temps voſtre attente captive,
Et ſi je tarde trop à mourir de douleur,
J'iray loin de vos yeux terminer mon malheur.
Mais laiſſez-m'en choiſir la funeſte journée,
Et du moins jusque-là, Seigneur, point d'Hyménée.
Pour voſtre ambitieuſe avez-vous tant d'amour,
Que vous ne le puiſſiez differer d'un ſeul jour?
Pouvez-vous refuſer à ma douleur profonde...

TITE.

Hélas, que voulez-vous que la mienne réponde,
Et que puis-je réſoudre alors que vous parlez,
Moy, qui ne puis vouloir que ce que vous voulez?
Vous parlez de languir, de mourir de ma veuë,
Mais, ô Dieux! ſongez-vous que chaque mot me tuë,
Et porte dans mon cœur de ſi ſenſibles coups,
Qu'il ne m'en faut plus qu'un, pour mourir avant vous?
De ceux qui m'ont percé ſouffrez que je ſouſpire,
Pourquoy partir, Madame, & pourquoy me le dire?
Ah, ſi vous vous forcez d'abandonner ces lieux,
Ne m'aſſaſſinez point de vos crüels Adieux.
Je vous ſuivrois, Madame, & flaté de l'idée
D'oſer mourir à Rome & revivre en Judée,
Pour aller de mes feux vous demander le fruit,
Je quitterois l'Empire, & tout ce qui leur nuit.

BERENICE.

Daigne me préſerver le Ciel...

TITE.

Dequoy, Madame?

BERENICE.

De voir tant de foibleſſe en une ſi grande ame.
Si j'avois droit par là de vous moins eſtimer,
Je ceſſerois peut eſtre auſſi de vous aimer.

TITE.

Ordonnez donc enfin ce qu'il faut que je faſſe.

BERENICE.

S'il faut partir demain, je ne veux qu'une grace;
Que ce ſoit vous, Seigneur, qui le veuilliez pour moy,
Et non voſtre Sénat qui m'en faſſe la loy,
Faites luy ſouvenir, quoy qu'il craigne, ou projette,
Que je ſuis ſon amie, & non pas ſa Sujette,
Que d'un tel attentat noſtre rang eſt jaloux,
Et que tout mon amour ne m'aſſervit qu'à vous.

TITE.

Mais peut eſtre, Madame...

BERENICE.

Il n'eſt point de peut eſtre,
Seigneur, s'il en décide, il ſe fait voir mon maiſtre,
Et deuſt-il vous porter à tout ce que je veux,
Je ne l'ay point choiſi pour juge de mes vœux.

SCENE V. ET DERNIERE.

TITE, BERENICE, DOMITIAN,
ALBIN, FLAVIAN, PHILON.

Domitian entre.

TITE.

Allez dire au Sénat, Flavian, qu'il ſe léve,
Quoy qu'il ait commencé, je défens qu'il achéve.

Soit qu'il parle à preſent du Veſuve, ou de moy,
Qu'il ceſſe, & que chacun ſe retire chez ſoy.
Ainſi le veut la Reine, & comme Amant fidelle
Je veux qu'il obéïſſe aux loix que je prens d'elle,
Qu'il laiſſe à noſtre amour régler noſtre intereſt.

DOMITIAN.

Il n'eſt plus temps, Seigneur, j'en apporte l'Arreſt.

TITE.

Qu'oſe-t-il m'ordonner?

DOMITIAN.

Seigneur, il vous conjure
De remplir tout l'eſpoir d'une flame ſi pure.
Des ſervices rendus à vous, à tout l'Etat,
C'eſt le prix qu'a jugé luy devoir le Sénat,
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,
D'une commune voix Rome adopte la Reine,
Et le Peuple à grands cris montre ſa paſſion
De voir un plein effet de cette adoption.

TITE.

Madame...

BERENICE.

Permettez, Seigneur, que je prévienne
Ce que peut voſtre flame accorder à la mienne.
Graces au juſte Ciel, ma gloire en ſeureté

N'a plus à redouter aucune indignité,
J'éprouve du Sénat l'amour, & la justice,
Et n'ay qu'à le vouloir pour eſtre Impératrice.
Je n'abuſeray point d'un ſurprenant reſpect,
Qui ſemble un peu bien prompt pour n'eſtre point ſuſpect.
Souvent on ſe dédit de tant de complaiſance,
Non que vous ne puiſſiez en fixer l'inconſtance;
Si nous avons trop veu ſes flux & ſes reflux
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius,
Rome, dont aujourd'huy vous étes les délices,
N'aura jamais pour vous ces inſolens caprices;
Mais auſſi cét amour qu'a pour vous l'Univers
Ne vous peut garantir des ennemis couverts.
Un million de bras a beau garder un maiſtre,
Un million de bras ne pare point d'un traiſtre;
Il n'en faut qu'un pour perdre un Prince aimé de tous,
Il n'y faut qu'un brutal qui me haïſſe en vous,
Aux zéles indiscrets tout paroit légitime,
Et la fauſſe vertu ſe fait honneur du crime.
Rome a ſauvé ma gloire en me donnant ſa voix,
Sauvons-luy, vous & moy, la gloire de ſes loix,
Rendons-luy, vous & moy, cette reconnoiſſance,
D'en avoir pour vous plaire affoibly la puiſſance,
De l'avoir immolée à vos plus doux ſouhaits;
On nous aime, faiſons qu'on nous aime à jamais.
D'autres ſur voſtre éxemple épouſeroient des Reines
Qui n'auroient pas, Seigneur, des ames ſi Romaines,
Et luy feroient peut eſtre avec trop de raiſon
Haïr voſtre mémoire, & détester mon nom.
Un refus généreux de tant de déférence
Contre-tous ces périls nous met en aſſeurance.

TITE.

Le Ciel de ces périls ſçaura trop nous garder.

BERENICE.

Je les voy de trop près pour vous y hazarder.

TITE.

Quand Rome vous appelle à la grandeur ſupréme...

BERENICE.

Jamais un tendre amour n'expoſe ce qu'il aime.

TITE.

Mais, Madame, tout céde, & nos vœux éxaucez...

BERENICE.

Voſtre cœur eſt à moy, j'y régne, c'eſt aſſez.

TITE.

Malgré les vœux publics refuſer d'eſtre heureuſe,
C'eſt plus craindre qu'aimer.

BERENICE.

La crainte eſt amoureuſe.
Ne me renvoyez pas, mais laiſſez moy partir,
Ma gloire ne peut croiſtre, & peut ſe démentir.
Elle paſſe aujourd'huy celle du plus grand homme,
Puisqu'enfin je triomphe, & dans Rome, & de Rome,

J'y vois à mes genoux le Peuple, & le Sénat,
Plus j'y craignois de honte, & plus j'y prens d'éclat,
J'y tremblois ſous ſa haine, & la laiſſe impuiſſante,
J'y rentrois éxilée, & j'en ſors triomphante.

TITE

L'amour peut-il ſe faire une ſi dure loy?

BERENICE.

La raiſon me la fait, malgré vous, malgré moy,
Si je vous en croyois, ſi je voulois m'en croire,
Nous pourrions vivre heureux, mais avec moins de gloire.
Epouſez Domitie, il ne m'importe plus
Qui vous enrichiſſiez d'un ſi noble refus.
C'eſt à force d'amour que je m'arrache au voſtre,
Et je ſerois à vous, ſi j'aimois comme un autre.
Adieu, Seigneur, je pars.

TITE.

Ah, Madame, arrétez.

DOMITIAN.

Eſt-ce là donc pour moy l'effet de vos bontez?
Madame, eſt-ce le prix de vous avoir ſervie?
J'aſſeure voſtre gloire, & vous m'ôtez la vie.

TITE.

Ne vous alarmez point, quoy que la Reine ait dit,
Domitie eſt à vous, ſi j'ay quelque crédit.

Madame, en ce refus un tel amour éclate,
Que j'aurois pour vous l'ame au dernier point ingrate,
Et mériterois mal ce qu'on a fait pour moy,
Si je portois ailleurs la main que je vous doy.
Tout eſt à vous. L'amour, l'honneur, Rome l'ordonne.
Un ſi noble refus n'enrichira perſonne,
J'en jure par l'eſpoir qui nous fut le plus doux,
Tout eſt à vous, Madame, & ne ſera qu'à vous,
Et ce que mon amour doit à l'excès du voſtre
Ne deviendra jamais le partage d'un autre.

BERENICE.

Le mien vous auroit fait déja ces beaux ſermens,
S'il n'euſt craint d'inſpirer de pareils ſentimens;
Vous vous devez des fils, & des Céſars à Rome,
Qui faſſent à jamais revivre un ſi grand homme.

TITE.

Pour revivre en des fils, nous n'en mourons pas moins,
Et vous mettez ma gloire au deſſus de ces ſoins.
Du Levant au Couchant, du More jusqu'au Scythe,
Les Peuples vanteront, & Bérénice, & Tite,
Et l'Hiſtoire à l'envy forcera l'avenir
D'en garder à jamais l'illuſtre ſouvenir.
Prince, après mon trépas ſoyez ſeur de l'Empire,
Prenez-y part en frére attendant que j'expire,
Allons voir Domitie, & la fléchir pour vous.
Le prémier rang dans Rome eſt pour elle aſſez doux,
Et je vay luy jurer, qu'à moins que je périſſe,

Elle ſeule y tiendra celuy d'Impératrice.
Eſt-ce là vous l'ôter?

DOMITIAN.

Ah, c'en eſt trop, Seigneur.

TITE *à Bérénice.*

Daignez contribüer à faire ſon bonheur,
Madame, & nous aider à mettre de cette ame
Toute l'ambition d'accord avec ſa flame.

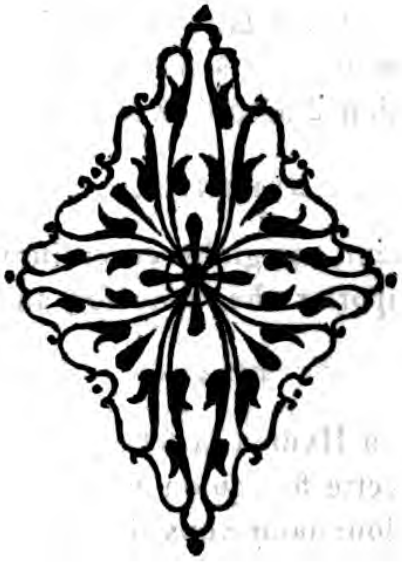
BERENICE.

Allons, Seigneur, ma gloire en croiſtra de moitié,
Si je puis remporter chez moy ſon amitié.

TITE.

Ainſi pour mon Hymen la feſte préparée
Vous rendra cette foy qu'on vous avoit jurée,
Prince, & ce jour pour vous ſi noir, ſi rigoureux,
N'aura d'éclat icy que pour vous rendre heureux.

FIN.



PULCHERIE,

COMEDIE HEROIQUE.

AU LECTEUR.

PULCHERIE, fille de l'Empereur Arcadius, & ſœur du jeune Théodoſe, a été une Princeſſe tres-illustre, & dont les talens étoient merveilleux. Tous les Historiens en conviennent. Dès l'âge de quinze ans elle empiéta le Gouvernement ſur ſon frére, dont elle avoit reconnu la foibleſſe, & s'y conſerva tant qu'il vécut, à la réſerve d'environ une année de disgrace, qu'elle paſſa loin de la Cour, & qui coûta cher à ceux qui l'avoient réduite à s'en éloigner. Après la mort de ce Prince, ne pouvant retenir l'authorité Souveraine en ſa perſonne, ny ſe réſoudre à la quitter, elle propoſa ſon mariage à Martian, à la charge qu'il luy permettroit de garder ſa virginité, qu'elle avait voüée, & conſacrée à Dieu. Comme il étoit déja aſſez avancé dans la vieilleſſe, il accepta la condition aiſément,

& elle le nomma pour Empereur au Sénat qui ne voulut, ou n'oſa l'en dédire. Elle paſſoit alors cinquante ans, & mourut deux ans après. Martian en régna ſept, & eut pour ſucceſſeur Léon, que ſes excellentes qualitez firent ſurnommer le Grand. Le Patrice Aſpar le ſervit à monter au Troſne, & luy demanda pour récompenſe l'aſſociation à cét Empire, qu'il luy avoit fait obtenir. Le refus de Léon le fit conſpirer contre ce maiſtre qu'il s'étoit choiſi, la conſpiration fut découverte, & Léon s'en défit. Voila ce que m'a prêté l'Hiſtoire. Je ne veux point prévenir voſtre jugement ſur ce que j'y ay changé, ou ajoûté, & me contenteray de vous dire que bien que cette Piéce aye été reléguée dans un lieu, où on ne vouloit plus ſe ſouvenir qu'il y euſt un Théatre, bien qu'elle ait paſſé par des bouches pour qui on n'étoit prévenu d'aucune eſtime, bien que ſes principaux caractéres ſoient contre le gouſt du temps, elle n'a pas laiſſé de peupler le Deſert, de mettre en crédit des Acteurs dont on ne connoiſſoit pas le mérite, & de faire voir qu'on n'a pas toûjours beſoin de s'aſſujettir aux enteſtemens du Siécle, pour ſe faire écouter ſur la Scéne. J'auray dequoy me ſatisfaire, ſi cét Ouvrage eſt auſſi heureux à la lecture, qu'il a été à la repreſentation, & ſi j'oſe ne vous diſſimuler rien, je me flate aſſez pour l'eſpérer.

ACTEURS.

PULCHERIE, Impératrice d'Orient.

MARTIAN, vieux Sénateur, Ministre d'Etat ſous Théodoſe le jeune.

LEON, Amant de Pulchérie.

ASPAR, Amant d'Iréne.

IRENE, ſœur de Léon.

JUSTINE, fille de Martian.

La Scéne eſt à Constantinople dans le Palais Impérial.

PULCHERIE,

COMEDIE HEROIQUE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, LEON.

PULCHERIE.

Je vous aime, Léon, & n'en fais point mystére;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire,
Je vous aime, & non point de cette folle ardeur
Que les yeux ébloüis font maîtreſſe du cœur,
Non d'un amour conçeu par les ſens en tumulte,
A qui l'ame applaudit, ſans qu'elle ſe conſulte,

Et qui ne concevant que d'aveugles deſirs,
Languit dans les faveurs, & meurt dans les plaiſirs;
Ma paſſion pour vous genereuſe, & ſolide,
A la vertu pour ame, & la raiſon pour guide,
La gloire pour objet, & veut ſous voſtre loy
Mettre en ce jour illustre, & l'Univers, & moy.
Mon Ayeul Théodoſe, Arcadius mon pére,
Cét Empire quinze ans gouverné pour un frére,
L'habitude à régner, & l'horreur d'en déchoir,
Vouloient dans un mary trouver meſme pouvoir:
Je vous en ay crû digne, & dans ces espérances
Dont un panchant flateur m'a fait des aſſeurances,
De tout ce que ſur vous j'ay fait tomber d'emplois
Aucun n'a dementy l'attente de mon chois.
Vos hauts faits à grands pas nous portoient à l'Empire,
J'avois réduit mon frére à ne m'en point dédire,
Il vous y donnoit part, & j'étois toute à vous;
Mais ce malheureux Prince eſt mort trop toſt pour nous
L'Empire eſt à donner, & le Sénat s'aſſemble
Pour choiſir une teſte à ce grand corps qui tremble,
Et dont les Huns, les Gots, les Vandales, les Francs,
Bouleverſent la maſſe, & déchirent les flancs.
Je voy de tous coſtez des partis & des ligues,
Chacun s'entremeſure, & forme ſes intrigues;
Procope, Gratian, Aréobinde, Aspar,
Vous peuvent enlever ce grand nom de Céſar,
Ils ont tous du mérite, & ce dernier s'aſſeure
Qu'on ſe ſouvient encor de ſon pére Ardabure,
Qui terraſſant Mitrane en combat ſingulier,
Nous acquit ſur la Perſe un avantage entier,
Et raſſeurant par là nos Aigles alarmées,

Termina ſeul la guerre aux yeux des deux Armées.
Mes ſouhaits, mon crédit, mes amis ſont pour vous.
Mais à moins que ce rang, plus d'amour, plus d'époux,
Il faut, quelques douceurs que cét amour propoſe,
Le Troſne, ou la retraite au ſang de Théodoſe,
Et ſi par le ſuccès mes deſſeins ſont trahis,
Je m'éxile en Judée auprès d'Athénaïs.

LEON.

Je vous ſuivrois, Madame, & du moins ſans ombrage
De ce que mes rivaux ont ſur moy d'avantage,
Si vous ne m'y faiſiez quelque deſtin plus doux,
J'y mourrois de douleur d'eſtre indigne de vous,
J'y mourrois à vos yeux en adorant vos charmes :
Peut eſtre eſſuyriez-vous quelqu'une de mes larmes,
Peut eſtre ce grand cœur qui n'oſe s'attendrir
S'y défendroit ſi mal de mon dernier ſouſpir,
Qu'un éclat impréveu de douleur, & de flame
Malgré vous à ſon tour voudroit ſuivre mon ame.
La mort qui finiroit à vos yeux mes ennuis
Auroit plus de douceur que l'état où je ſuis.
Vous m'aimez, mais hélas! quel amour eſt le voſtre
Qui s'apreſte peut eſtre à pancher vers un autre?
Que ſervent ces deſirs qui n'auront point d'effet,
Si voſtre illustre orgueil ne ſe voit ſatisfait?
Et que peut cét amour dont vous étes maîtreſſe,
Cét amour, dont le Troſne a toute la tendreſſe,
Esclave ambitieux du ſupréme degré,
D'un tître qui l'allume & l'éteint à ſon gré?
Ah, ce n'eſt point par là que je vous conſidére,

Dans le plus triste éxil vous me ſeriez plus chére.
Là mes yeux ſans relâche attachez à vous voir
Feroient de mon amour mon unique devoir,
Et mes ſoins réunis à ce noble esclavage,
Sçauroient de chaque instant vous rendre un plein hommage.
Pour eſtre heureux Amant faut-il que l'Univers
Ait place dans un cœur qui ne veut que vos fers,
Que les plus dignes ſoins d'une flame ſi pure
Deviennent partagez à toute la Nature?
Ah, que ce cœur, Madame, a lieu d'eſtre alarmé,
Si ſans eſtre Empereur je ne ſuis plus aimé.

PULCHERIE.

Vous le ſerez toûjours, mais une ame bien née
Ne confond pas toûjours l'Amour, & l'Hyménée.
L'Amour entre deux cœurs ne veut que les unir,
L'Hyménée a de plus leur gloire à ſoûtenir;
Et je vous l'avoûray, pour les plus belles vies
L'orgueil de la naiſſance a bien des tyrannies.
Souvent les beaux deſirs n'y ſervent qu'à geſner,
Ce qu'on ſe doit combat ce qu'on ſe veut donner,
L'Amour gémit en vain ſous ce devoir ſévére...
Ah, ſi je n'avois eu qu'un Sénateur pour pére!
Mais mon ſang dans mon ſéxe a mis les plus grands cœurs,
Eudoxe & Placidie ont eu des Empereurs,
Je n'oſe leur céder en grandeur de courage,
Et malgré mon amour je veux meſme partage,
Je penſe en eſtre ſeure, & tremble toutefois,
Quand je voy mon bonheur dépendre d'une voix.

LEON.

Qu'avez-vous à trembler? Quelque Empereur qu'on nomme,
Vous aurez voſtre Amant, ou du moins un grand homme,
Dont le nom adoré du Peuple, & de la Cour
Soûtiendra voſtre gloire, & vaincra voſtre amour.
Procope, Aréobinde, Aspar, & leurs ſemblables
Parez de ce grand nom, vous deviendront aimables,
Et l'éclat de ce rang qui fait tant de jaloux
En eux, ainſi qu'en moy, ſera charmant pour vous.

PULCHERIE.

Que vous m'étes crüel, que vous m'étes injuste,
D'attacher tout mon cœur au ſeul tître d'Auguste!
Quoy que de ma naiſſance éxige la fierté,
Vous ſeul ferez ma joye, & ma félicité,
De tout autre Empereur la grandeur odieuſe...

LEON.

Mais vous l'épouſerez, heureuſe, ou malheureuſe?

PULCHERIE.

Ne me preſſez point tant, & croyez avec moy
Qu'un chois ſi glorieux vous donnera ma foy,
Ou que, ſi le Sénat à nos vœux eſt contraire,
Le Ciel m'inspirera ce que je devray faire.

LEON.

Il vous inspirera quelque ſage douleur,

Qui n'aura qu'un ſouſpir à perdre en ma faveur.
Ouy, de ſi grands rivaux...

PULCHERIE.

Ils ont tous des Maîtreſſes.

LEON.

Le Troſne met une ame au deſſus des tendreſſes.
Quand du grand Théodoſe on aura pris le rang,
Il y faudra placer les reſtes de ſon ſang:
Il voudra, ce rival, qui que l'on puiſſe élire,
S'aſſeurer par l'Hymen de vos droits à l'Empire.
S'il a pû faire ailleurs quelque offre de ſa foy,
C'eſt qu'il a crû ce cœur trop prévenu pour moy;
Mais ſe voyant au Troſne, & moy dans la pouſſiére,
Il ſe promettra tout de voſtre humeur altiére,
Et s'il met à vos pieds ce charme de vos yeux,
Il deviendra l'objet que vous verrez le mieux.

PULCHERIE.

Vous pourriez un peu loin pouſſer ma patience,
Seigneur, j'ay l'ame fiére, & tant de prévoyance
Demande à la ſouffrir encor plus de bonté,
Que vous ne m'avez veu jusqu'icy de fierté;
Je ne condamne point ce que l'Amour inspire,
Mais enfin on peut craindre, & ne le point tant dire.
Je n'en tiendray pas moins tout ce que j'ay promis.
Vous avez mes ſouhaits, vous aurez mes amis,
De ceux de Martian vous aurez le ſuffrage,
Il a, tout vieux qu'il eſt, plus de vertus que d'âge,

Et s'il briguoit pour luy, ſes glorieux travaux
Donneroient fort à craindre à vos plus grands rivaux.

LEON.

Noſtre Empire, il eſt vray, n'a point de plus grand homme,
Séparez-vous du rang, Madame, & je le nomme.
S'il me peut enlever celuy de Souverain,
Du moins je ne crains pas qu'il m'ôte voſtre main,
Ses vertus le pourroient, mais je voy ſa vieilleſſe.

PULCHERIE.

Quoy qu'il en ſoit, pour vous ma bonté l'intereſſe,
Il s'eſt plû ſous mon frére à dépendre de moy,
Et je me viens encor d'aſſeurer de ſa foy.
Je vois entrer Iréne, Aspar la trouve belle,
Faites agir pour vous l'amour qu'il a pour elle,
Et comme en ce deſſein rien n'eſt à négliger,
Voyez ce qu'une ſœur vous pourra ménager.

SCENE II.

PULCHERIE, LEON, IRENE.

PULCHERIE.

M'aiderez-vous, Iréne, à couronner un frére?

IRENE.

Un ſi foible ſecours vous eſt peu néceſſaire,
Madame, & le Sénat...

PULCHERIE.

N'en agiſſez pas moins,
Joignez vos vœux aux miens, & vos ſoins à mes ſoins,
Et montrons ce que peut en cette conjoncture
Un amour ſecondé de ceux de la Nature.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE III.

LEON, IRENE.

IRENE.

Vous ne me dites rien,
Seigneur, attendez-vous que j'ouvre l'entretien?

LEON.

A dire vray, ma ſœur, je ne ſçais que vous dire.
Aspar m'aime, il vous aime, il y va de l'Empire,
Et s'il faut qu'entre nous on balance aujourd'huy,
La Princeſſe eſt pour moy, le mérite eſt pour luy.
Vouloir qu'en ma faveur à ce grade il renonce,
C'eſt faire une priére indigne de réponſe,
Et de ſon amitié je ne puis l'éxiger,
Sans vous voler un bien qu'il vous doit partager.
C'eſt là ce qui me force à garder le ſilence,
Je me répons pour vous à tout ce que je penſe,
Et puisque j'ay ſouffert qu'il ait tout voſtre cœur,
Je doy ſouffrir auſſi vos ſoins pour ſa grandeur.

IRENE.

J'ignore encor quel fruit je pourrois en attendre.
Pour le Troſne il eſt ſeur qu'il a droit d'y prétendre,
Sur vous & ſur tout autre il le peut emporter;
Mais qu'il m'y donne part, c'eſt dont j'oſe douter.
Il m'aime, en apparence, en effet il m'amuſe:
Jamais pour noſtre Hymen il ne manque d'excuſe,
Et vous aime à tel point, que ſi vous l'en croyez,
Il ne peut eſtre heureux, que vous ne le ſoyez.
Non que voſtre bonheur ſortement l'intereſſe;
Mais ſçachant quel amour a pour vous la Princeſſe,
Il veut voir quel ſuccès aura ſon grand deſſein,
Pour ne point m'épouſer qu'en ſœur de Souverain.
Ainſi depuis deux ans vous voyez qu'il différe:
Du reſte, à Pulchérie il prend grand ſoin de plaire.
Avec éxactitude il ſuit toutes ſes loix,
Et dans ce que ſous luy vous avez eu d'emplois,
Voſtre teſte aux périls à toute heure expoſée
M'a pour vous & pour moy presque deſabuſée.
La gloire d'un amy, la haine d'un rival
La hazardoient peut eſtre avec un ſoin égal.
Le temps eſt arrivé qu'il faut qu'il ſe déclare,
Et de ſon amitié l'effort ſera bien rare,
Si mis à cette épreuve, ambitieux qu'il eſt,
Il cherche à vous ſervir contre ſon intereſt.
Peut eſtre il promettra, mais quoy qu'il vous promette,
N'en ayons pas, Seigneur, l'ame moins inquiéte:
Son ardeur trouvera pour vous ſi peu d'appuy,
Qu'on le fera luy-meſme Empereur malgré luy,
Et lors, en ma faveur quoy que l'Amour oppoſe,

Il faudra faire grace au ſang de Théodoſe,
Et le Sénat voudra qu'il prenne d'autres yeux,
Pour mettre la Princeſſe au rang de ſes Ayeux.
Son cœur ſuivra le Scéptre, en quelque main qu'il brille,
Si Martian l'obtient, il aimera ſa fille,
Et l'amitié du frére, & l'amour de la ſœur,
Céderont à l'eſpoir de s'en voir ſucceſſeur.
En un mot, ma fortune eſt encor fort douteuſe
Si vous n'étes heureux, je ne puis eſtre heureuſe,
Et je n'ay plus d'Amant, non plus que vous d'amy,
A moins que dans le Troſne il vous voye affermy.

LEON.

Vous preſumez bien mal d'un Héros qui vous aime!

IRENE.

Je penſe le connoiſtre à l'égal de moy-meſme,
Mais croyez-moy, Seigneur, & l'Empire eſt à vous.

LEON.

Ma ſœur!

IRENE.

Ouy, vous l'aurez malgré luy, malgré tous.

LEON.

N'y perdons aucun temps. Haſtez-vous de m'inſtruire,
Haſtez-vous de m'ouvrir la route à m'y conduire,
Et ſi voſtre bonheur peut dépendre du mien...

IRENE.

Apprenez le ſecret de ne hazarder rien.
N'agiſſez point pour vous, il s'en offre bien d'autres,
De qui les actions brillent plus que les voſtres,
Que leurs emplois plus hauts ont mis en plus d'éclat,
Et qui, s'il faut tout dire, ont plus ſervy l'Etat.
Vous les paſſez peut eſtre en grandeur de courage,
Mais il vous a manqué, l'occaſion, & l'âge,
Vous n'avez commandé que ſous des Généraux,
Et n'étes pas encor du poids de vos rivaux.
Propoſez la Princeſſe, elle a des avantages
Que vous verrez ſur l'heure unir tous les ſuffrages;
Tant qu'a vécu ſon frére, elle a régné pour luy,
Ses ordres de l'Empire ont été tout l'appuy,
On vit depuis quinze ans ſous ſon obéïſſance,
Faites qu'on la maintienne en ſa toute-puiſſance,
Qu'à ce prix le Sénat luy demande un époux;
Son chois tombera-t'il ſur un autre que vous?
Voudroit-elle de vous une action plus belle,
Qu'un reſpect amoureux qui veut tenir tout d'elle?
L'Amour en deviendra plus fort qu'auparavant,
Et vous vous ſervirez vous-meſme en la ſervant.

LEON.

Ah, que c'eſt me donner un conſeil ſalutaire!
A-t'on jamais veu ſœur qui ſervit mieux un frére?
Martian avec joye embraſſera l'avis,
A peine parle-t'il, que les ſiens ſont ſuivis;
Et puisqu'à la Princeſſe il a promis un zèle
A tout oſer pour moy ſur l'ordre qu'il a d'elle,

Comme ſa Créature, il fera hautement
Bien plus en ſa faveur, qu'en faveur d'un Amant.

IRENE.

Pour peu qu'il vous appuye, allez, l'affaire eſt ſeure.

LEON.

Aspar vient, faites-luy, ma ſœur, quelque ouverture,
Voyez...

IRENE.

C'eſt un esprit qu'il faut mieux ménager,
Nous découvrir à luy, c'eſt tout mettre en danger,
Il eſt ambitieux, adroit, & d'un mérite...

SCENE IV.

ASPAR, LEON, IRENE.

LEON.

Vous me pardonnez bien, Seigneur, ſi je vous quitte,
C'eſt ſuppléer aſſez à ce que je vous doy,
Que vous laiſſer ma ſœur qui vous plaiſt plus que moy.

ASPAR.

Vous m'obligez, Seigneur, mais en cette occurrence
J'ay beſoin avec vous d'un peu de conférence.

Du ſort de l'Univers nous allons décider.
L'affaire vous regarde, & peut me regarder,
Et ſi tous mes amis ne s'uniſſent aux voſtres,
Nos partis diviſez pourront céder à d'autres.
Agiſſons de concert, & ſans eſtre jaloux
En ce grand coup d'Etat, vous de moy, moy de vous,
Jurons-nous que des deux qui que l'on puiſſe élire
Fera de ſon amy ſon Collégue à l'Empire,
Et pour nous l'aſſeurer voyons ſur qui des deux
Il eſt plus à propos de jetter tant de vœux,
Quel nom ſeroit plus propre à s'attirer le reste.
Pour moy, j'y ſuis tout preſt, & dès icy j'atteste...

LEON.

Voſtre nom pour ce chois eſt plus fort que le mien,
Et je n'oſe douter que vous n'en uſiez bien;
Je craindrois de tout autre un dangereux partage,
Mais de vous, je n'ay pas, Seigneur, le moindre ombrage:
Et l'amitié voudroit vous en donner ma foy;
Mais c'eſt à la Princeſſe à diſpoſer de moy,
Je ne puis que par elle, & n'oſe rien ſans elle.

ASPAR.

Certes, s'il faut choiſir l'Amant le plus fidelle,
Vous l'allez emporter ſur tous ſans contredit,
Mais ce n'eſt pas, Seigneur, le point dont il s'agit:
Le plus flateur effort de la galanterie
Ne peut...

LEON.

Que voulez-vous? j'adore Pulchérie,

Et n'ayant rien d'ailleurs par où la mériter,
J'eſpére en ce doux tître, & j'aime à le porter.

ASPAR.

Mais il y va du Troſne, & non d'une Maîtreſſe.

LEON.

Je vay faire, Seigneur, voſtre offre à la Princeſſe,
Elle ſçait mieux que moy les beſoins de l'Etat.
Adieu, je vous diray ſa réponſe au Sénat.

SCENE V.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

Il a beaucoup d'amour.

ASPAR.

Ouy, Madame, & j'avouë
Qu'avec quelque raiſon la Princeſſe s'en louë:
Mais j'aurois ſouhaité qu'en cette occaſion
L'Amour concertaſt mieux avec l'ambition,
Et que ſon amitié s'en laiſſant moins ſéduire,
Ne nous expoſaſt point à nous entredétruire.
Vous voyez qu'avec luy j'ay voulu m'accorder:

M'aimeriez-vous encor ſi j'oſois luy céder,
Moy, qui doy d'autant plus mes ſoins à ma fortune,
Que l'Amour entre nous la doit rendre commune?

IRENE.

Seigneur, lors que le mien vous a donné mon cœur,
Je n'ay point prétendu la main d'un Empereur,
Vous pouviez eſtre heureux ſans m'apporter ce tître:
Mais du ſort de Léon Pulchérie eſt l'arbitre,
Et l'orgueil de ſon ſang avec quelque raiſon
Ne peut ſouffrir d'époux à moins de ce grand nom.
Avant que ce cher frére épouſe la Princeſſe,
Il faut que le pouvoir s'uniſſe à la tendreſſe,
Et que le plus haut rang mette en leur plus beau jour
La grandeur du mérite, & l'excès de l'Amour.
M'aimeriez-vous aſſez pour n'eſtre point contraire
A l'unique moyen de rendre heureux ce frére,
Vous, qui dans voſtre amour avez pû ſans ennuy
Vous défendre de l'eſtre un moment avant luy,
Et qui mériteriez qu'on vous fiſt mieux connoiſtre
Que, s'il ne le devient, vous aurez peine à l'eſtre?

ASPAR.

C'eſt aller un peu viſte, & bien-toſt m'inſulter
En ſœur de Souverain qui cherche à me quitter.
Je vous aime, & jamais une ardeur plus ſincére...

IRENE.

Seigneur, eſt-ce m'aimer, que de perdre mon frére?

ASPAR.

Voulez-vous que pour luy je me perde d'honneur?
Eſt-ce m'aimer, que mettre à ce prix mon bonheur?
Moy, qu'on a veu forcer trois camps, & vingt murailles,
Moy, qui depuis dix ans ay gagné ſept batailles,
N'ay-je acquis tant de nom, que pour prendre la loy
De qui n'a commandé que ſous Procope, ou moy,
Que pour m'en faire un maiſtre, & m'attacher moy-meſme
Un joug honteux au front au lieu d'un Diadéme?

IRENE.

Je ſuis plus raiſonnable, & ne demande pas
Qu'en faveur d'un amy vous deſcendiez ſi bas.
Pylade pour Oreſte auroit fait davantage,
Mais de pareils efforts ne ſont plus en uſage,
Un grand cœur les dédaigne, & le Siécle a changé.
A s'aimer de plus près on ſe croit obligé,
Et des vertus du temps l'ame perſüadée
Hait de ces vieux Héros la ſurprenante idée.

ASPAR.

Il y va de ma gloire, & les Siécles paſſez...

IRENE.

Elle n'eſt pas, Seigneur, peut eſtre où vous penſez,
Et quoy qu'un juſte eſpoir oſe vous faire croire,
S'expoſer au refus c'eſt hazarder ſa gloire.
La Princeſſe peut tout, ou du moins plus que vous;
Vous vous attirerez ſa haine, & ſon couroux,
Son amour l'intereſſe, & ſon ame hautaine...

ASPAR.

Qu'on me faſſe Empereur, & je crains peu ſa haine.

IRENE.

Mais s'il faut qu'à vos yeux un autre préféré
Monte en dépit de vous à ce rang adoré,
Quel déplaiſir! quel trouble! & quelle ignominie
Laiſſera pour jamais voſtre gloire ternie!
Non, Seigneur, croyez-moy, n'allez point au Sénat,
De vos hauts faits pour vous laiſſez parler l'éclat,
Qu'il ſera glorieux que ſans briguer perſonne
Ils faſſent à vos pieds apporter la Couronne,
Que voſtre ſeul mérite emporte ce grand chois,
Sans que voſtre preſence ait mendié de voix!
Si Procope, ou Léon, ou Martian l'emporte,
Vous n'aurez jamais eu d'ambition ſi forte,
Et vous deſavoûrez tous ceux de vos amis,
Dont la chaleur pour vous ſe ſera trop permis.

ASPAR.

A ces hauts ſentimens, s'il me falloit répondre,
J'aurois peine, Madame, à ne me point confondre.
J'y voy beaucoup d'esprit, j'y trouve encor plus d'art;
Et ce que je puis dire à la haſte, & ſans fard,
Dans ces grands intereſts vous montrer ſi ſçavante,
C'eſt eſtre bonne ſœur, & dangereuſe Amante.
L'heure me preſſe, Adieu. J'ay des amis à voir,
Qui ſçauront accorder ma gloire, & mon devoir,
Le Ciel me prétera par eux quelque lumiére
A mettre l'un & l'autre en aſſeurance entiére,

Et répondre avec joye à tout ce que je doy
A vous, à ce cher frére, à la Princeſſe, à moy.

IRENE *ſeule.*

Perfide, tu n'és pas encor où tu te penſes,
J'ay pénétré ton cœur, j'ay veu tes espérances,
De ton amour pour moy je voy l'illuſion,
Mais tu n'en ſortiras qu'à ta confuſion.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MARTIAN, JUSTINE.

JUSTINE.

Noſtre illustre Princeſſe eſt donc Impératrice,
Seigneur?

MARTIAN.

A ſes vertus on a rendu justice.
Léon l'a propoſée, & quand je l'ay ſuivy,
J'en ay veu le Sénat au dernier point ravy.
Il a réduit ſoudain toutes ſes voix en une,
Et s'eſt débaraſſé de la foule importune,
Du turbulent espoir de tant de Concurrens,
Que la ſoif de régner avoit mis ſur les rangs.

JUSTINE.

Ainſi voila Léon aſſeuré de l'Empire.

MARTIAN.

Le Sénat, je l'avouë, avoit peine à l'élire,

Et contre les grands noms de ſes Compétiteurs
Sa jeuneſſe euſt trouvé d'aſſez froids Protecteurs.
Non qu'il n'ait du mérite, & que ſon grand courage
Ne ſe pûſt tout promettre avec un peu plus d'âge,
On n'a point veu ſi-toſt tant de rares exploits:
Mais & l'expérience, & les prémiers emplois,
Le tître ébloüiſſant de Général d'Armée,
Tout ce qui peut enfin groſſir la Renommée,
Tout cela veut du temps, & l'Amour aujourd'huy
Va faire ce qu'un jour ſon nom feroit pour luy.

JUSTINE.

Hélas, Seigneur!

MARTIAN.

Hélas, ma fille! quel myſtére
T'oblige à ſouſpirer de ce que dit un pére?

JUSTINE.

L'image de l'Empire en de ſi jeunes mains
M'a tiré ce ſouſpir pour l'Etat que je plains.

MARTIAN.

Pour l'intereſt public rarement on ſouſpire,
Si quelque ennuy ſecret n'y meſle ſon martyre:
L'un ſe cache ſous l'autre, & fait un faux éclat,
Et jamais à ton âge on ne plaignit l'Etat.

JUSTINE.

A mon âge un ſouſpir ſemble dire qu'on aime:

Cependant vous avez ſouſpiré tout de meſme,
Seigneur, & ſi j'oſois vous le dire à mon tour...

MARTIAN.

Ce n'eſt point à mon âge à ſouſpirer d'amour,
Je le ſçais, mais enfin chacun a ſa foibleſſe.
Aimerois-tu Léon ?

JUSTINE.

Aimez-vous la Princeſſe?

MARTIAN.

Oublie en ma faveur que tu l'as deviné,
Et démens un ſoupçon qu'un ſouſpir t'a donné.
L'Amour en mes pareils n'eſt jamais excuſable,
Pour peu qu'on s'éxamine, on s'en tient mépriſable,
On s'en hait, & ce mal qu'on n'oſe découvrir
Fait encor plus de peine à cacher, qu'à ſouffrir.
Mais t'en faire l'aveu, c'eſt n'en faire à perſonne;
La part que le reſpect, que l'amitié t'y donne,
Et tout ce que le ſang en attire ſur toy,
T'impoſent de le taire une éternelle loy.
J'aime, & depuis dix ans ma flame & mon ſilence
Font à mon triste cœur égale violence:
J'écoute la raiſon, j'en gouſte les avis,
Et les mieux écoutez ſont le plus mal ſuivis.
Cent fois en moins d'un jour je guéris, & retombe,
Cent fois je me révolte, & cent fois je ſuccombe,
Tant ce calme forcé que j'étudie en vain
Près d'un ſi rare objet s'évanoüit ſoudain.

JUSTINE.

Mais pourquoy luy donner vous-meſme la Couronne,
Quand à ſon cher Léon c'eſt donner ſa perſonne?

MARTIAN.

Appren que dans un âge uſé comme le mien,
Qui n'oſe ſouhaiter, ny meſme accepter rien,
L'Amour hors d'intereſt s'attache à ce qu'il aime,
Et n'oſant rien pour ſoy, le ſert contre ſoy-meſme.

JUSTINE.

N'ayant rien prétendu, dequoy ſouſpirez-vous?

MARTIAN.

Pour ne prétendre rien on n'eſt pas moins jaloux,
Et ces deſirs, qu'éteint le déclin de la vie,
N'empeſchent pas de voir avec un œil d'envie,
Quand on eſt d'un mérite à pouvoir faire honneur,
Et qu'il faut qu'un autre âge emporte le bonheur.
Que le moindre retour vers nos belles années
Jette alors d'amertume en nos ames geſnées!
Que n'ay-je veu le jour quelques luſtres plus tard,
Diſois-je, en ſes bontez peut eſtre aurois-je part,
Si le Ciel n'oppoſoit auprès de la Princeſſe
A l'excès de l'Amour le manque de jeuneſſe.
De tant & tant de cœurs qu'il force à l'adorer
Devois-je eſtre le ſeul qui ne pûſt eſpérer?
J'aimois quand j'étois jeune, & ne déplaiſois guére,
Quelquefois de ſoy-meſme on cherchoit à me plaire,

Je pouvois aspirer au cœur le mieux placé:
Mais, hélas! j'étois jeune, & ce temps eſt paſſé.
Le ſouvenir en tuë, & l'on ne l'enviſage
Qu'avec, s'il le faut dire, une eſpéce de rage:
On le repouſſe, on fait cent projets ſuperflus,
Le trait qu'on porte au cœur s'enfonce d'autant plus,
Et ce feu que de honte on s'obſtine à contraindre
Redouble par l'effort qu'on ſe fait pour l'éteindre.

JUSTINE.

Inſtruit que vous étiez des maux que fait l'Amour,
Vous en pouviez, Seigneur, empeſcher le retour,
Contre toute ſa ruſe eſtre mieux ſur vos gardes.

MARTIAN.

Et l'ay-je regardé comme tu le regardes,
Moy qui me figurois que ma caducité
Près de la beauté meſme étoit en ſeureté?
Je m'attachois ſans crainte à ſervir la Princeſſe,
Fier de mes cheveux blancs, & fort de ma foibleſſe,
Et quand je ne penſois qu'à remplir mon devoir,
Je devenois Amant ſans m'en apercevoir.
Mon ame de ce feu nonchalamment ſaiſie
Ne l'a point reconnu que par ma jalouſie:
Tout ce qui l'approchoit vouloit me l'enlever,
Tout ce qui luy parloit cherchoit à m'en priver,
Je tremblois qu'à leurs yeux elle ne fûſt trop belle,
Je les haïſſois tous, comme plus dignes d'elle,
Et ne pouvois ſouffrir qu'on s'enrichiſt d'un bien,
Que j'enviois à tous, ſans y prétendre rien.

Quel ſupplice d'aimer un objet adorable,
Et de tant de rivaux ſe voir le moins aimable!
D'aimer plus qu'eux enſemble, & n'oſer de ſes feux,
Quelques ardens qu'ils ſoient, ſe promettre autant qu'eux
On auroit deviné mon amour par ma peine,
Si la peur que j'en eus n'avoit fuy tant de geſne;
L'Auguste Pulchérie avoit beau me ravir,
J'attendois à la voir qu'il la fallûſt ſervir.
Je fis plus, de Léon j'appuyay l'espérance,
La Princeſſe l'aima, j'en eus la confiance,
Et la diſſüaday de ſe donner à luy,
Qu'il ne fûſt de l'Empire, ou le maiſtre, ou l'appuy.
Ainſi pour éviter un Hymen ſi funeste,
Sans rendre heureux Léon, je détruiſois le reste,
Et mettant un long terme au ſuccès de l'Amour,
J'espérois de mourir avant ce triste jour.
Nous y voila, ma fille, & du moins j'ay la joye
D'avoir à ſon triomphe ouvert l'unique voye,
J'en mourray du moment qu'il recevra ſa foy,
Mais dans cette douceur, qu'ils tiendront tout de moy.
J'ay caché ſi long-temps l'ennuy qui me dévore,
Qu'en dépit que j'en aye enfin il s'évapore,
L'aigreur en diminuë à te le raconter,
Fais-en autant du tien, c'eſt mon tour d'écouter.

JUSTINE.

Seigneur, un mot ſuffit pour ne vous en rien taire,
Le meſme Astre a veu naiſtre, & la fille & le pére,
Ce mot dit tout. Souffrez qu'une imprudente ardeur,
Preſte à s'évaporer, reſpecte ma pudeur.

Je ſuis jeune, & l'Amour trouvoit une ame tendre
Qui n'avoit ny le ſoin, ny l'art de ſe défendre:
La Princeſſe qui m'aime, & m'ouvroit ſes ſecrets
Luy prétoit contre moy d'inévitables traits,
Et toutes les raiſons dont s'appuyoit ſa flame
Etoient autant de dards qui me traverſoient l'ame.
Je pris ſans y penſer ſon éxemple pour loy;
Un Amant digne d'elle eſt trop digne de moy,
Diſois-je, & s'il bruſloit pour moy, comme pour elle,
Avec plus de bonté je recevrois ſon zèle.
Plus elle m'en peignoit les rares qualitez,
Plus d'une douce erreur mes ſens étoient flatez.
D'un illustre avenir l'infaillible préſage
Qu'on voit ſi hautement écrit ſur ſon viſage,
Son nom que je voyois croiſtre de jour en jour,
Pour moy, comme pour elle, étoient dignes d'amour.
Je les voyois d'accord d'un heureux Hyménée,
Mais nous n'en étions pas encor à la journée:
Quelque obstacle impréveu rompra de ſi doux nœuds,
Ajoûtois-je, & le temps éteint les plus beaux feux.
C'eſt ce que m'inspiroit l'aimable réverie,
Dont jusqu'à ce grand jour ma flame s'eſt nourrie:
Mon cœur qui ne vouloit deſeſpérer de rien
S'en faiſoit à toute heure un charmant entretien.
Qu'on reſve avec plaiſir quand noſtre ame bleſſée
Autour de ce qu'elle aime eſt toute ramaſſée!
Vous le ſçavez, Seigneur, & comme à tous propos
Un doux je ne ſçais quoy trouble noſtre repos,
Un ſommeil inquiet ſur de confus nüages
Eléve inceſſamment de flateuſes images,
Et ſur leur vain rapport fait naiſtre des ſouhaits,

Que le réveil admire, & ne dédit jamais.
Ainſi près de tomber dans un malheur extréme
J'en écartois l'idée en m'abuſant moy-meſme:
Mais il faut renoncer à des abus ſi doux,
Et je me voy, Seigneur, au meſme état que vous.

MARTIAN.

Tu peux aimer ailleurs, & c'eſt un avantage
Que n'oſe ſe permettre un Amant de mon âge.
Choiſi qui tu voudras, je ſçauray l'obtenir,
Mais écoutons Aspar que j'aperçoy venir.

SCENE II.

MARTIAN, ASPAR JUSTINE.

ASPAR.

Seigneur, voſtre ſuffrage a réuny les noſtres,
Voſtre voix a plus fait que n'auroient fait cent autres;
Mais j'apprens qu'on murmure, & doute ſi le chois
Que fera la Princeſſe, aura toutes les voix.

MARTIAN.

Et qui fait preſumer de ſon incertitude
Qu'il aura quelque choſe, ou d'amer, ou de rude?

ASPAR.

Son amour pour Léon, elle en fait ſon époux,
Aucun n'en veut douter.

MARTIAN.

Je le croy comme eux tous,
Qu'y trouve-t'on à dire, & quelle défiance...

ASPAR.

Il eſt jeune, & l'on craint ſon peu d'expérience.
Conſidérez, Seigneur, combien c'eſt hazarder.
Qui n'a fait qu'obéïr ſçaura mal commander,
On n'a point veu ſous luy d'Armée, ou de Province.

MARTIAN.

Jamais un bon Sujet ne devint mauvais Prince,
Et ſi le Ciel en luy répond mal à nos vœux,
L'Auguste Pulchérie en ſçait aſſez pour deux.
Rien ne nous ſurprendra de voir la meſme choſe
Où nos yeux ſe ſont faits quinze ans ſous Théodoſe;
C'étoit un Prince foible, un esprit mal tourné,
Cependant avec elle il a bien gouverné.

ASPAR.

Cependant nous voyons ſix Généraux d'Armée
Dont au commandement l'ame eſt accoûtumée.
Voudront-ils recevoir un ordre Souverain
De qui l'a jusqu'icy toûjours pris de leur main?

Seigneur, il eſt bien dur de ſe voir ſous un maiſtre
Dont on le fut toûjours, & dont on devroit l'eſtre.

MARTIAN.

Et qui m'aſſeurera que ces ſix Généraux
Se réuniront mieux ſous un de leurs égaux?
Plus un pareil mérite aux grandeurs nous appelle,
Et plus la jalouſie aux grands eſt naturelle.

ASPAR.

Je les tiens réunis, Seigneur, ſi vous voulez,
Il eſt, il eſt encor des noms plus ſignalez,
J'en ſçais qui leur plairoient, & s'il vous faut plus dire,
Avoüez-en mon zéle, & je vous fais élire.

MARTIAN.

Moy, Seigneur, dans un âge où la tombe m'attend!
Un maiſtre pour deux jours n'eſt pas ce qu'on prétend,
Je ſçais le poids d'un Scéptre, & connoy trop mes forces
Pour eſtre encor ſenſible à ces vaines amorces.
Les ans qui m'ont uſé l'esprit comme le corps
Abatroient tous les deux ſous les moindres efforts;
Et ma mort que par là vous verriez avancée
Rendroit à tant d'égaux leur prémiére penſée,
Et feroit une triste & prompte occaſion
De rejetter l'Etat dans la diviſion.

ASPAR.

Pour éviter les maux qu'on en pourroit attendre,

Vous pourriez partager vos ſoins avec un gendre,
L'installer dans le Troſne, & le nommer Céſar.

MARTIAN.

Il faudroit que ce gendre euſt les vertus d'Aspar,
Mais vous aimez ailleurs, & ce ſeroit un crime
Que de rendre infidelle un cœur ſi magnanime.

ASPAR.

J'aime, & ne me ſens pas capable de changer;
Mais d'autres vous diroient, que pour vous ſoulager,
Quand leur amour iroit jusqu'à l'idolatrie,
Ils le ſacrifiroient au bien de la Patrie.

JUSTINE.

Certes qui m'aimeroit pour le bien de l'Etat
Ne me trouveroit pas, Seigneur, un cœur ingrat,
Et je luy rendrois grace au nom de tout l'Empire:
Mais vous étes constant, & s'il vous faut plus dire,
Quoy que le bien public jamais puiſſe éxiger,
Ce ne ſera pas moy qui vous feray changer.

MARTIAN.

Revenons à Léon. J'ay peine à bien comprendre
Quels malheurs d'un tel chois nous aurions lieu d'attendre.
Quiconque vous verra le mary de ſa ſœur,
S'il ne le craint aſſez, craindra ſon défenſeur,
Et ſi vous me contez encor pour quelque choſe,
Mes conſeils agiront, comme ſous Théodoſe.

ASPAR.

Nous en pourrons tous deux avoir le démenty.

MARTIAN.

C'eſt à faire à périr pour le meilleur party,
Il ne m'en peut coûter qu'une mourante vie,
Que l'âge & ſes chagrins m'auront bien-toſt ravie.
Pour vous, qui d'un autre œil regardez ce danger,
Vous avez plus à vivre, & plus à ménager,
Et je n'empeſche pas qu'auprès de la Princeſſe
Voſtre zèle n'éclate autant qu'il s'intereſſe.
Vous pouvez l'avertir de ce que vous croyez,
Luy dire de ce chois ce que vous prévoyez,
Luy propoſer ſans fard celuy qu'elle doit faire;
La verité luy plaiſt, & vous pourrez luy plaire:
Je changeray comme elle alors de ſentimens,
Et tiens mon ame preſte à ſes commandemens.

ASPAR.

Parmi les veritez il en eſt de certaines
Qu'on ne dit point en face aux teſtes Souveraines,
Et qui veulent de nous un tour, un ascendant,
Qu'aucun ne peut trouver qu'un Ministre prudent.
Vous ferez mieux valoir ces marques d'un vray zèle,
M'en ouvrant avec vous, je m'acquite envers elle,
Et n'ayant rien de plus qui m'améne en ce lieu,
Je vous en laiſſe maiſtre, & me retire. Adieu.

SCENE III.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

Le dangereux esprit! & qu'avec peu de peine
Il manqueroit d'amour, & de foy pour Iréne!
Des rivaux de Léon il eſt le plus jaloux,
Et roule des projets qu'il ne dit pas à tous.

JUSTINE.

Il n'a pour but, Seigneur, que le bien de l'Empire.
Détroſnez la Princeſſe, & faites-vous élire,
C'eſt un Amant pour moy que je n'attendois pas,
Qui vous ſoulagera du poids de tant d'Etats.

MARTIAN.

C'eſt un homme, & je veux qu'un jour il t'en ſouvienne,
C'eſt un homme à tout perdre, à moins qu'on le prévienne.
Mais Léon vient déja nous vanter ſon bonheur.
Arme-toy de conſtance, & prépare un grand cœur,
Et quelque émotion qui trouble ton courage,
Contre tout ſon deſordre affermy ton viſage.

SCENE IV.

LEON, MARTIAN, JUSTINE.

LEON.

L'auriez-vous crû jamais, Seigneur, je ſuis perdu.

MARTIAN.

Seigneur, que dites-vous? ay-je bien entendu?

LEON.

Je le ſuis ſans reſſource, & rien plus ne me flate,
J'ay reveu Pulchérie, & n'ay veu qu'une ingrate;
Quand je croy l'acquérir, c'eſt lors que je la perds,
Et me détruis moy-meſme alors que je la ſers.

MARTIAN.

Expliquez-vous, Seigneur, parlez en confiance,
Fait-elle un autre chois?

LEON.

Non, mais elle balance:
Elle ne me veut pas encor deſeſpérer,
Mais elle prend du temps pour en délibérer.
Son chois n'eſt plus pour moy, puiſqu'elle le différe,

L'Amour n'eſt point le maiſtre alors qu'on délibére,
Et je ne ſçaurois plus me promettre ſa foy,
Moy qui n'ay que l'Amour qui luy parle pour moy.
Ah Madame...

JUSTINE.

Seigneur...

LEON.

Auriez-vous pû le croire?

JUSTINE.

L'Amour qui délibére eſt ſeur de ſa victoire,
Et quand d'un vray mérite il s'eſt fait un appuy,
Il n'eſt point de raiſons qui ne parlent pour luy.
Souvent il aime à voir un peu d'impatience,
Et feint de reculer, lors que plus il avance,
Ce moment d'amertume en rend les fruits plus doux,
Aimez, & laiſſez faire une ame toute à vous.

LEON.

Toute à moy! mon malheur n'eſt que trop veritable,
J'en ay préveu le coup, je le ſens qui m'accable.
Plus elle m'aſſeuroit de ſon affection,
Plus je me faiſois peur de ſon ambition,
Je ne ſçavois des deux quelle étoit la plus forte:
Mais il n'eſt que trop vray, l'ambition l'emporte,
Et ſi ſon cœur encor luy parle en ma faveur,
Son Troſne me dédaigne, en dépit de ſon cœur.
Seigneur, parlez pour moy, parlez pour moy, Madame,

Vous pouvez tout ſur elle, & liſez dans ſon ame,
Peignez-luy bien mes feux, retracez-luy les ſiens,
Rappellez dans ſon cœur leurs plus doux entretiens,
Et ſi vous concevez de quelle ardeur je l'aime,
Faites-luy ſouvenir qu'elle m'aimoit de meſme.
Elle meſme a brigué pour me voir Souverain,
J'étois ſans ce grand tître indigne de ſa main;
Mais ſi je ne l'ay pas, ce tître qui l'enchante,
Seigneur, à qui tient-il qu'à ſon humeur changeante?
Son orgueil contre moy doit-il s'en prévaloir,
Quand pour me voir au Troſne, elle n'a qu'à vouloir?
Le Sénat n'a pour elle appuyé mon ſuffrage,
Qu'afin que d'un beau feu ma grandeur fûſt l'ouvrage,
Il ſçait depuis quel temps il luy plaiſt de m'aimer,
Et quand il l'a nommée, il a crû me nommer.
Allez, Seigneur, allez empeſcher ſon parjure,
Faites qu'un Empereur ſoit voſtre Créature.
Que je vous céderois ce grand tître aiſément,
Si vous pouviez ſans luy me rendre heureux Amant!
Car enfin mon amour n'en veut qu'à ſa perſonne,
Et n'a d'ambition que ce qu'on m'en ordonne.

MARTIAN.

Nous allons, & tous deux, Seigneur, luy faire voir
Qu'elle doit mieux uſer de l'abſolu pouvoir.
Modérez cependant l'excès de voſtre peine,
Remettez vos eſprits dans l'entretien d'Iréne.

LEON.

D'Iréne? & ſes conſeils m'ont trahy, m'ont perdu.

MARTIAN.

Son zèle pour un frére a fait ce qu'il a dû,
Pouvoit-elle prévoir cette ſupercherie
Qu'a fait à voſtre amour l'orgueil de Pulchérie?
J'oſe en parler ainſi, mais ce n'eſt qu'entre nous.
Nous luy rendrons l'eſprit plus traitable & plus doux,
Et vous rapporterons ſon cœur, & ce grand tître.
Allez.

LEON.

Entre elle & moy que n'étes-vous l'arbitre!
Adieu, c'eſt de vous ſeuls que je puis recevoir
Dequoy garder encor quelque reſte d'eſpoir.

SCENE V.

MARTIAN, JUSTINE.

MARTIAN.

Juſtine, tu le vois, ce bien-heureux obſtacle,
Dont ton amour ſembloit preſſentir le miracle.
Je ne te défens point en cette occaſion
De prendre un peu d'eſpoir ſur leur diviſion,
Mais garde-toy d'avoir une ame aſſez hardie,
Pour faire à leur amour la moindre perfidie.
Le mien de ce revers s'applique tant de part,
Que j'eſpére en mourir quelques momens plus tard.
Mais de quel front enfin leur donner à connoiſtre
Les périls d'un amour que nous avons veu naiſtre,

Dont nous avons tous deux été les confidens,
Et peut eſtre formé les traits les plus ardens?
De tous leurs déplaiſirs c'eſt nous rendre coupables:
Servons-les en amis, en Amants veritables,
Le veritable Amour n'eſt point intereſſé.
Allons, j'acheveray comme j'ay commencé,
Suy l'éxemple, & fay voir qu'une ame généreuſe
Trouve dans ſa vertu dequoy ſe rendre heureuſe,
D'un ſincére devoir fait ſon unique bien,
Et jamais ne s'expoſe à ſe reprocher rien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

Je vous ay dit mon ordre. Allez, Seigneur, de grace
Sauver mon triste cœur du coup qui le menace,
Mettez tout le Sénat dans ce cher intereſt.

MARTIAN.

Madame, il ſçait aſſez combien Léon vous plaiſt,
Et le nomme aſſez haut, alors qu'il vous défére
Un chois que voſtre amour vous a déja fait faire.

PULCHERIE.

Que ne m'en fait-il donc une obligeante loy?
Ce n'eſt pas le choiſir, que s'en remettre à moy,
C'eſt attendre l'iſſuë à couvert de l'orage:
Si l'on m'en applaudit, ce ſera ſon ouvrage,
Et ſi j'en ſuis blaſmée, il n'y veut point de part.
En doute du ſuccès, il en fuit le hazard,

Et lors que je l'en veux garand vers tout le monde,
Il veut qu'à l'Univers moy ſeule j'en réponde.
Ainſi m'abandonnant au chois de mes ſouhaits,
S'il eſt des mécontens, moy ſeule je les fais,
Et je devray moy ſeule apaiſer le murmure
De ceux à qui ce chois ſemblera faire injure,
Prévenir leur révolte, & calmer les mutins
Qui porteront envie à nos heureux destins.

MARTIAN.

Aspar vous aura veuë, & cette ame chagrine...

PULCHERIE.

Il m'a veuë, & j'ay veu quel chagrin le domine,
Mais il n'a pas laiſſé de me faire juger
Du chois que fait mon cœur quel ſera le danger.
Il part de bons avis quelquefois de la haine,
On peut tirer du fruit de tout ce qui fait peine,
Et des plus grands deſſeins qui veut venir à bout
Préte l'oreille à tous, & fait profit de tout.

MARTIAN.

Mais vous avez promis, & la foy qui vous lie...

PULCHERIE.

Je ſuis Impératrice, & j'étois Pulchérie.
De ce Troſne ennemy de mes plus doux ſouhaits
Je regarde l'Amour comme un de mes Sujets:
Je veux que le reſpect qu'il doit à ma Couronne
Repouſſe l'attentat qu'il fait ſur ma perſonne,

Je veux qu'il m'obéïſſe au lieu de me trahir,
Je veux qu'il donne à tous l'éxemple d'obéïr,
Et jalouſe déja de mon pouvoir ſupréme,
Pour l'affermir ſur tous je le prens ſur moy-meſme.

MARTIAN.

Ainſi donc ce Léon qui vous étoit ſi cher...

PULCHERIE.

Je l'aime d'autant plus qu'il m'en faut détacher.

MARTIAN.

Seroit-il à vos yeux moins digne de l'Empire,
Qu'alors que vous preſſiez le Sénat de l'élire ?

PULCHERIE.

Il falloit qu'on le viſt des yeux dont je le voy,
Que de tout ſon mérite on convinſt avec moy,
Et que par une estime éclatante, & publique
On miſt l'Amour d'accord avec la Politique.
J'aurois déja remply l'espoir d'un ſi beau feu,
Si le chois du Sénat m'en euſt donné l'aveu,
J'aurois pris le party dont il me faut défendre,
Et ſi jusqu'à Léon je n'oſe plus descendre,
Il m'étoit glorieux, le voyant Souverain,
De remonter au Troſne, en luy donnant la main.

MARTIAN.

Voſtre cœur tiendra bon pour luy contre tous autres.

PULCHERIE.

S'il a ces ſentimens, ce ne ſont pas les voſtres,
Non, Seigneur, c'eſt Léon, c'eſt ſon juste couroux,
Ce ſont ſes déplaiſirs qui s'expliquent par vous.
Vous prétez voſtre bouche, & n'étes pas capable
De donner à ma gloire un conſeil qui l'accable.

MARTIAN.

Mais ſes rivaux ont-ils plus de mérite?

PULCHERIE.

Non,
Mais ils ont plus d'employ, plus de rang, plus de nom,
Et ſi de ce grand chois ma flame eſt la maîtreſſe,
Je commence à régner par un trait de foibleſſe.

MARTIAN.

Et tenez-vous fort ſeur qu'une legéreté
Donnera plus d'éclat à voſtre Dignité?
Pardonnez-moy ce mot, s'il a trop de franchiſe,
Le Peuple aura peut eſtre une ame moins ſoûmiſe:
Il aime à cenſurer ceux qui luy font la loy,
Et vous reprochera jusqu'au manque de foy.

PULCHERIE.

Je vous ay déja dit ce qui m'en juſtifie,
Je ſuis Impératrice, & j'étois Pulchérie.
J'oſe vous dire plus. Léon a des jaloux,
Qui n'en font pas, Seigneur, meſme eſtime que nous.
Pour ſurprenant que ſoit l'eſſay de ſon courage,

Les vertus d'Empereur ne ſont point de ſon âge,
Il eſt jeune, & chez eux c'eſt un ſi grand defaut,
Que ce mot prononcé détruit tout ce qu'il vaut.
Si donc j'en fais le chois, je paroiſtray le faire
Pour régner ſous ſon nom ainſi que ſous mon frére:
Vous meſme qu'ils ont veu ſous luy dans un employ,
Où vos conſeils régnoient autant, & plus que moy,
Ne donnerez-vous point quelque lieu de vous dire
Que vous n'aurez voulu qu'un fantoſme à l'Empire,
Et que dans un tel chois vous vous ſerez flaté
De garder en vos mains toute l'authorité?

MARTIAN.

Ce n'eſt pas mon deſſein, Madame, & s'il faut dire
Sur le chois de Léon ce que le Ciel m'inspire,
Dès cét heureux moment qu'il ſera voſtre époux,
J'abandonne Byzance, & prens congé de vous,
Pour aller dans le calme, & dans la ſolitude,
De la mort qui m'attend faire l'heureuſe étude.
Voila comme j'aspire à gouverner l'Etat.
Vous m'avez commandé d'aſſembler le Sénat,
J'y vay, Madame.

PULCHERIE.

Quoy! Martian m'abandonne
Quand il faut ſur ma teſte affermir la Couronne!
Luy de qui le grand cœur, la prudence, la foy...

MARTIAN.

Tout le prix que j'en veux, c'eſt de mourir à moy.

SCENE II.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que me dit-il, Juſtine, & de quelle retraite
Oſe-t'il menacer l'Hymen qu'il me ſouhaite?
De Léon près de moy ne ſe fait-il l'appuy,
Que pour mieux dédaigner de me ſervir ſous luy?
Le hait-il? le craint-il? & par quelle autre cauſe...

JUSTINE.

Qui que vous épouſiez, il voudra meſme choſe.

PULCHERIE.

S'il étoit dans un âge à prétendre ma foy,
Comme il ſeroit de tous le plus digne de moy,
Ce qu'il donne à penſer auroit quelque apparence,
Mais les ans l'ont deu mettre en entiére aſſeurance.

JUSTINE.

Que ſçavons-nous, Madame? Eſt-il deſſous les Cieux
Un cœur impénétrable au pouvoir de vos yeux?
Ce qu'ils ont d'habitude à faire des conqueſtes
Trouve à prendre vos fers les ames toûjours preſtes.

L'âge n'en met aucune à couvert de leurs traits:
Non que ſur Martian j'en ſçache les effets;
Il m'a dit comme à vous que ce grand Hyménée
L'envoîra loin d'icy finir ſa Destinée,
Et ſi j'oſe former quelque ſoupçon confus,
Je parle en général, & ne ſçais rien de plus.
Mais pour voſtre Léon, étes-vous réſoluë
A le perdre aujourd'huy de puiſſance abſoluë?
Car ne l'épouſer pas, c'eſt le perdre en effet.

PULCHERIE.

Pour te montrer la geſne où ſon nom ſeul me met,
Souffre que je t'explique en faveur de ſa flame
La tendreſſe du cœur après la grandeur d'ame.
Léon ſeul eſt ma joye, il eſt mon ſeul deſir,
Je n'en puis choiſir d'autre, & n'oſe le choiſir,
Depuis trois ans unie à cette chére idée,
J'en ay l'ame à toute heure, en tous lieux, obſédée,
Rien n'en détachera mon cœur que le trépas:
Encor après ma mort n'en répondrois-je pas,
Et ſi dans le tombeau le Ciel permet qu'on aime,
Dans le fond du tombeau je l'aimeray de meſme.
Troſne qui m'ébloüis, tîtres qui me flatez,
Pourrez-vous me valoir ce que vous me coûtez?
Et de tout voſtre orgueil la pompe la plus haute
A-t'elle un bien égal à celuy qu'elle m'ôte?

JUSTINE.

Et vous pouvez penſer à prendre un autre époux?

PULCHERIE.

Ce n'eſt pas, tu le ſçais, à quoy je me réſous.
Si ma gloire à Léon me défend de me rendre,
De tout autre que luy l'amour ſçait me défendre.
Qu'il eſt fort, cét amour! ſauve-m'en, ſi tu peux,
Voy Léon, parle-luy, deſrobe-moy ſes vœux:
M'en faire un prompt larcin c'eſt me rendre un ſervice,
Qui ſçaura m'arracher des bords du précipice:
Je le crains, je me crains, s'il n'engage ſa foy,
Et je ſuis trop à luy, tant qu'il eſt tout à moy.
Sens-tu d'un tel effort ton amitié capable?
Ce Héros n'a-t'il rien qui te paroiſſe aimable?
Au pouvoir de tes yeux j'uniray mon pouvoir,
Parle, que réſous-tu de faire?

JUSTINE.

Mon devoir.
Je ſors d'un ſang, Madame, à me rendre aſſez vaine
Pour attendre un époux d'une main Souveraine,
Et n'ayant point d'amour que pour ma liberté,
S'il la faut immoler à voſtre ſeureté,
J'oſeray... mais voicy ce cher Léon, Madame,
Voulez-vous...

PULCHERIE.

Laiſſe-moy conſulter mieux mon ame.
Je ne ſçais pas encor trop bien ce que je veux,
Attens un nouvel ordre, & ſuspens tous tes vœux.

SCENE III.

PULCHERIE, LEON, JUSTINE.

PULCHERIE.

Seigneur, qui vous raméne? eſt-ce l'impatience
D'ajoûter à mes maux ceux de voſtre preſence,
De livrer tout mon cœur à de nouveaux combats,
Et ſouffray-je trop peu quand je ne vous voy pas?

LEON.

Je viens ſçavoir mon ſort.

PULCHERIE.

N'en ſoyez point en doute,
Je vous aime, & nous plains. C'eſt là me peindre toute,
C'eſt tout ce que je ſens; & ſi voſtre amitié
Sentoit pour mes malheurs quelques traits de pitié,
Elle m'épargneroit cette fatale veuë,
Qui me perd, m'aſſaſſine, & vous-meſme vous tuë.

LEON.

Vous m'aimez, dites-vous?

PULCHERIE.

Plus que jamais.

LEON.

Hélas!
Je ſouffrirois bien moins ſi vous ne m'aimiez pas.
Pourquoy m'aimer encor ſeulement pour me plaindre?

PULCHERIE.

Comment cacher un feu que je ne puis éteindre?

LEON.

Vous l'étouffez du moins ſous l'orgueil ſcrupuleux
Qui fait ſeul tous les maux dont nous mourons tous deux.
Ne vous en plaignez point, le voſtre eſt volontaire,
Vous n'avez que celuy qu'il vous plaiſt de vous faire,
Et ce n'eſt pas pour eſtre aux termes d'en mourir,
Que d'en pouvoir guérir dès qu'on s'en veut guérir.

PULCHERIE.

Moy ſeule je me fais les maux dont je ſouſpire!
A-ce été ſous mon nom que j'ay brigué l'Empire?
Ay-je employé mes ſoins, mes amis que pour vous?
Ay-je cherché par là qu'à vous voir mon époux?
Quoy! Voſtre déférence à mes efforts s'oppoſe,
Elle rompt mes projets, & ſeule j'en ſuis cauſe!
M'avoir fait obtenir plus qu'il ne m'étoit deu,
C'eſt ce qui m'a perduë, & qui vous a perdu.
Si vous m'aimiez, Seigneur, vous me deviez mieux croire
Ne pas intereſſer mon devoir, & ma gloire;
Ce ſont deux ennemis que vous nous avez faits,
Et que tout noſtre amour n'apaiſera jamais.
Vous m'accablez en vain de ſouſpirs, de tendreſſe,

En vain mon triste cœur en vos maux s'intereſſe,
Et vous rend en faveur de nos communs deſirs
Tendreſſe pour tendreſſe, & ſouſpirs pour ſouſpirs,
Lors qu'à des feux ſi beaux je rens cette juſtice,
C'eſt l'Amante qui parle, oyez l'Impératrice.
Ce tître eſt voſtre ouvrage, & vous me l'avez dit,
D'un ſervice ſi grand voſtre eſpoir s'applaudit,
Et s'eſt fait en aveugle un obſtacle invincible,
Quand il a crû ſe faire un ſuccès infaillible.
Appuyé de mes ſoins, aſſeuré de mon cœur,
Il falloit m'apporter la main d'un Empereur,
M'élever jusqu'à vous en heureuſe Sujette,
Ma joye étoit entiére, & ma gloire parfaite.
Mais puis-je avec ce nom meſme choſe pour vous?
Il faut nommer un maiſtre, & choiſir un époux,
C'eſt la loy qu'on m'impoſe, ou plûtoſt c'eſt la peine
Qu'on attache aux douceurs de me voir Souveraine.
Je ſçais que le Sénat d'une commune voix
Me laiſſe avec reſpect la liberté du chois,
Mais il attend de moy celuy du plus grand homme
Qui reſpire aujourd'huy dans l'une & l'autre Rome.
Vous l'étes, j'en ſuis ſeure, & toutefois, hélas!
Un jour on le croira, mais...

LEON.

On ne le croit pas,
Madame, il faut encor du temps, & des ſervices,
Il y faut du Deſtin quelques heureux caprices,
Et que la Renommée inſtruite en ma faveur
Séduiſant l'Univers impoſe à ce grand cœur.

Cependant admirez comme un Amant ſe flate,
J'avois crû voſtre gloire un peu moins délicate,
J'avois crû mieux répondre à ce que je vous doy
En tenant tout de vous, qu'en vous l'offrant en moy,
Et qu'auprès d'un objet que l'Amour ſollicite
Ce meſme Amour pour moy tiendroit lieu de mérite.

PULCHERIE.

Ouy, mais le tiendra-t'il auprès de l'Univers
Qui ſur un ſi grand chois tient tous ſes yeux ouverts?
Peut eſtre le Sénat n'oſe encor vous élire,
Et ſi je m'y hazarde, oſera m'en dédire,
Peut eſtre qu'il s'apreſte à faire ailleurs ſa Cour
Du honteux deſaveu qu'il garde à noſtre amour:
Car, ne nous flatons point, ma gloire inéxorable
Me doit au plus illustre, & non au plus aimable,
Et plus ce rang m'éléve, & plus ſa Dignité
M'en fait avec hauteur une néceſſité.

LEON.

Rabatez ces hauteurs où tout le cœur s'oppoſe,
Madame, & pour tous deux hazardez quelque choſe:
Tant d'orgueil & d'amour ne s'accordent pas bien,
Et c'eſt ne point aimer, que ne hazarder rien.

PULCHERIE.

S'il n'y faut que mon ſang, je veux bien vous en croire,
Mais c'eſt trop hazarder qu'y hazarder ma gloire,
Et plus je ferme l'œil aux périls que j'y cours,
Plus je voy que c'eſt trop, qu'y hazarder vos jours.

Ah ! ſi la voix publique enfloit voſtre eſpérance
Jusqu'à me demander pour vous la préférence,
Si des noms que la gloire à l'envy me produit
Le plus cher à mon cœur faiſoit le plus de bruit,
Qu'aiſément à ce bruit on me verroit ſouscrire,
Et remettre en vos mains ma perſonne, & l'Empire !
Mais l'Empire vous fait trop d'illustres jaloux.
Dans le fond de ce cœur je vous préfére à tous,
Vous paſſez les plus grands, mais ils ſont plus en veuë,
Vos vertus n'ont point eu toute leur étenduë,
Et le Monde, ébloüy par des noms trop fameux,
N'oſe espérer de vous ce qu'il preſume d'eux.
Vous aimez, vous plaiſez, c'eſt tout auprès des femmes,
C'eſt par là qu'on ſurprend, qu'on enléve leurs ames,
Mais pour emplir un Troſne, & s'y faire estimer,
Ce n'eſt pas tout, Seigneur, que de plaire, & d'aimer.
La plus ferme Couronne eſt bien-toſt ébranlée
Quand un effort d'Amour ſemble l'avoir volée,
Et pour garder un rang ſi cher à nos deſirs,
Il faut un plus grand art que celuy des ſouſpirs.
Ne vous abaiſſez pas à la honte des larmes,
Contre un devoir ſi fort ce ſont de foibles armes,
Et ſi de tels ſecours vous couronnoient ailleurs,
J'aurois pitié d'un Scéptre acheté par des pleurs.

LEON.

Ah ! Madame, aviez-vous de ſi fiéres penſées,
Quand vos bontez pour moy ſe ſont intereſſées ?
Me diſiez-vous alors que le Gouvernement
Demandoit un autre art que celuy d'un Amant ?

Si le Sénat euſt joint ſes ſuffrages au voſtre,
J'en aurois paru digne, autant, ou plus qu'un autre,
Ce grand art de régner euſt ſuivy tant de voix,
Et vous-meſme...

PULCHERIE.

Ouy, Seigneur, j'aurois ſuivy ce choi
Seure que le Sénat jaloux de ſon ſuffrage
Contre tout l'Univers maintiendroit ſon ouvrage.
Tel contre vous & moy s'oſera révolter,
Qui contre un ſi grand Corps craindroit de s'emporter,
Et mépriſant en moy ce que l'Amour m'inspire,
Respecteroit en luy le Démon de l'Empire.

LEON.

Mais l'offre qu'il vous fait d'en croire tous vos vœux...

PULCHERIE.

N'eſt qu'un refus moins rude, & plus reſpectüeux.

LEON.

Quelles illuſions de gloire Chimérique,
Quels farouches égards de dure Politique,
Dans ce cœur tout à moy, mais qu'en vain j'ay charmé
Me font le plus aimable, & le moins estimé?

PULCHERIE.

Arrétez, mon amour ne vient que de l'estime.
Je vous vois un grand cœur, une vertu ſublime,

Une ame, une valeur digne de mes Ayeux,
Et ſi tout le Sénat avoit les meſmes yeux...

LEON.

Laiſſons là le Sénat, & m'apprenez de grace,
Madame, à quel heureux je doy quitter la place,
Qui je dois imiter pour obtenir un jour
D'un orgueil ſouverain le prix d'un juſte amour.

PULCHERIE.

J'auray peine à choiſir. Choiſiſſez-le vous meſme,
Cét heureux, & nommez qui vous voulez que j'aime.
Mais vous ſouffrez aſſez ſans devenir jaloux.
J'aime, & ſi ce grand chois ne peut tomber ſur vous,
Aucun autre du moins, quelque ordre qu'on m'en donne,
Ne ſe verra jamais maiſtre de ma perſonne:
Je le jure en vos mains, & j'y laiſſe mon cœur.
N'attendez rien de plus, à moins d'eſtre Empereur,
Mais j'entens Empereur, comme vous devez l'eſtre,
Par le chois d'un Sénat qui vous prenne pour maiſtre,
Qui d'un Etat ſi grand vous faſſe le ſoûtien,
Et d'un commun ſuffrage authoriſe le mien.
Je le fais r'aſſembler exprès pour vous élire,
Ou me laiſſer moy ſeule à gouverner l'Empire,
Et ne plus m'aſſervir par ce dangereux chois,
S'il ne me veut pour vous donner toutes ſes voix.
Adieu, Seigneur, je crains de n'eſtre plus maîtreſſe
De ce que vos regards m'inſpirent de foibleſſe,
Et que ma peine égale à voſtre déplaiſir
Ne coûte à mon amour quelque indigne ſouſpir.

SCENE IV.

LEON, JUSTINE.

LEON.

C'eſt trop de retenuë, il eſt temps que j'éclate.
Je ne l'ay point nommée ambitieuſe, ingrate,
Mais le Sujet enfin va céder à l'Amant,
Et l'excès du reſpect au juſte emportement.
Dites-le-moy, Madame, a-t'on veu perfidie
Plus noire au fond de l'ame, au dehors plus hardie?
A-t'on veu plus d'étude attacher la raiſon
A l'indigne ſecours de tant de trahiſon?
Loin d'en baiſſer les yeux l'orgueilleuſe en fait gloire,
Elle nous l'oſe peindre en illustre victoire,
L'honneur & le devoir eux ſeuls la font agir,
Et m'étant plus fidelle, elle auroit à rougir.

JUSTINE.

La geſne qu'elle en ſouffre égale bien la voſtre:
Pour vous elle renonce à choiſir aucun autre,
Elle-meſme en vos mains en a fait le ſerment.

LEON.

Illuſion nouvelle, & pur amuſement.
Il n'eſt, Madame, il n'eſt que trop de conjonctures
Où les nouveaux ſermens ſont de nouveaux parjures,

Qui ſçait l'art de régner les rompt avec éclat,
Et ne manque jamais de cent raiſons d'Etat.

JUSTINE.

Mais ſi vous la piquez d'un peu de jalouſie,
Seigneur, ſi vous brouillez par là ſa fantaiſie,
Son amour mal éteint pourroit vous rappeller,
Et ſa gloire auroit peine à vous laiſſer aller.

LEON.

Me ſoupçonneriez-vous d'avoir l'ame aſſez baſſe
Pour employer la feinte à tromper ma disgrace?
Je ſuis jeune, & j'en fais trop mal icy ma Cour,
Pour joindre à ce defaut un faux éclat d'amour.

JUSTINE.

L'agréable defaut, Seigneur, que la jeuneſſe!
Et que de vos jaloux l'importune ſageſſe,
Toute fiére qu'elle eſt, le voudroit racheter
De tout ce qu'elle croit, & croira mériter!
Mais ſi feindre en amour à vos yeux eſt un crime,
Portez ſans feinte ailleurs voſtre plus tendre estime,
Puniſſez tant d'orgueil par de justes dédains,
Et mettez voſtre cœur en de plus ſeures mains.

LEON.

Vous voyez qu'à ſon rang elle me ſacrifie,
Madame, & vous voulez que je la justifie!
Qu'après tous les mépris qu'elle montre pour moy,
Je luy préte un éxemple à me voler ſa foy!

JUSTINE.

Aimez à cela près, & ſans vous mettre en peine
Si c'eſt juſtifier, ou punir l'inhumaine,
Songez que ſi vos vœux en étoient mal reçeus,
On pourroit avec joye accepter ſes refus.
L'honneur qu'on ſe feroit à vous détacher d'elle
Rendroit cette conqueſte, & plus noble, & plus belle.
Plus il faut de mérite à vous rendre inconſtant,
Plus en auroit de gloire un cœur qui vous attend;
Car peut eſtre en eſt-il, que la Princeſſe meſme
Condamne à vous aimer dès que vous direz, j'aime.
Adieu, c'en eſt aſſez pour la prémiére fois.

LEON.

O Ciel! délivre-moy du trouble où tu me vois.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, IRENE.

JUSTINE.

Non, voſtre cher Aspar n'aime point la Princeſſe,
Ce n'eſt que pour le rang que tout ſon cœur s'empreſſe,
Et ſi l'on euſt choiſi mon pére pour Céſar,
J'aurois déja les vœux de cét illustre Aspar.
Il s'en eſt expliqué tantoſt en ma preſence,
Et tout ce que pour elle il a de complaiſance,
Tout ce qu'il luy veut faire, ou craindre, ou dédaigner.
Ne doit eſtre imputé qu'à l'ardeur de régner.
Pulchérie a des yeux qui percent le myſtére,
Et le croit plus rival, qu'amy de ce cher frére;
Mais comme elle balance, elle écoute aiſément
Tout ce qui peut d'abord flater ſon ſentiment.
Voila ce que j'en ſçais.

IRENE.

Je ne ſuis point ſurpriſe

De tout ce que d'Aſpar m'apprend voſtre franchiſe.
Vous ne m'en dites rien que ce que j'en ay dit,
Lors qu'à Léon tantoſt j'ay dépeint ſon eſprit,
Et j'en ay pénétré l'ambition ſecrette,
Jusques à preſſentir l'offre qu'il vous a faite.
Puisque en vain je m'attache à qui ne m'aime pas,
Il faut avec honneur franchir ce mauvais pas,
Il faut à ſon éxemple avoir ma Politique,
Trouver à ma disgrace une face héroïque,
Donner à ce divorce une illustre couleur,
Et ſous de beaux dehors dévorer ma douleur.
Dites-moy cependant, que deviendra mon frére?
D'un ſi parfait amour que faut-il qu'il eſpére?

JUSTINE.

On l'aime, & fortement, & bien plus qu'on ne veut,
Mais pour s'en détacher on fait tout ce qu'on peut.
Faut-il vous dire tout? On m'a commandé meſme
D'eſſayer contre luy l'art, & le ſtratagéme.
On me devra beaucoup, ſi je puis l'ébranler,
On me donne ſon cœur ſi je le puis voler,
Et déja, pour eſſay de mon obéïſſance,
J'ay porté quelque attaque, & fait un peu d'avance:
Vous pouvez bien juger comme il a rebuté,
Fidelle Amant qu'il eſt, cette importunité,
Mais pour peu qu'il vous plûſt appuyer l'artifice,
Cét appuy tiendroit lieu d'un ſignalé ſervice.

IRENE.

Ce n'eſt point un ſervice à prétendre de moy,

Que de porter mon frére à garder mal ſa foy;
Et quand à vous aimer j'aurois ſçeu le réduire,
Quel fruit ſon changement pourroit-il luy produire?
Vous qui ne l'aimez point, pourriez-vous l'accepter?

JUSTINE.

Léon ne ſçauroit eſtre un homme à rejetter,
Et l'on voit ſi ſouvent après la foy donnée
Naiſtre un parfait amour d'un pareil Hyménée,
Que ſi de ſon coſté j'y voyois quelque jour,
J'espérerois bien-toſt de l'aimer à mon tour.

IRENE.

C'eſt trop, & trop peu dire. Eſt-il encor à naiſtre,
Cét amour? eſt-il né?

JUSTINE.

Cela pourroit bien eſtre.
Ne l'éxaminons point avant qu'il en ſoit temps,
L'occaſion viendra peut eſtre, & je l'attens.

IRENE.

Et vous ſervez Léon auprès de la Princeſſe?

JUSTINE.

Avec ſincérité pour luy je m'intereſſe,
Et ſi j'en étois crûë, il auroit le bonheur
D'en obtenir la main, comme il en a le cœur.
J'obéïs cependant aux ordres qu'on me donne,

Et ſouffrirois ſes vœux, s'il perdoit la Couronne.
Mais la Princeſſe vient.

SCENE II.

PULCHERIE, IRENE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Que fait ce malheureux,
Iréne?

IRENE.

Ce qu'on fait dans un ſort rigoureux.
Il ſouſpire, il ſe plaint.

PULCHERIE.

De moy?

IRENE.

De ſa Fortune.

PULCHERIE.

Eſt-il bien convaincu qu'elle nous eſt commune,
Qu'ainſi que luy, du ſort j'accuſe la rigueur?

IRENE.

Je ne pénétre point jusqu'au fond de ſon cœur,

Mais je ſçais qu'au dehors ſa douleur vous reſpecte,
Elle ſe tait de vous.

PULCHERIE.

Ah qu'elle m'eſt ſuſpecte!
Un modeſte reproche à ſes maux ſiéroit bien,
C'eſt me trop accuſer, que de n'en dire rien.
M'auroit-il oubliée, & déja dans ſon ame
Effacé tous les traits d'une ſi belle flame?

IRENE.

C'eſt par là qu'il devroit ſoulager ſes ennuis,
Madame, & de ma part j'y fais ce que je puis.

PULCHERIE.

Ah, ma flame n'eſt pas à tel point affoiblie,
Que je puiſſe endurer, Iréne, qu'il m'oublie.
Fay-luy, fay-luy plûtoſt ſoulager ſon ennuy
A croire que je ſouffre autant & plus que luy.
C'eſt une verité que j'ay beſoin qu'il croye,
Pour meſler à mes maux quelque inutile joye,
Si l'on peut nommer joye une triſte douceur,
Qu'un digne amour conſerve en dépit du malheur.
L'ame qui l'a ſentie en eſt toûjours charmée,
Et meſme en n'aimant plus il eſt doux d'eſtre aimée.

JUSTINE.

Vous ſouvient-il encor de me l'avoir donné,
Madame? & ce doux ſoin dont voſtre eſprit geſné...

PULCHERIE.

Souffre un reste d'amour qui me trouble, & m'accable,
Je ne t'en ay point fait un don irrévocable;
Mais je te le redis, deſrobe-moy ſes vœux,
Séduis, enléve-moy ſon cœur, ſi tu le peux.
J'ay trop mis à l'écart celuy d'Impératrice,
Reprenons avec luy ma gloire, & mon ſupplice;
C'en eſt un, & bien rude, à moins que le Sénat
Mette d'accord ma flame, & le bien de l'Etat.

IRENE.

N'eſt-ce point avilir voſtre pouvoir ſupréme
Que mandier ailleurs ce qu'il peut de luy-meſme?

PULCHERIE.

Iréne, il te faudroit les meſmes yeux qu'à moy,
Pour voir la moindre part de ce que je prévoy.
Epargne à mon amour la douleur de te dire
A quels troubles ce chois hazarderoit l'Empire,
Je l'ay déja tant dit, que mon esprit laſſé
N'en ſçauroit plus ſouffrir le portrait retracé.
Ton frére a l'ame grande, intrépide, ſublime,
Mais d'un peu de jeuneſſe on luy fait un tel crime,
Que ſi tant de vertus n'ont que moy pour appuy,
En faire un Empereur, c'eſt me perdre avec luy.

IRENE.

Quel ordre a pû du Troſne exclure la jeuneſſe?
Quel Astre à nos beaux jours enchaiſne la foibleſſe?
Les vertus, & non l'âge, ont droit à ce haut rang,

Et n'étoit le reſpect qu'imprime voſtre ſang,
Je dirois que Léon vaudroit bien Théodoſe.

PULCHERIE.

Sans doute, & toutefois ce n'eſt pas meſme choſe.
Foible qu'étoit ce Prince à régir tant d'Etats,
Il avoit des appuis que ton frére n'a pas:
L'Empire en ſa perſonne étoit héréditaire,
Sa naiſſance le tint d'un Ayeul, & d'un pére,
Il régna dès l'enfance, & régna ſans jaloux,
Estimé d'aſſez peu, mais obéy de tous.
Léon peut ſuccéder aux droits de la Puiſſance,
Mais non pas au bonheur de cette obéïſſance,
Tant ce Troſne où l'Amour par ma main l'auroit mis
Dans mes prémiers Sujets luy feroit d'ennemis.
Tout ce qu'ont veu d'illustre & la paix, & la guerre,
Aspire à ce grand nom de Maiſtre de la Terre,
Tous regardent l'Empire ainſi qu'un bien commun,
Que chacun veut pour ſoy, tant qu'il n'eſt à pas-un.
Pleins de leur Renommée, enflez de leurs ſervices,
Combien ce chois pour eux aura-t'il d'injustices,
Si ma flame obstinée, & ſes odieux ſoins
L'arrétent ſur celuy qu'ils estiment le moins!
Léon eſt d'un mérite à devenir leur maiſtre,
Mais comme c'eſt l'Amour qui m'aide à le connoiſtre,
Tout ce qui contre nous s'oſera mutiner
Dira que je ſuis ſeule à me l'imaginer.

IRENE.

C'eſt donc en vain pour luy qu'on prie, & qu'on espére?

PULCHERIE.

Je l'aime, & ſa perſonne à mes yeux eſt bien chére,
Mais ſi le Ciel pour luy n'inspire le Sénat,
Je ſacrifieray tout au bonheur de l'Etat.

IRENE.

Que pour vous imiter j'aurois l'ame ravie,
D'immoler à l'Etat le bonheur de ma vie!
Madame, ou de Léon faites-nous un Céſar,
Ou portez ce grand chois ſur le fameux Aspar.
Je l'aime, & ferois gloire, en dépit de ma flame,
De faire un maiſtre à tous de celuy de mon ame,
Et pleurant pour le frére en ce grand changement,
Je m'en conſolerois à voir régner l'Amant.
Des deux teſtes qu'au Monde on me voit les plus chéres,
Elevez l'une, ou l'autre, au Troſne de vos péres,
Daignez...

PULCHERIE.

Aspar ſeroit digne d'un tel honneur,
Si vous pouviez, Iréne, un peu moins ſur ſon cœur.
J'aurois trop à rougir, ſi ſous le nom de femme
Je le faiſois régner ſans régner dans ſon ame,
Si j'en avois le titre, & vous tout le pouvoir,
Et qu'entre nous ma Cour partageaſt ſon devoir.

IRENE.

Ne l'apprehendez pas, de quelque ardeur qu'il m'aime,
Il eſt plus à l'Etat, Madame, qu'à luy-meſme.

PULCHERIE.

Je le croy comme vous, & que ſa paſſion
Regarde plus l'Etat, que vous, moy, ny Léon.
C'eſt vous entendre, Iréne, & vous parler ſans feindre,
Je voy ce qu'il projette, & ce qu'il en faut craindre.
L'aimez-vous?

IRENE.

Je l'aimay, quand je crus qu'il m'aimoit,
Je voyois ſur ſon front un air qui me charmoit;
Mais depuis que le temps m'a fait mieux voir ſa flame,
J'ay presque éteint la mienne, & dégagé mon ame.

PULCHERIE.

Achevez, tel qu'il eſt, voulez-vous l'épouſer?

IRENE.

Ouy, Madame, ou du moins le pouvoir refuſer.
Après deux ans d'amour, il y va de ma gloire,
L'affront ſeroit trop grand, & la tache trop noire,
Si, dans la conjoncture, où l'on eſt aujourd'huy,
Il m'oſoit regarder comme indigne de luy.
Ses deſſeins vont plus haut, & voyant qu'il vous aime,
Bien que peut eſtre moins que voſtre Diadéme,
Je n'ay veu rien en moy qui le pûſt retenir,
Et je ne vous l'offrois, que pour le prévenir.
C'eſt ainſi que j'ay crû me mettre en aſſeurance
Par l'éclat généreux d'une fauſſe apparence,
Je vous cédois un bien que je ne puis garder,
Et qu'à vous ſeule enfin ma gloire peut céder.

PULCHERIE.

Repoſez-vous ſur moy. Voſtre Aspar vient.

SCENE III.

PULCHERIE, ASPAR, IRENE, JUSTINE.

ASPAR.

Madame,
Déja ſur vos deſſeins j'ay leu dans plus d'une ame,
Et croy de mon devoir de vous mieux avertir
De ce que ſur tous deux on m'a fait preſſentir.
J'espére pour Léon, & j'y fais mon poſſible,
Mais j'en prévoy, Madame, un murmure infaillible,
Qui pourra ſe borner à quelque émotion,
Et peut aller plus loin que la ſédition.

PULCHERIE.

Vous en ſçavez l'autheur : parlez, qu'on le puniſſe,
Que moy-meſme au Sénat j'en demande justice.

ASPAR.

Peut eſtre eſt-ce quelqu'un que vous pourriez choiſir,
S'il vous falloit ailleurs tourner voſtre deſir,
Et dont le chois illustre à tel point ſçauroit plaire,
Que nous n'aurions à craindre aucun party contraire.

Comme à vous le nommer ce ſeroit fait de luy,
Ce ſeroit à l'Empire ôter un ferme appuy,
Et livrer un grand cœur à ſa perte certaine,
Quand il n'eſt pas encor digne de voſtre haine.

PULCHERIE.

On me fait mal ſa Cour avec de tels avis,
Qui ſans nommer perſonne en nomment plus de dix.
Je hay l'empreſſement de ces devoirs ſincéres,
Qui ne jette en l'esprit que de vagues chiméres,
Et ne me preſentant qu'un obscur avenir,
Me donne tout à craindre, & rien à prévenir.

ASPAR.

Le beſoin de l'Etat eſt ſouvent un mystére
Dont la moitié ſe dit, & l'autre eſt bonne à taire.

PULCHERIE.

Il n'eſt ſouvent auſſi qu'un pur fantoſme en l'air,
Que de ſecrets reſſorts font agir, & parler,
Et s'arréte où le fixe une ame prévenuë,
Qui pour ſes intereſts le forme, & le remuë.
Des beſoins de l'Etat ſi vous étes jaloux,
Fiez-vous-en à moy, qui les voy mieux que vous.
Martian comme vous, à vous parler ſans feindre,
Dans le chois de Léon voit quelque choſe à craindre,
Mais il m'apprend de qui je doy me defier,
Et je puis, ſi je veux, me le ſacrifier.

ASPAR.

Qui nomme-t'il, Madame?

PULCHERIE.

Aspar, c'eſt un myſtére
Dont la moitié ſe dit, & l'autre eſt bonne à taire.
Si l'on hait tant Léon, du moins réduiſez-vous
A faire qu'on m'admette à régner ſans époux.

ASPAR.

Je ne l'obtiendray point, la choſe eſt ſans éxemple.

PULCHERIE.

La matiére au vray zèle en eſt d'autant plus ample,
Et vous en montrerez de plus rares effets,
En obtenant pour moy ce qu'on n'obtint jamais.

ASPAR.

Ouy, mais qui voulez-vous que le Sénat vous donne,
Madame, ſi Léon...

PULCHERIE.

Ou Léon, ou perſonne.
A l'un de ces deux points amenez les eſprits.
Vous adorez Iréne, Iréne eſt voſtre prix.
Je la laiſſe avec vous, afin que voſtre zèle
S'allume à ce beau feu que vous avez pour elle.
Juſtine, ſuivez-moy.

SCENE IV.

ASPAR, IRENE.

IRENE.

Ce prix qu'on vous promet
Sur voſtre ame, Seigneur, doit faire peu d'effet.
La mienne toute acquiſe à voſtre ardeur ſincére
Ne peut à ce grand cœur tenir lieu de ſalaire,
Et l'amour à tel point vous rend maiſtre du mien,
Que me donner à vous, c'eſt ne vous donner rien.

ASPAR.

Vous dites vray, Madame, & du moins j'oſe dire
Que me donner un cœur au deſſous de l'Empire,
Un cœur qui me veut faire une honteuſe loy,
C'eſt ne me donner rien qui ſoit digne de moy.

IRENE.

Indigne que je ſuis d'une foy ſi douteuſe,
Vous fais-je quelque loy qui puiſſe eſtre honteuſe?
Et ſi Léon devoit l'Empire à voſtre appuy,
Luy qui vous y feroit le prémier d'après luy,
Auriez-vous à rougir de l'en avoir fait maiſtre?
Seigneur, vous qui voyez que vous ne pouvez l'eſtre?

Mettez-vous, j'y conſens, au deſſus de l'amour,
Si pour monter au Troſne il s'offre quelque jour,
Qu'à ce glorieux tître un Amant ſoit volage,
Je puis l'en estimer, l'en aimer davantage,
Et voir avec plaiſir la belle ambition
Triompher d'une ardente, & longue paſſion.
L'objet le plus charmant doit céder à l'Empire,
Régnez, j'en dédiray mon cœur, s'il en ſouſpire.
Vous ne m'en croyez pas, Seigneur, & toutefois
Vous régneriez bien-toſt, ſi l'on ſuivoit ma voix.
Apprenez à quel point pour vous je m'intereſſe.
Je viens de vous offrir moy-meſme à la Princeſſe,
Et je ſacrifiois mes plus chéres ardeurs
A l'honneur de vous mettre au faiſte des grandeurs.
Vous ſçavez ſa réponſe, ou LEON, ou PERSONNE.

ASPAR.

C'eſt agir en Amante, & généreuſe, & bonne:
Mais ſeure d'un refus qui doit rompre le coup,
La généroſité ne coûte pas beaucoup.

IRENE.

Vous voyez les chagrins où cette offre m'expoſe,
Et ne me voulez pas devoir la moindre choſe!
Ah! ſi j'oſois, Seigneur, vous appeler ingrat!

ASPAR.

L'offre ſans doute eſt rare, & feroit grand éclat,
Si pour mieux ébloüir vous aviez eu l'adreſſe
D'ébranler tant ſoit peu l'esprit de la Princeſſe :

Elle eſt Impératrice, & d'un ſeul JE LE VEUX,
Elle peut de Léon faire un Monarque heureux:
Qu'a-t'il beſoin de moy, luy qui peut tout ſur elle?

IRENE.

N'inſultez point, Seigneur, une flame ſi belle,
L'Amour las de gémir ſous les raiſons d'Etat
Pourroit n'en croire pas tout à fait le Sénat.

ASPAR.

L'Amour n'a qu'à parler. Le Sénat, quoy qu'on penſe,
N'aura que du reſpect, & de la déférence,
Et de l'air dont la choſe a déja pris ſon cours,
Léon pourra ſe voir Empereur pour trois jours.

IRENE.

Trois jours peuvent ſuffire à faire bien des choſes,
La Cour en moins de temps voit cent Métamorphoſes,
En moins de temps un Prince à qui tout eſt permis
Peut rendre ce qu'il doit aux vrais, & faux amis.

ASPAR.

L'Amour qui parle ainſi ne paroît pas fort tendre,
Mais je vous aime aſſez, pour ne vous pas entendre,
Et diray toutefois, ſans m'en embaraſſer,
Qu'il eſt un peu bien-toſt pour vous de menacer.

IRENE.

Je ne menace point, Seigneur, mais je vous aime
Plus que moy, plus encor que ce cher frére meſme.

L'Amour tendre eſt timide, & craint pour ſon objet,
Dès qu'il luy voit former un dangereux projet.

ASPAR.

Vous m'aimez, je le croy, du moins cela peut eſtre;
Mais de quelle raçon le faites-vous connoître?
L'Amour inspire-t'il ce rare empreſſement
De voir régner un frére aux dépens d'un Amant?

IRENE.

Il m'inspire à regret la peur de voſtre perte.
Régnez, je vous l'ay dit, la porte en eſt ouverte,
Vous avez du mérite, & je manque d'appas;
Dédaignez, quittez-moy, mais ne vous perdez pas.
Pour le ſalut d'un frére ay-je ſi peu d'alarmes,
Qu'il y faille ajoûter d'autres ſujets de larmes?
C'eſt aſſez que pour vous j'oſe en vain ſouſpirer,
Ne me réduiſez point, Seigneur, à vous pleurer.

ASPAR.

Gardez, gardez vos pleurs pour ceux qui ſont à plaindre,
Puisque vous m'aimez tant, je n'ay point lieu de craindre.
Quelque peine qu'on doive à ma témérité,
Voſtre main qui m'attend fera ma ſeureté,
Et contre le couroux le plus inéxorable
Elle me ſervira d'azile inviolable.

IRENE.

Vous la voudrez peut eſtre, & la voudrez trop tard.
Ne vous expoſez point, Seigneur, à ce hazard,

Je doute ſi j'aurois toûjours meſme tendreſſe,
Et pourrois de ma main n'eſtre pas la maîtreſſe.
Je vous parle ſans feindre, & ne ſçais point railler
Lors qu'au ſalut commun il nous faut travailler.

ASPAR,

Et je veux bien auſſi vous répondre ſans feindre.
J'ay pour vous un amour à ne jamais s'éteindre,
Madame, & dans l'orgueil que vous-meſme approuvez,
L'amitié de Léon a ſes droits conſervez:
Mais ny cette amitié, ny cét amour ſi tendre,
Quelques ſoins, quelque effort qu'il vous en plaiſe attendre,
Ne me verront jamais l'eſprit perſüadé,
Que je doive obéïr à qui j'ay commandé,
A qui, ſi j'en puis croire un cœur qui vous adore,
J'auray droit, & long-temps, de commander encore.
Ma gloire qui s'oppoſe à cét abaiſſement
Trouve en tous mes égaux le meſme ſentiment.
Ils ont fait la Princeſſe arbitre de l'Empire,
Qu'elle épouſe Léon, tous ſont preſts d'y ſouscrire,
Mais je ne répons pas d'un long reſpect en tous,
A moins qu'il aſſocie auſſi-toſt l'un de nous.
La choſe eſt peu nouvelle, & je ne vous propoſe
Que ce que l'on a fait pour le grand Théodoſe:
C'eſt par là que l'Empire eſt tombé dans ce ſang
Si fier de ſa naiſſance, & ſi jaloux du rang.
Songez ſur cét éxemple à vous rendre juſtice,
A me faire Empereur pour eſtre Impératrice;
Vous avez du pouvoir, Madame, uſez-en bien,
Et pour voſtre intereſt attachez-vous au mien.

IRENE.

Léon diſpoſe-t'il du cœur de la Princeſſe?
C'eſt un cœur fier & grand, le partage la bleſſe,
Elle veut tout ou rien, & dans ce haut pouvoir
Elle éteindra l'Amour, plûtoſt que d'en déchoir.
Près d'elle avec le temps nous pourrons davantage:
Ne preſſons point, Seigneur, un ſi juſte partage.

ASPAR.

Vous le voudrez peut eſtre, & le voudrez trop tard,
Ne aiſſez point long-temps nos deſtins au hazard,
J'attens de voſtre amour cette preuve nouvelle,
Adieu, Madame.

IRENE.

Adieu, l'ambition eſt belle,
Mais vous n'étes, Seigneur, avec ce ſentiment,
Ny veritable amy, ny veritable Amant.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Juſtine, plus j'y penſe, & plus je m'inquiéte,
Je crains de n'avoir plus une amour ſi parfaite,
Et que ſi de Léon on me fait un époux,
Un bien ſi deſiré ne me ſoit plus ſi doux.
Je ne ſçais ſi le rang m'auroit fait changer d'ame,
Mais je tremble à penſer que je ſerois ſa femme,
Et qu'on n'épouſe point l'Amant le plus chéry,
Qu'on ne ſe faſſe un maiſtre auſſi-toſt qu'un mary.
J'aimerois à régner avec l'indépendance
Que des vrais Souverains s'aſſeure la prudence,
Je voudrois que le Ciel inſpiraſt au Sénat
De me laiſſer moy ſeule à gouverner l'Etat,
De m'épargner ce maiſtre, & voy d'un œil d'envie
Toûjours Sémiramis, & toûjours Zénobie.
On triompha de l'une, & pour Sémiramis,
Elle uſurpa le nom, & l'habit de ſon fils,

Et ſous l'obſcurité d'une longue tutelle
Cét habit & ce nom régnoient tous deux plus qu'elle:
Mais mon cœur de leur ſort n'en eſt pas moins jaloux,
C'étoit régner enfin, & régner ſans époux,
Le triomphe n'en fait qu'affermir la mémoire,
Et le déguiſement n'en détruit point la gloire.

JUSTINE.

Que les choſes bien-toſt prendroient un autre tour,
Si le Sénat prenoit le party de l'Amour,
Que bien-toſt... Mais je vois Aspar avec mon pére.

PULCHERIE.

Sçachons d'eux quel deſtin le Ciel vient de me faire.

SCENE II.

MARTIAN, ASPAR, PULCHERIE, JUSTINE.

MARTIAN.

Madame, le Sénat nous députe tous deux
Pour vous jurer encor qu'il ſuivra tous vos vœux.
Après qu'entre vos mains il a remis l'Empire,
C'eſt faire un attentat que de vous rien préſcrire,
Et ſon reſpect vous prie une ſeconde fois
De luy donner vous ſeule un maiſtre à voſtre chois.

PULCHERIE.

Il pouvoit le choiſir.

MARTIAN.

. . . . . Il s'en défend l'audace,
Madame, & ſur ce point il vous demande grace.

PULCHERIE.

Pourquoy donc m'en fait-il une néceſſité?

MARTIAN.

Pour donner plus de force à voſtre authorité.

PULCHERIE.

Son zèle eſt grand pour elle, il faut le ſatisfaire,
Et luy mieux obéïr qu'il n'a daigné me plaire.
Séxe, ton ſort en moy ne peut ſe démentir,
Pour eſtre Souveraine, il faut m'aſſujettir,
Et montant ſur le Troſne entrer dans l'esclavage,
Et recevoir des loix de qui me rend hommage.
Allez, dans quelques jours je vous feray ſçavoir
Le chois que par ſon ordre aura fait mon devoir.

ASPAR.

Il tiendroit à faveur, & bien haute, & bien rare
De le ſçavoir, Madame, avant qu'il ſe ſépare.

PULCHERIE.

Quoy, pas un ſeul moment pour en délibérer!
Mais je ferois un crime à le plus différer,
Il vaut mieux pour eſſay de ma toute-puiſſance
Montrer un digne effet de pleine obéiſſance.
Retirez-vous, Aspar, vous aurez voſtre tour.

SCENE III.

PULCHERIE, MARTIAN, JUSTINE.

PULCHERIE.

On m'a dit que pour moy vous aviez de l'amour:
Seigneur, ſeroit-il vray?

MARTIAN.

Qui vous l'a dit, Madame?

PULCHERIE.

Vos ſervices, mes yeux, le trouble de voſtre ame,
L'éxil que mon Hymen vous devoit impoſer,
Sont-ce là des témoins, Seigneur, à récuſer?

MARTIAN.

C'eſt donc à moy, Madame, à confeſſer mon crime.
L'Amour naiſt aiſément du zèle, & de l'eſtime,

Et l'aſſidüité près d'un charmant objet
N'attend point noſtre aveu, pour faire ſon effet.
Il m'eſt honteux d'aimer, il vous l'eſt d'eſtre aimée
D'un homme dont la vie eſt déja conſumée,
Qui ne vit qu'à regret depuis qu'il a pû voir
Jusqu'où ſes yeux charmez ont trahy ſon devoir.
Mon cœur qu'un ſi long âge en mettoit hors d'alarmes
S'eſt veu livré par eux à ces dangereux charmes:
En vain, Madame, en vain je m'en ſuis défendu,
En vain j'ay ſçeu me taire après m'eſtre rendu,
On m'a forcé d'aimer, on me force à le dire.
Depuis plus de dix ans je languis, je ſouſpire,
Sans que de tout l'excès d'un ſi long déplaiſir
Vous ayez pû ſurprendre une larme, un ſouſpir;
Mais enfin la langueur qu'on voit ſur mon viſage
Eſt encor plus l'effet de l'Amour, que de l'âge.
Il faut faire un heureux, le jour n'en eſt pas loin;
Pardonnez à l'horreur d'en eſtre le témoin,
Si mes maux & ce feu digne de voſtre haine
Cherchent dans un éxil leur reméde, & ſa peine.
Adieu, vivez heureuſe, & ſi tant de jaloux...

PULCHERIE.

Ne partez pas, Seigneur, je les tromperay tous,
Et puisque de ce chois aucun ne me diſpenſe,
Il eſt fait, & de tel à qui pas-un ne penſe.

MARTIAN.

Quel qu'il ſoit, il ſera l'Arreſt de mon trépas,
Madame.

PULCHERIE.

Encor un coup, ne vous éloignez pas,
Seigneur, jusques icy vous m'avez bien ſervie,
Vos lumiéres ont fait tout l'éclat de ma vie,
La voſtre s'eſt uſée à me favoriſer.
Il faut encor plus faire, il faut...

MARTIAN.

Quoy?

PULCHERIE.

M'épouſer.

MARTIAN.

Moy, Madame?

PULCHERIE.

Ouy, Seigneur, c'eſt le plus grand ſervi
Que vos ſoins puiſſent rendre à voſtre Impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux,
Jusques à ſouhaiter des fils, & des neveux.
Mon Ayeul dont par tout les hauts faits retentiſſent,
Voudra bien qu'avec moy ſes Descendants finiſſent,
Que j'en ſois la derniére, & ferme dignement
D'un ſi grand Empereur l'auguste monument.
Qu'on ne prétende plus que ma gloire s'expoſe
A laiſſer des Céſars du ſang de Théodoſe;
Qu'ay-je affaire de race à me deſhonorer,
Moy qui n'ay que trop veu ce ſang dégénérer,
Et que, s'il eſt fécond en illustres Princeſſes,
Dans les Princes qu'il forme il n'a que des foibleſſes?

Ce n'eſt pas que Léon choiſi pour Souverain
Pour me rendre à mon rang, n'euſt obtenu ma main,
Mon amour à ce prix ſe fuſt rendu juſtice,
Mais puiſqu'on m'a ſans luy nommée Impératrice,
Je dois à ce haut rang d'aſſez nobles projets,
Pour n'admettre en mon lit aucun de mes Sujets.
Je ne veux plus d'époux, mais il m'en faut une ombre
Qui des Céſars pour moy puiſſe groſſir le nombre,
Un mary, qui content d'eſtre au deſſus des Rois
Me donne ſes clartez, & dispenſe mes loix,
Qui n'étant en effet que mon prémier Ministre,
Pare ce que ſous moy l'on craindroit de ſiniſtre,
Et pour tenir en bride un peuple ſans raiſon
Paroiſſe mon époux, & n'en ait que le nom.
Vous m'entendez, Seigneur, & c'eſt aſſez vous dire
Prétez-moy voſtre main, je vous donne l'Empire,
Ebloüiſſons le Peuple, & vivons entre nous,
Comme s'il n'étoit point d'épouſes, ny d'époux.
Si ce n'eſt poſſéder l'objet de voſtre flame,
C'eſt vous rendre du moins le maiſtre de ſon ame,
L'ôter à vos rivaux, vous mettre au deſſus d'eux,
Et de tous mes Amants vous voir le plus heureux.

MARTIAN.

Madame...

PULCHERIE.

A vos hauts faits je doy ce grand ſalaire,
Et j'acquitte envers vous, & l'Etat, & mon frére.

MARTIAN.

Auroit-on jamais crû, Madame...

PULCHERIE.

Allez, Seigneur,
Allez en plein Sénat faire voir l'Empereur.
Il demeure aſſemblé pour recevoir ſon maiſtre,
Allez-y de ma part vous faire reconnoiſtre;
Ou ſi voſtre ſouhait ne répond pas au mien,
Faites grace à mon ſéxe, & ne m'en dites rien.

MARTIAN.

Souffrez qu'à vos genoux, Madame...

PULCHERIE.

Allez, vous dis-je.
Je m'oblige encor plus, que je ne vous oblige,
Et mon cœur qui vous vient d'ouvrir ſes ſentimens,
N'en veut, ny de refus, ny de remercimens.

SCENE IV.

PULCHERIE, ASPAR, JUSTINE.

PULCHERIE.

Faites rentrer Aspar. Que faites-vous d'Iréne?
Quand l'épouſerez-vous? Ce mot vous fait-il peine?
Vous ne répondez point?

ASPAR.

Non, Madame, & je doy

Ce reſpect aux bontez que vous avez pour moy.
Qui ſe taiſt obéït.

PULCHERIE.

J'aime aſſez qu'on s'explique.
Les ſilences de Cour ont de la Politique,
Si-toſt que nous parlons, qui conſent, applaudit,
Et c'eſt en ſe taiſant que l'on nous contredit.
Le temps m'éclaircira de ce que je ſoupçonne.
Cependant j'ay fait chois de l'époux qu'on m'ordonne.
Léon vous faiſoit peine, & j'ay dompté l'Amour
Pour vous donner un maiſtre admiré dans la Cour,
Adoré dans l'Armée, & que de cét Empire
Les plus fermes ſoûtiens feroient gloire d'élire.
C'eſt Martian.

ASPAR.

Tout vieil, & tout caſſé qu'il eſt!

PULCHERIE.

Tout vieil & tout caſſé, je l'épouſe, il me plaiſt.
J'ay mes raiſons. Au reſte, il a beſoin d'un gendre,
Qui partage avec luy les ſoins qu'il luy faut prendre,
Qui ſoûtienne des ans panchez dans le tombeau,
Et qui porte ſous luy la moitié du fardeau.
Qui jugeriez-vous propre à remplir cette place?
Une ſeconde fois vous paroiſſez de glace!

ASPAR.

Madame, Areobinde, & Procope tous deux
Ont engagé leur cœur, & formé d'autres vœux.
Sans cela je dirois...

PULCHERIE.

Et ſans cela moy-meſme
J'éléverois Aspar à cét honneur ſupréme:
Mais quand il ſeroit homme à pouvoir aiſément
Renoncer aux douceurs de ſon attachement,
Justine n'auroit pas une ame aſſez hardie,
Pour accepter un cœur noircy de perfidie,
Et vous regarderoit comme un volage esprit,
Toûjours preſt à donner où la Fortune rit.
N'en ſçavez-vous aucun de qui l'ardeur fidelle...

ASPAR.

Madame, vos bontez choiſiront mieux pour elle,
Comme pour Martian elles nous ont ſurpris,
Elles ſçauront encor ſurprendre nos esprits.
Je vous laiſſe en réſoudre.

PULCHERIE.

Allez, & pour Iréne,
Si vous ne ſentez rien en l'ame qui vous geſne,
Ne faites plus douter de vos longues amours,
Ou je diſpoſe d'elle avant qu'il ſoit deux jours.

SCENE V.

PULCHERIE, JUSTINE.

PULCHERIE.

Ce n'eſt pas encor tout, Juſtine, je veux faire
Le malheureux Léon ſucceſſeur de ton pére.
Y contribûras-tu? préteras-tu la main
Au glorieux ſuccès d'un ſi noble deſſein?

JUSTINE.

Et la main, & le cœur ſont en voſtre puiſſance,
Madame, doutez-vous de mon obéïſſance,
Après que par voſtre ordre il m'a déja coûté
Un conſeil contre vous qui doit l'avoir flaté?

PULCHERIE.

Achevons, le voicy. Je répons de ton pére,
Son cœur eſt trop à moy, pour nous eſtre contraire.

SCENE VI.

PULCHERIE, LEON, JUSTINE.

LEON.

Je me le diſois bien que vos nouveaux ſermens,
Madame, ne ſeroient que des amuſemens.

PULCHERIE.

Vous commencez d'un air...

LEON.

J'achéveray de meſme,
Ingrate, ce n'eſt plus ce Léon qui vous aime,
Non, ce n'eſt plus...

PULCHERIE.

Sçachez...

Je ne veux rien ſçavoir,
Et je n'apporte icy ny reſpect, ny devoir.
L'impetüeuſe ardeur d'une rage inquiéte
N'y vient que mériter la mort que je ſouhaite,
Et les emportemens de ma juſte fureur
Ne m'y parlent de vous que pour m'en faire horreur.
Ouy, comme Pulchérie, & comme Impératrice,
Vous n'avez eu pour moy que détours, qu'injuſtice,
Si vos fauſſes bontez ont ſçeu me décevoir,
Vos ſermens m'ont réduit au dernier deſeſpoir.

PULCHERIE.

Ah, Léon!

LEON.

Par quel art que je ne puis comprendre
Forcez-vous d'un ſouſpir ma fureur à ſe rendre?
Un coup d'œil en triomphe, & dès que je vous vois,
Il ne me ſouvient plus de vos manques de foy.

Ma bouche ſe refuſe à vous nommer parjure,
Ma douleur ſe défend jusqu'au moindre murmure,
Et l'affreux deſeſpoir qui m'améne en ces lieux
Céde au plaiſir ſecret d'y mourir à vos yeux.
J'y vay mourir, Madame, & d'amour, non de rage,
De mon dernier ſouſpir recevez l'humble hommage,
Et ſi de voſtre rang la fierté le permet,
Recevez-le, de grace, avec quelque regret.
Jamais fidelle ardeur n'approcha de ma flame,
Jamais frivole espoir ne flata mieux une ame,
Je ne méritois pas qu'il euſt aucun effet,
Ni qu'un amour ſi pur ſe viſt mieux ſatisfait;
Mais quand vous m'avez dit: QUELQUE ORDRE QU'ON ME DONNE
NUL AUTRE NE SERA MAISTRE DE MA PERSONNE,
J'ay dû me le promettre, & toutefois, hélas,
Vous paſſez dès demain, Madame, en d'autres bras,
Et dès ce meſme jour vous perdez la mémoire
De ce que vos bontez me commandoient de croire.

PULCHERIE.

Non, je ne la perds pas, & ſçais ce que je doy.
Prenez des ſentimens qui ſoient dignes de moy,
Et ne m'accuſez point de manquer de parole,
Quand pour vous la tenir moy meſme je m'immole.

LEON.

Quoy! vous n'épouſez pas Martian dès demain?

PULCHERIE.

Sçavez-vous à quel prix je luy donne la main?

LEON.

Que m'importe à quel prix un tel bonheur s'achéte?

PULCHERIE.

Sortez, ſortez du trouble où voſtre erreur vous jette,
Et ſçachez qu'avec moy ce grand tître d'époux
N'a point de privilége à vous rendre jaloux,
Que ſous l'illuſion de ce faux Hyménée
Je fais vœu de mourir telle que je ſuis née,
Que Martian reçoit, & ma main, & ma foy
Pour me conſerver toute, & tout l'Empire à moy,
Et que tout le pouvoir que cette foy luy donne
Ne le fera jamais maiſtre de ma perſonne.
Eſt-ce tenir parole, & reconnoiſſez-vous
A quel point je vous fers, quand j'en ais mon époux?
C'eſt pour vous qu'en ſes mains je dépoſe l'Empire,
C'eſt pour vous le garder qu'il me plaiſt de l'élire;
Rendez-vous comme luy digne de ce dépoſt,
Que ſon âge panchant vous remettra bien-toſt,
Suivez-le pas à pas, & marchant dans ſa route
Mettez ce prémier rang après luy hors de doute.
Etudiez ſous luy ce grand art de régner,
Que tout autre auroit peine à vous mieux enſeigner,
Et pour vous aſſeurer ce que j'en veux attendre,
Attachez-vous au Troſne, & faites-vous ſon gendre,
Je vous donne Justine.

LEON.

A moy, Madame!

PULCHERIE.

A vous,
Que je m'étois promis moy-meſme pour époux.

LEON.

Ce n'eſt donc pas aſſez de vous avoir perduë,
De voir en d'autres mains la main qui m'étoit deuë
Il faut aimer ailleurs.

PULCHERIE.

Il faut eſtre Empereur,
Et le Scéptre à la main justifier mon cœur,
Montrer à l'Univers dans le Héros que j'aime
Tout ce qui rend un front digne du Diadéme,
Vous mettre à mon éxemple au deſſus de l'Amour,
Et par mon ordre enfin régner à voſtre tour.
Justine a du mérite, elle eſt jeune, elle eſt belle,
Tous vos rivaux pour moy le vont eſtre pour elle,
Et l'Empire pour dot eſt un trait ſi charmant,
Que je ne vous en puis répondre qu'un moment.

LEON.

Ouy, Madame, après vous elle eſt incomparable,
Elle eſt de voſtre Cour la plus conſidérable,
Elle a des qualitez à ſe faire adorer,
Mais, hélas! jusqu'à vous j'avois droit d'aspirer.
Voulez-vous qu'à vos yeux je trompe un tel mérite,
Que ſans amour pour elle à m'aimer je l'invite,
Qu'en vous laiſſant mon cœur je demande le ſien,
Et luy promette tout, pour ne luy donner rien?

PULCHERIE.

Et ne ſçavez-vous pas qu'il eſt des Hyménées
Que font ſans nous au Ciel les belles Destinées ?
Quand il veut que l'effet en éclate icy-bas,
Luy-meſme il nous entraiſne où nous ne penſions pas,
Et dès qu'il les réſout, il ſçait trouver la voye
De nous faire accepter ſes ordres avec joye.

LEON.

Mais ne vous aimer plus ! vous voler tous mes vœux !

PULCHERIE.

Aimez-moy, j'y conſens, je dis plus, je le veux,
Mais comme Impératrice, & non plus comme Amante,
Que la paſſion ceſſe, & que le zèle augmente.
Justine qui m'écoute agréera bien, Seigneur,
Que je conſerve ainſi ma part en voſtre cœur.
Je connoy tout le ſien. Rendez-vous plus traitable,
Pour apprendre à l'aimer autant qu'elle eſt aimable,
Et laiſſez-vous conduire à qui ſçait mieux que vous
Les chemins de vous faire un ſort illustre, & doux.
Croyez-en voſtre Amante, & voſtre Impératrice,
L'une aime vos vertus, l'autre leur rend justice,
Et ſur Justine, & vous je doy pouvoir aſſez
Pour vous dire à tous deux, Je parle, obéïſſez.

LEON.

J'obéïs donc, Madame, à cét ordre ſupréme,
Pour vous offrir un cœur qui n'eſt pas à luy-meſme,
Mais enfin je ne ſçais quand je pourray donner
Ce que je ne puis meſme offrir ſans le geſner,

Et cette offre d'un cœur entre les mains d'un autre
Ne peut faire un amour qui mérite le voſtre.

JUSTINE.

Il eſt aſſez à moy dans de ſi bonnes mains,
Pour n'en point redouter de vrais, & longs dédains,
Et je vous répondrois d'une amitié ſincére,
Si j'en avois l'aveu de l'Empereur mon pére.
Le temps fait tout, Seigneur.

SCENE VII.

PULCHERIE, MARTIAN, LEON, JUSTINE.

MARTIAN.

D'une commune voix,
Madame, le Sénat accepte voſtre chois.
A vos bontez pour moy ſon allegreſſe unie
Souſpire après le jour de la cérémonie,
Et le ſerment prété, pour n'en retarder rien,
A voſtre auguste nom vient de meſler le mien.

PULCHERIE.

Cependant j'ay ſans vous diſpoſé de Justine,
Seigneur, & c'eſt Léon à qui je la destine.

MARTIAN.

Pourrois-je luy choiſir un plus illustre époux,
Que celuy que l'Amour avoit choiſi pour vous?
Il peut prendre après vous tout pouvoir dans l'Empire,
S'y faire des emplois où l'Univers l'admire,
Afin que par voſtre ordre, & les conſeils d'Aspar,
Nous l'installions au Troſne, & le nommions Céſar.

PULCHERIE.

Allons tout préparer pour ce double Hyménée,
En ordonner la pompe, en choiſir la journée.
D'Iréne avec Aspar j'en voudrois faire autant,
Mais j'ay donné deux jours à cét esprit flotant,
Et laiſſe jusque-là ma faveur incertaine,
Pour régler ſon destin ſur le destin d'Iréne.

Fin du cinquiéme Acte

SURENA

GENERAL

DES PARTHES.

TRAGEDIE.

AU LECTEUR.

LE ſujet de cette Tragédie eſt tiré de Plutarque, & d'Appian Aléxandrin. Ils diſent tous deux que Suréna étoit le plus noble, le plus riche, le mieux fait, & le plus vaillant des Parthes. Avec ces qualitez, il ne pouvoit manquer d'eſtre un des prémiers Hommes de ſon Siécle, & ſi je ne m'abuſe, la peinture que j'en ay faite ne l'a point rendu méconnoiſſable. Vous en jugerez.

ACTEURS.

ORODE, Roy des Parthes.

PACORUS, Fils d'Orode.

SURENA, Lieutenant d'Orode & Général de ſon Armée contre Craſſus.

SILLACE, autre Lieutenant d'Orode.

EURIDICE, Fille d'Artabaſe, Roy d'Arménie.

PALMIS, Sœur de Suréna.

ORMENE, Dame d'honneur d'Euridice.

La Scéne eſt à Séleucie, ſur l'Euphrate.

SURENA

GENERAL

DES PARTHES.

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

EURIDICE, ORMENE.

EURIDICE.

Ne me parle plus tant de joye, & d'Hyménée,
Tu ne ſçais pas les maux où je ſuis condamnée,
Orméne, c'eſt icy que doit s'éxécuter
Ce Traité qu'à deux Rois il a plû d'arréter,
Et l'on a préféré cette ſuperbe Ville,
Ces murs de Séleucie, aux murs d'Hécatompyle:

La Reine & la Princeſſe en quittent le ſéjour,
Pour rendre en ces beaux lieux tout ſon luſtre à la Cou
Le Roy les mande exprès, le Prince n'attend qu'elles,
Et jamais ces climats n'ont veu pompes ſi belles.
Mais que ſervent pour moy tous ces préparatifs,
Si mon cœur eſt esclave, & tous ſes vœux captifs;
Si de tous ces efforts de publique allegreſſe
Il ſe fait des ſujets de trouble, & de triſteſſe?
J'aime ailleurs.

ORMENE.

Vous, Madame?

EURIDICE.

Orméne, je l'ay teu,
Tant que j'ay pû me rendre à toute ma vertu.
N'espérant jamais voir l'Amant qui m'a charmée,
Ma flame dans mon cœur ſe tenoit renfermée,
L'abſence & la raiſon ſembloient la diſſiper,
Le manque d'espoir meſme aidoit à me tromper,
Je crus ce cœur tranquille, & mon devoir ſévére
Le préparoit ſans peine aux loix du Roy mon pére,
Au chois qui luy plairoit, mais, ô Dieux! quel tourmen
S'il faut prendre un époux aux yeux de cét Amant!

ORMENE.

Aux yeux de voſtre Amant!

EURIDICE.

Il eſt temps de te dire
Et quel malheur m'accable, & pour qui je ſouſpire.

Le mal qui s'évapore en devient plus leger,
Et le mien avec toy cherche à ſe ſoulager.
Quand l'avare Craſſus, Chef des troupes Romaines,
Entreprit de dompter les Parthes dans leurs Plaines,
Tu ſçais que de mon pére il brigua le ſecours,
Qu'Orode en fit autant au bout de quelques jours,
Que pour Ambaſſadeur il prit ce Héros meſme
Qui l'avoit ſçeu venger, & rendre au Diadéme.

ORMENE.

Ouy, je vy Suréna vous parler pour ſon Roy,
Et Caſſius pour Rome avoir le meſme employ :
Je vy de ces Etats l'orgueilleuſe puiſſance
D'Artabaſe à l'envy mendier l'aſſiſtance,
Ces deux grands intereſts partager voſtre Cour,
Et des Ambaſſadeurs prolonger le ſejour.

EURIDICE.

Tous deux ainſi qu'au Roy me rendirent viſite,
Et j'en connus bien-toſt le différent mérite.
L'un fier, & tout gonflé d'un vieux mépris des Rois,
Sembloit pour complimens nous apporter des loix :
L'autre par les devoirs d'un reſpect légitime
Vengeoit le Scéptre en nous de ce manque d'eſtime.
L'Amour s'en meſla meſme, & tout ſon entretien
Sembla m'offrir ſon cœur, & demander le mien ;
Il l'obtint, & mes yeux que charmoit ſa preſence
Soudain avec les ſiens en firent confidence.
Ces müets truchemens ſçeurent luy révéler
Ce que je me forçois à luy diſſimuler,

Et les meſmes regards qui m'expliquoient ſa flame
S'instruiſoient dans les miens du ſecret de mon ame.
Ses vœux y rencontroient d'auſſi tendres deſirs,
Un accord impréveu confondoit nos ſouſpirs,
Et d'un mot échapé la douceur hazardée
Trouvoit l'ame en tous deux toute perſüadée.

ORMENE.

Cependant eſt-il Roy, Madame?

EURIDICE.

Il ne l'eſt pas,
Mais il ſçait rétablir les Rois dans leurs Etats.
Des Parthes le mieux fait d'esprit, & de viſage',
Le plus puiſſant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moy,
Et tout cela vaut bien un Roy qui n'eſt que Roy.
Ne t'éfarouche point d'un feu dont je fais gloire,
Et ſouffre de mes maux que j'achéve l'histoire.
L'Amour ſous les dehors de la civilité
Profita quelque temps des longueurs du Traité,
On ne ſoupçonna rien des ſoins d'un ſi grand homme;
Mais il fallut choiſir entre le Parthe & Rome.
Mon pére eut ſes raiſons en faveur du Romain,
J'eus les miennes pour l'autre, & parlay meſme en vain,
Je fus mal écoutée, & dans ce grand ouvrage
On ne daigna peſer, ny conter mon ſuffrage.
Nous fuſmes donc pour Rome, & Suréna confus
Emporta la douleur d'un indigne refus,
Il m'en parut émeu, mais il ſçeut ſe contraindre,

Pour tout reſſentiment il ne fit que nous plaindre,
Et comme tout ſon cœur me demeura ſoûmis,
Noſtre Adieu ne fut point un Adieu d'ennemis.
Que ſervit de flater l'espérance détruite?
Mon pére choiſit mal, on l'a veu par la ſuite,
Suréna fit périr l'un & l'autre Craſſus,
Et ſur noſtre Arménie Orode eut le deſſus,
Il vint dans nos Etats fondre comme un tonnerre;
Hélas! j'avois préveu les maux de cette guerre,
Et n'avois pas conté parmy ſes noirs ſuccès
Le funeste bonheur que me gardoit la Paix.
Les deux Rois l'ont concluë, & j'en ſuis la victime,
On m'améne épouſer un Prince magnanime,
Car ſon mérite enfin ne m'eſt point inconnu,
Et ſe feroit aimer d'un cœur moins prévenu;
Mais quand ce cœur eſt pris, & la place occupée,
Des vertus d'un rival en vain l'ame eſt frapée,
Tout ce qu'il a d'aimable importune les yeux,
Et plus il eſt parfait, plus il eſt odieux.
Cependant j'obéïs, Orméne, je l'épouſe,
Et de plus...

ORMENE.

Qu'auriez-vous de plus?

EURIDICE.

Je ſuis jalouſe.

ORMENE.

Jalouſe! quoy, pour comble aux maux dont je vous plains...

EURIDICE.

Tu vois ceux que je ſouffre, appren ceux que je crains.
Orode fait venir la Princeſſe ſa fille,
Et s'il veut de mon bien enrichir ſa famille,
S'il veut qu'un double Hymen honore un meſme jour,
Conçoy mes déplaiſirs, je t'ay dit mon amour.
C'eſt bien aſſez, ô Ciel, que le pouvoir ſupréme
Me livre en d'autres bras aux yeux de ce que j'aime,
Ne me condamne pas à ce nouvel ennuy
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autruy.

ORMENE.

Voſtre douleur, Madame, eſt trop ingénieuſe.

EURIDICE.

Quand on a commencé de ſe voir malheureuſe,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne faſſe trembler,
La plus fauſſe apparence a droit de nous troubler,
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine,
Forme un nouveau poiſon pour une ame chagrine.

ORMENE.

En ces nouveaux poiſons trouvez-vous tant d'appas,
Qu'il en faille faire un d'un Hymen qui n'eſt pas?

EURIDICE.

La Princeſſe eſt mandée, elle vient, elle eſt belle,
Un vainqueur des Romains n'eſt que trop digne d'elle,

S'il la voit, s'il luy parle, & ſi le Roy le veut...
J'en dis trop, & déja tout mon cœur qui s'émeut...

ORMENE.

A ſoulager vos maux appliquez meſme étude,
Qu'à prendre un vain ſoupçon pour une certitude:
Songez par où l'aigreur s'en pourroit adoucir.

EURIDICE.

J'y fais ce que je puis, & n'y puis réuſſir.
N'oſant voir Suréna qui régne en ma penſée
Et qui me croit peut eſtre une ame intereſſée,
Tu vois quelle amitié j'ay faite avec ſa ſœur:
Je croy le voir en elle, & c'eſt quelque douceur,
Mais legére, mais foible, & qui me geſne l'ame
Par l'inutile ſoin de luy cacher ma flame.
Elle la ſçait ſans doute, & l'air dont elle agit
M'en demande un aveu dont mon devoir rougit,
Ce frére l'aime trop pour s'eſtre caché d'elle;
N'en uſe pas de meſme, & ſois-moy plus fidelle,
Il ſuffit qu'avec toy j'amuſe mon ennuy:
Toutefois tu n'as rien à me dire de luy,
Tu ne ſçais ce qu'il fait, tu ne ſçais ce qu'il penſe,
Une ſœur eſt plus propre à cette confiance.
Elle ſçait s'il m'accuſe, ou s'il plaint mon malheur,
S'il partage ma peine, ou rit de ma douleur,
Si du vol qu'on luy fait il m'eſtime complice,
S'il me garde ſon cœur, ou s'il me rend juſtice.
Je la voy, force-la, ſi tu peux, à parler,
Force-moy, s'il le faut, à ne luy rien celer.
L'oſeray-je, grands Dieux, ou plûtoſt le pourray-je?

ORMENE.

L'Amour, dès qu'il le veut, ſe fait un privilége,
Et quand de ſe forcer ſes deſirs ſont laſſez,
Luy-meſme à n'en rien taire il s'enhardit aſſez.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

PALMIS.

J'apporte icy, Madame, une heureuſe Nouvelle,
Ce ſoir la Reine arrive.

EURIDICE.

Et Mandane avec elle?

PALMIS.

On n'en fait aucun doute.

EURIDICE.

Et Suréna l'attend
Avec beaucoup de joye, & d'un eſprit content?

PALMIS.

Avec tout le reſpect qu'elle a lieu d'en attendre.

EURIDICE.

Rien de plus?

PALMIS.

Qu'a de plus un Sujet à luy rendre?

EURIDICE.

Je ſuis trop curieuſe, & devrois mieux ſçavoir
Ce qu'aux filles des Rois un Sujet peut devoir;
Mais de pareils Sujets ſur qui tout l'Etat roule
Se font aſſez ſouvent distinguer de la foule,
Et je ſçais qu'il en eſt, qui, ſi j'en puis juger,
Avec moins de reſpect ſçavent mieux obliger.

PALMIS.

Je n'en ſçais point, Madame, & ne croy pas mon frére
Plus ſçavant que ſa ſœur en un pareil myſtére.

EURIDICE.

Paſſons. Que fait le Prince?

PALMIS.

En veritable Amant,
Doutez-vous qu'il ne ſoit dans le raviſſement,
Et pourroit-il n'avoir qu'une joye imparfaite,
Quand il ſe voit toucher au bonheur qu'il ſouhaite?

EURIDICE.

Peut eſtre n'eſt-ce pas un grand bonheur pour luy,
Madame, & j'y craindrois quelque ſujet d'ennuy.

PALMIS.

Et quel ennuy pourroit meſler ſon amertume
Au doux & plein ſuccès du feu qui le conſume?
Quel chagrin a dequoy troubler un tel bonheur?
Le don de voſtre main...

EURIDICE.

La main n'eſt pas le cœur.

PALMIS.

Il eſt maiſtre du voſtre.

EURIDICE.

Il ne l'eſt point, Madame,
Et meſme je ne ſçais s'il le ſera de l'ame,
Jugez après cela quel bonheur eſt le ſien.
Mais, achevons, de grace, & ne déguiſons rien,
Sçavez-vous mon ſecret?

PALMIS.

Je ſçais celuy d'un frére.

EURIDICE.

Vous ſçavez donc le mien. Fait-il ce qu'il doit faire?
Me hait-il? & ſon cœur justement irrité
Me rend-il ſans regret ce que j'ay mérité?

PALMIS.

Ouy, Madame, il vous rend tout ce qu'une grande ame
Doit au plus grand mérite, & de zèle, & de flame.

EURIDICE.

Il m'aimeroit encor!

PALMIS.

C'eſt peu de dire aimer;
Il ſouffre ſans murmure, & j'ay beau vous blaſmer,
Luy-meſme il vous défend, vous excuſe ſans ceſſe.
Elle eſt fille, &, de plus, dit-il, *elle eſt Princeſſe.*
Je ſçais les droits d'un pére, & connoy ceux d'un Roy,
Je ſçais de ſes devoirs l'indiſpenſable loy,
Je ſçais quel rude joug dès ſa plus tendre enfance
Impoſent à ſes vœux ſon rang, & ſa naiſſance:
Son cœur n'eſt pas éxempt d'aimer, ny de haïr,
Mais qu'il aime, ou haïſſe, il luy faut obéïr.
Elle m'a tout donné ce qui dépendoit d'elle,
Et ma reconnoiſſance en doit eſtre éternelle.

EURIDICE.

Ah, vous redoublez trop par ce discours charmant
Ma haine pour le Prince, & mes feux pour l'Amant,
Finiſſons-le, Madame, en ce malheur extréme
Plus je hay, plus je ſouffre, & ſouffre autant que j'aime.

PALMIS.

N'irritons point vos maux, & changeons d'entretien.
Je ſçais voſtre ſecret, ſçachez auſſi le mien.
Vous n'étes pas la ſeule à qui la Destinée
Prépare un long ſupplice en ce grand Hyménée.
Le Prince...

EURIDICE.

Au nom des Dieux ne me le nommez pas,
Son nom ſeul me prépare à plus que le trépas.

PALMIS.

Un tel excès de haine!

EURIDICE.

Elle n'eſt que trop deuë
Aux mortelles douleurs dont m'accable ſa veuë.

PALMIS.

Et bien, ce Prince donc qu'il vous plaiſt de haïr,
Et pour qui voſtre cœur s'apreſte à ſe trahir,
Ce Prince qui vous aime, il m'aimoit.

EURIDICE.

L'infidelle!

PALMIS.

Nos vœux étoient pareils, noſtre ardeur mutüelle,
Je l'aimois.

EURIDICE.

Et l'ingrat briſe des nœuds ſi doux!

PALMIS.

Madame, eſt-il des cœurs qui tiennent contre vous?
Eſt-il vœux, ny ſermens qu'ils ne vous ſacrifient?

Si l'ingrat me trahit, vos yeux le juſtifient,
Vos yeux qui ſur moy-meſme ont un tel aſcendant...

EURIDICE.

Vous demeurez à vous, Madame, en le perdant,
Et le bien d'eſtre libre aiſément vous conſole
De ce qu'a d'injuſtice un manque de parole,
Mais je deviens eſclave, & tels ſont mes malheurs,
Qu'en perdant ce que j'aime, il faut que j'aime ailleurs.

PALMIS.

Madame, trouvez-vous ma fortune meilleure?
Vous perdez voſtre Amant, mais ſon cœur vous demeure,
Et j'éprouve en mon ſort une telle rigueur,
Que la perte du mien m'enléve tout ſon cœur.
Ma conqueſte m'échape où les voſtres groſſiſſent,
Vous faites des captifs des miens qui s'affranchiſſent,
Voſtre Empire s'augmente où ſe détruit le mien,
Et de toute ma gloire il ne me reſte rien.

EURIDICE.

Reprenez vos captifs, raſſeurez vos conqueſtes,
Rétabliſſez vos loix ſur les plus grandes teſtes,
J'en ſeray peu jalouſe, & préfére à cent Rois
La douceur de ma flame, & l'éclat de mon chois:
La main de Suréna vaut mieux qu'un Diadéme.
Mais dites-moy, Madame, eſt-il bien vray qu'il m'aime?
Dites, & s'il eſt vray, pourquoy fuit-il mes yeux?

PALMIS.

Madame, le voicy qui vous le dira mieux.

EURIDICE.

Juste Ciel, à le voir, déja mon cœur ſouſpire!
Amour, ſur ma vertu prens un peu moins d'empire.

SCENE III.

EURIDICE, SURENA.

EURIDICE.

Je vous ay fait prier de ne me plus revoir,
Seigneur, voſtre preſence étonne mon devoir,
Et ce qui de mon cœur fit toutes les délices,
Ne ſçauroit plus m'offrir que de nouveaux ſupplices.
Oſez-vous l'ignorer, & lors que je vous voy,
S'il me faut trop ſouffrir, ſouffrez-vous moins que moy?
Souffrons-nous moins tous deux pour ſouſpirer enſemble?
Allez, contentez-vous d'avoir veu que j'en tremble,
Et du moins par pitié d'un triomphe douteux,
Ne me hazardez plus à des ſouſpirs honteux.

SURENA.

Je ſçais ce qu'à mon cœur coûtera voſtre veuë,
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tuë.

Madame, l'heure approche, & demain voſtre foy
Vous fait de m'oublier une éternelle loy,
Je n'ay plus que ce jour, que ce moment de vie:
Pardonnez à l'Amour qui vous la ſacrifie,
Et ſouffrez qu'un ſouſpir exhale à vos genoux,
Pour ma derniére joye, une ame toute à vous.

EURIDICE.

Et la mienne, Seigneur, la jugez-vous ſi forte,
Que vous ne craigniez point que ce moment l'emporte,
Que ce meſme ſouſpir qui tranchera vos jours
Ne tranche auſſi des miens le déplorable cours?
Vivez, Seigneur, vivez, afin que je languiſſe,
Qu'à vos feux ma langueur rende long-temps juſtice;
Le trépas à vos yeux me ſembleroit trop doux,
Et je n'ay pas encore aſſez ſouffert pour vous.
Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me conſume,
Qu'il me faſſe à longs traits gouſter ſon amertume,
Je veux, ſans que la mort oſe me ſecourir,
Toûjours aimer, toûjours ſouffrir, toûjours mourir.
Mais pardonneriez-vous l'aveu d'une foibleſſe
A cette douloureuſe & fatale tendreſſe?
Vous pourriez-vous, Seigneur, reſoudre à ſoulager
Un malheur ſi preſſant, par un bonheur leger?

SURENA.

Quel bonheur peut dépendre icy d'un miſerable,
Qu'aprés tant de faveur ſon amour meſme accable?
Puis-je encor quelque choſe en l'état où je ſuis?

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'aſſez rudes ennuis.
N'épouſez point Mandane, exprès on l'a mandée,
Mon chagrin, mes ſoupçons m'en ont perſüadée;
N'ajoutez point, Seigneur, à des malheurs ſi grands
Celuy de vous unir au ſang de mes tyrans,
De remettre en leurs mains le ſeul bien qui me reſte,
Voſtre cœur; un tel don me ſeroit trop funeſte,
Je veux qu'il me demeure, & malgré voſtre Roy,
Diſpoſer d'une main qui ne peut eſtre à moy.

SURENA.

Plein d'un amour ſi pur, & ſi fort que le noſtre,
Aveugle pour Mandane, aveugle pour tout autre,
Comme je n'ay plus d'yeux vers elles à tourner,
Je n'ay plus ny de cœur, ny de main à donner.
Je vous aime, & vous perds. Après cela, Madame,
Seroit-il quelque Hymen que pûſt ſouffrir mon ame?
Seroit-il quelques nœuds où ſe pûſt attacher
Le bonheur d'un Amant qui vous étoit ſi cher,
Et qu'à force d'amour vous rendez incapable
De trouver ſous le Ciel quelque choſe d'aimable?

EURIDICE.

Ce n'eſt pas là de vous, Seigneur, ce que je veux.
A la Poſtérité vous devez des neveux,
Et ces illuſtres morts dont vous tenez la place,
Ont aſſez mérité de revivre en leur race.
Je ne veux pas l'éteindre, & tiendrois à forfait,
Qu'il m'en fûſt échapé le plus leger ſouhait.

SURENA.

Que tout meure avec moy, Madame. Que m'importe
Qui foule après ma mort la Terre qui me porte?
Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
Ces illustres Ayeux, la nuit de leur tombeau?
Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut eſtre auront peine à les ſuivre,
Peut eſtre ne feront que les deſhonorer,
Et n'en auront le ſang que pour dégénérer?
Quand nous avons perdu le jour qui nous éclaire
Cette ſorte de vie eſt bien imaginaire,
Et le moindre moment d'un bonheur ſouhaité
Vaut mieux qu'une ſi froide, & vaine éternité.

EURIDICE.

Non, non, je ſuis jalouſe, & mon impatience
D'affranchir mon amour de toute défiance,
Tant que je vous verray maiſtre de voſtre foy,
La croira réſervée aux volontez du Roy:
Mandane aura toûjours un plein droit de vous plaire,
Ce ſera l'épouſer, que de le pouvoir faire,
Et ma haine ſans ceſſe aura dequoy trembler,
Tant que par là mes maux pourront ſe redoubler.
Il faut qu'un autre Hymen me mette en aſſeurance.
N'y portez, s'il ſe peut, que de l'indifférence,
Mais par de nouveaux feux deuſſiez-vous me trahir,
Je veux que vous aimiez, afin de m'obéïr:
Je veux que ce grand chois ſoit mon dernier ouvrage,
Qu'il tienne lieu vers moy d'un éternel hommage,
Que mon ordre le régle, & qu'on me voye enfin

Reine de voſtre cœur, & de voſtre deſtin;
Que Mandane, en dépit de l'eſpoir qu'on luy donne,
Ne pouvant s'élever juſqu'à voſtre perſonne,
Soit réduite à deſcendre à ces malheureux Rois,
A qui, quand vous voudrez, vous donnerez des loix.
Et n'apprehendez point d'en regretter la perte;
Il n'eſt Cour ſous les Cieux qui ne vous ſoit ouverte,
Et par tout voſtre gloire a fait de tels éclats,
Que les filles de Roy ne vous manqueront pas.

SURENA.

Quand elles me rendroient maiſtre de tout un Monde,
Abſolu ſur la Terre, & ſouverain ſur l'Onde,
Mon cœur...

EURIDICE.

N'achevez point, l'air dont vous commencez
Pourroit à mon chagrin ne plaire pas aſſez,
Et d'un cœur qui veut eſtre encor ſous ma puiſſance
Je ne veux recevoir que de l'obéïſſance.

SURENA.

A qui me donnez-vous?

EURIDICE.

Moy? Que ne puis-je, hélas!
Vous ôter à Mandane, & ne vous donner pas,

Et contre les ſoupçons de ce cœur qui vous aime,
Que ne m'eſt-il permis de m'aſſeurer moy-meſme!
Mais Adieu, je m'égare.

SURENA.

Où doy-je recourir,
O Ciel, s'il faut toûjours aimer, ſouffrir, mourir?

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PACORUS, SURENA.

PACORUS.

Suréna, voſtre zèle a trop ſervy mon pére,
Pour m'en laiſſer attendre un devoir moins ſincére,
Et ſi près d'un Hymen qui doit m'eſtre aſſez doux,
Je mets ma confiance, & mon espoir en vous.
Palmis avec raiſon de cét Hymen murmure,
Mais je puis réparer ce qu'il luy fait d'injure,
Et vous n'ignorez pas qu'à former ces grands nœuds
Mes pareils ne ſont point tout à fait maiſtres d'eux.
Quand vous voudrez tous deux attacher vos tendreſſes,
Il eſt des Rois pour elle, & pour vous des Princeſſes,
Et je puis hautement vous engager ma foy
Que vous ne vous plaindrez du Prince, ny du Roy.

SURENA.

Ceſſez de me traiter, Seigneur, en mercenaire,
Je n'ay jamais ſervy par espoir de ſalaire,
La gloire m'en ſuffit, & le prix que reçoit...

PACORUS.

Je ſçais ce que je doy, quand on fait ce qu'on doit,
Et ſi de l'accepter ce grand cœur vous dispenſe,
Le mien ſe ſatisfait, alors qu'il récompenſe.
J'épouſe une Princeſſe, en qui les doux accords
Des graces de l'esprit avec celles du corps
Forment le plus brillant, & plus noble aſſemblage,
Qui puiſſe orner une ame, & parer un viſage.
Je n'en dis que ce mot, & vous ſçavez aſſez
Quels en ſont les attraits, vous qui la connoiſſez.
Cette Princeſſe donc, ſi belle, ſi parfaite,
Je crains qu'elle n'ait pas ce que plus je ſouhaite,
Qu'elle manque d'amour, ou plûtoſt que ſes vœux
N'aillent pas tout à fait du coſté que je veux.
Vous qui l'avez tant veuë, & qu'un devoir fidelle
A tenu ſi long-temps près de ſon pére & d'elle,
Ne me déguiſez point ce que dans cette Cour
Sur de pareils ſoupçons vous auriez eu de jour.

SURENA.

Je la voyois, Seigneur, mais pour gagner ſon pére,
C'étoit tout mon employ, c'étoit ma ſeule affaire,
Et je croyois par elle eſtre ſeur de ſon chois,
Mais Rome, & ſon intrigue eurent le plus de voix.
Du reste, ne prenant intereſt à m'instruire
Que de ce qui pouvoit vous ſervir, ou vous nuire,
Comme je me bornois à remplir ce devoir,
Je puis n'avoir pas veu ce qu'un autre euſt pû voir.
Si j'euſſe preſſenti que, la guerre achevée,
A l'honneur de vos feux elle étoit réſervée,

J'aurois pris d'autres ſoins, & plus éxaminé;
Mais j'ay ſuivy mon ordre, & n'ay point deviné.

PACORUS.

Quoy! de ce que je crains vous n'auriez nulle idée?
Par aucune Ambaſſade on ne l'a demandée?
Aucun Prince auprès d'elle, aucun digne Sujet
Par ſes attachemens n'a marqué de projet?
Car il vient quelquefois du milieu des Provinces
Des Sujets en nos Cours qui valent bien des Princes,
Et par l'objet preſent les ſentimens émeus
N'attendent pas toûjours des Rois qu'on n'a point veus.

SURENA.

Durant tout mon ſejour rien n'y bleſſoit ma veuë,
Je n'y rencontrois point de viſite aſſiduë,
Point de devoirs ſuspects, ny d'entretiens ſi doux,
Que, ſi j'avois aimé, j'en deuſſe eſtre jaloux.
Mais qui vous peut donner cette importune crainte,
Seigneur?

PACORUS.

Plus je la voy, plus j'y voy de contrainte.
Elle ſemble, auſſi-toſt que j'oſe en approcher,
Avoir je ne ſçais quoy qu'elle me veut cacher.
Non qu'elle ait jusqu'icy demandé de remiſe:
Mais ce n'eſt pas m'aimer, ce n'eſt qu'eſtre ſoûmiſe,
Et tout le bon accueil que j'en puis recevoir,
Tout ce que j'en obtiens, ne part que du devoir.

SURENA.

N'en apprehendez rien. Encor toute étonnée,
Toute tremblante encor au ſeul nom d'Hyménée,
Pleine de ſon pays, pleine de ſes parents,
Il luy paſſe en l'esprit cent chagrins différens.

PACORUS.

Mais il ſemble à la voir que ſon chagrin s'applique
A braver par dépit l'allegreſſe publique.
Inquiéte, reſveuſe, inſenſible aux douceurs
Que par un plein ſuccès l'Amour verſe en nos cœurs...

SURENA.

Tout ceſſera, Seigneur, dès que ſa foy reçeuë
Aura mis en vos mains la main qui vous eſt deuë,
Vous verrez ces chagrins détruits en moins d'un jour,
Et toute ſa vertu devenir toute amour.

PACORUS.

C'eſt beaucoup hazarder que de prendre aſſeurance
Sur une ſi legére, & douteuſe espérance.
Et qu'aura cét amour d'heureux, de ſingulier,
Qu'à ſon trop de vertu je devray tout entier?
Qu'aura-t-il de charmant, cét amour, s'il ne donne
Que ce qu'un triste Hymen ne refuſe à perſonne,
Esclave dédaigneux d'une odieuſe loy,
Qui n'eſt pour toute chaiſne attaché qu'à ſa foy?
Pour faire aimer ſes loix, l'Hymen ne doit en faire
Qu'afin d'authoriſer la pudeur à ſe taire,

Il faut, pour rendre heureux, qu'il donne ſans geſner,
Et préte un doux prétexte à qui veut tout donner.
Que ſera-ce, grands Dieux! ſi toute ma tendreſſe
Rencontre un ſouvenir plus cher à ma Princeſſe,
Si le cœur pris ailleurs ne s'en arrache pas,
Si pour un autre objet il ſouſpire en mes bras?
Il faut, il faut enfin m'éclaircir avec elle.

SURENA.

Seigneur, je l'aperçoy, l'occaſion eſt belle,
Mais ſi vous en tirez quelque éclairciſſement
Qui donne à voſtre crainte un juſte fondement,
Que ferez-vous?

PACORUS.

J'en doute, & pour ne vous rien feindre,
Je croy m'aimer aſſez, pour ne la pas contraindre,
Mais tel chagrin auſſi pourroit me ſurvenir,
Que je l'épouſerois afin de la punir.
Un Amant dédaigné ſouvent croit beaucoup faire,
Quand il rompt le bonheur de ce qu'on luy préfére.
Mais elle approche. Allez, laiſſez-moy ſeul agir,
J'aurois peur devant vous d'avoir trop à rougir.

SCENE II.

PACORUS, EURIDICE.

PACORUS.

Quoy, Madame, venir vous-meſme à ma rencontre!
Cét excès de bonté que voſtre cœur me montre...

EURIDICE.

J'allois chercher Palmis, que j'aime à conſoler
Sur un malheur qui preſſe, & ne peut reculer.

PACORUS.

Laiſſez-moy vous parler d'affaires plus preſſées,
Et ſongez qu'il eſt temps de m'ouvrir vos penſées;
Vous vous abuſeriez à les plus retenir.
Je vous aime, & demain l'Hymen doit nous unir,
M'aimez-vous?

EURIDICE.

Ouy, Seigneur, & ma main vous eſt ſeure.

PACORUS.

C'eſt peu que de la main, ſi le cœur en murmure.

EURIDICE.

Quel mal pourroit cauſer le murmure du mien,
S'il murmuroit ſi bas, qu'aucun n'en appriſt rien?

PACORUS.

Ah, Madame, il me faut un aveu plus ſincére.

EURIDICE.

Epouſez-moy, Seigneur, & laiſſez-moy me taire,
Un pareil doute offence, & cette liberté
S'attire quelquefois trop de ſincérité.

PACORUS.

C'eſt ce que je demande, & qu'un mot ſans contrainte
Juſtifie aujourd'huy mon eſpoir, ou ma crainte.
Ah, ſi vous connoiſſiez ce que pour vous je ſens !

EURIDICE.

Je ferois ce que font les cœurs obéiſſants,
Ce que veut mon devoir, ce qu'attend voſtre flame,
Ce que je fais enfin.

PACORUS.

Vous feriez plus, Madame,
Vous me feriez juſtice, & prendriez plaiſir
A montrer que nos cœurs ne forment qu'un deſir.
Vous me diriez ſans ceſſe, *Ouy, Prince, je vous aime,*
Mais d'une paſſion, comme la voſtre, extrême,
Je ſens le meſme feu, je fais les meſmes vœux,
Ce que vous ſouhaitez eſt tout ce que je veux,
Et cette illuſtre ardeur ne ſera point contente,
Qu'un glorieux Hymen n'ait remply noſtre attente.

EURIDICE.

Pour vous tenir, Seigneur, un langage ſi doux,
Il faudroit qu'en Amour j'en ſçeuſſe autant que vous.

PACORUS.

Le veritable Amour, dès que le cœur ſouſpire,
Instruit en un moment de tout ce qu'on doit dire.
Ce langage à ſes feux n'eſt jamais importun,
Et ſi vous l'ignorez, vous n'en ſentez aucun.

EURIDICE.

Suppléez-y, Seigneur, & dites-vous vous-meſme
Tout ce que ſent un cœur dès le moment qu'il aime,
Faites-vous-en pour moy le charmant entretien;
J'avoûray tout, pourveu que je n'en diſe rien.

PACORUS.

Ce langage eſt bien clair, & je l'entens ſans peine.
Au defaut de l'Amour, auriez-vous de la haine?
Je ne veux pas le croire, & des yeux ſi charmants...

EURIDICE.

Seigneur, ſçachez pour vous quels ſont mes ſentimens.
Si l'amitié vous plaiſt, ſi vous aimez l'estime,
A vous les refuſer je croirois faire un crime:
Pour le cœur, ſi je puis vous le dire entre nous,
Je ne m'aperçois point qu'il ſoit encor à vous.

PACORUS.

Ainſi donc ce Traité qu'ont fait les deux Couronnes...

EURIDICE.

S'il a pû l'une à l'autre engager nos perſonnes,
Au ſeul don de la main ſon droit eſt limité,
Et mon cœur avec vous n'a point fait de traité.
C'eſt ſans vous le devoir que je fais mon poſſible
A le rendre pour vous plus tendre, & plus ſenſible,
Je ne ſçais ſi le temps l'y pourra diſpoſer,
Mais qu'il le puiſſe, ou non, vous pouvez m'épouſer.

PACORUS.

Je le puis, je le doy, je le veux, mais, Madame,
Dans ces triſtes froideurs dont vous payez ma flame,
Quelqu'autre amour plus fort...

EURIDICE.

Qu'oſez-vous demander,
Prince?

PACORUS.

De mon bonheur ce qui doit décider.

EURIDICE.

Eſt-ce un aveu qui puiſſe échaper à ma bouche?

PACORUS.

Il eſt tout échapé, puisque ce mot vous touche.
Si vous n'aviez du cœur fait ailleurs l'heureux don,
Vous auriez moins de geſne à me dire que non,
Et pour me garantir de ce que j'apprehende,

La réponſe avec joye euſt ſuivy la demande.
Madame, ce qu'on fait ſans honte & ſans remords
Ne coûte rien à dire, il n'y faut point d'efforts,
Et ſans que la rougeur au viſage nous monte...

EURIDICE.

Ah, ce n'eſt point pour moy que je rougis de honte.
Si j'ay pû faire un chois, je l'ay fait aſſez beau
Pour m'en faire un honneur jusque dans le tombeau,
Et quand je l'avoûray, vous aurez lieu de croire
Que tout mon avenir en aimera la gloire.
Je rougis, mais pour vous, qui m'oſez demander
Ce qu'on doit avoir peine à ſe perſüader,
Et je ne comprens point avec quelle prudence
Vous voulez qu'avec vous j'en faſſe confidence,
Vous, qui près d'un Hymen accepté par devoir,
Devriez ſur ce point craindre de trop ſçavoir.

PACORUS.

Mais il eſt fait ce chois qu'on s'obstine à me taire,
Et qu'on cherche à me dire avec tant de mystére?

EURIDICE.

Je ne vous le dis point, mais ſi vous m'y forcez,
Il vous en coûtera plus que vous ne penſez.

PACORUS.

Et bien, Madame, & bien, ſçachons, quoy qu'il en coûte,
Quel eſt ce grand rival qu'il faut que je redoute.
Dites, eſt-ce un Héros? eſt-ce un Prince? eſt-ce un Roy?

EURIDICE.

C'eſt ce que j'ay connu de plus digne de moy.

PACORUS.

Si le mérite eſt grand, l'eſtime eſt un peu forte.

EURIDICE.

Vous la pardonnerez à l'Amour qui s'emporte,
Comme vous le forcez à ſe trop expliquer,
S'il manque de reſpect, vous l'en faites manquer.
Il eſt ſi naturel d'eſtimer ce qu'on aime,
Qu'on voudroit que par tout on l'eſtimaſt de meſme,
Et la pente eſt ſi douce à vanter ce qu'il vaut,
Que jamais on ne craint de l'élever trop haut.

PACORUS.

C'eſt en dire beaucoup.

EURIDICE.

Apprenez davantage,
Et ſçachez que l'effort où mon devoir m'engage
Ne peut plus me réduire à vous donner demain
Ce qui vous étoit ſeur, je veux dire, ma main.
Ne vous la promettez, qu'après que dans mon ame
Voſtre mérite aura diſſipé cette flame,
Et que mon cœur charmé par des attraits plus doux
Se ſera répondu de n'aimer rien que vous;
Et ne me dites point que pour cét Hyménée
C'eſt par mon propre aveu qu'on a pris la journée,

J'en ſçais la conſéquence, & différe à regret:
Mais puisque vous m'avez arraché mon ſecret,
Il n'eſt ny Roy, ny pére, il n'eſt priére, Empire,
Qu'au péril de cent morts mon cœur n'oſe en dédire.
C'eſt ce qu'il n'eſt plus temps de vous diſſimuler,
Seigneur, & c'eſt le prix de m'avoir fait parler.

PACORUS.

A ces bontez, Madame, ajoûtez une grace,
Et du moins attendant que cette ardeur ſe paſſe,
Apprenez-moy le nom de cét heureux Amant
Qui ſur tant de vertu régne ſi puiſſamment,
Par quelles qualitez il a pû la ſurprendre.

EURIDICE.

Ne me preſſez point tant, Seigneur, de vous l'apprendre.
Si je vous l'avois dit...

PACORUS.

Achevons.

EURIDICE.

Dès demain
Rien ne m'empeſcheroit de luy donner la main.

PACORUS.

Il eſt donc en ces lieux, Madame?

EURIDICE.

Il y peut eſtre,
Seigneur, ſi déguiſé qu'on ne le peut connoiſtre.

Peut eſtre en Domeſtique eſt-il auprès de moy,
Peut eſtre s'eſt-il mis de la maiſon du Roy,
Peut eſtre chez vous-meſme il s'eſt réduit à feindre,
Craignez-le dans tous ceux que vous ne daignez craindre,
Dans tous les inconnus que vous aurez à voir,
Et plus que tout encor, craignez de trop ſçavoir.
J'en dis trop, il eſt temps que ce diſcours finiſſe.
A Palmis que je voy rendez plus de juſtice,
Et puiſſent de nouveau ſes attraits vous charmer,
Jusqu'à ce que le temps m'apprenne à vous aimer.

SCENE III.

PACORUS, PALMIS.

PACORUS.

Madame, au nom des Dieux, ne venez pas vous plaindre,
On me donne ſans vous aſſez de gens à craindre,
Et je ſerois bien-toſt accablé de leurs coups,
N'étoit que pour azyle on me renvoye à vous.
J'obéïs, j'y reviens, Madame, & cette joye...

PALMIS.

Que n'y revenez-vous ſans qu'on vous y renvoye!
Voſtre amour ne fait rien, ny pour moy, ny pour luy,
Si vous n'y revenez que par l'ordre d'autruy.

PACORUS.

N'eſt-ce rien que pour vous à cét ordre il défére?

PALMIS.

Non, ce n'eſt qu'un dépit qu'il cherche à ſatisfaire.

PACORUS.

Depuis quand le retour d'un cœur comme le mien
Fait-il ſi peu d'honneur, qu'on ne le conte à rien?

PALMIS.

Depuis qu'il eſt honteux d'aimer un infidelle,
Que ce qu'un mépris chaſſe un coup d'œil le rappelle,
Et que les inconſtants ne donnent point de cœurs,
Sans eſtre encor tous preſts de les porter ailleurs.

PACORUS.

Je le ſuis, je l'avouë, & mérite la honte
Que d'un retour ſuſpect vous faſſiez peu de conte;
Montrez-vous généreuſe, & ſi mon changement
A changé voſtre amour en vif reſſentiment,
Immolez un couroux ſi grand, ſi légitime,
A la juſte pitié d'un ſi malheureux crime.
J'en ſuis aſſez puny ſans que l'indignité...

PALMIS.

Seigneur, le crime eſt grand, mais j'ay de la bonté,
Je ſçais ce qu'à l'Etat ceux de voſtre naiſſance,

Tous maiſtres qu'ils en ſont, doivent d'obéïſſance:
Son intereſt chez eux l'emporte ſur le leur,
Et du moment qu'il parle, il fait taire le cœur.

PACORUS.

Non, Madame, ſouffrez que je vous deſabuſe,
Je ne mérite point l'honneur de cette excuſe,
Ma legéreté ſeule a fait ce nouveau chois,
Nulles raiſons d'Etat ne m'en ont fait de loix,
Et pour traiter la paix avec tant d'avantage
On ne m'a point forcé de m'en faire le gage;
J'ay pris plaiſir à l'eſtre, & plus mon crime eſt noir,
Plus l'oubly que j'en veux me fera vous devoir.
Tout mon cœur...

PALMIS.

Entre Amants qu'un changement ſép
Le crime eſt oublié ſi-toſt qu'on le répare,
Et bien qu'il vous ait plû, Seigneur, de me trahir,
Je le dis malgré moy, je ne vous puis haïr.

PACORUS.

Faites-moy grace entiére, & ſongez à me rendre
Ce qu'un amour ſi pur, ce qu'une ardeur ſi tendre...

PALMIS.

Donnez-moy donc, Seigneur, vous-meſme quelque jou
Quelque infaillible voye à fixer voſtre amour,
Et s'il eſt un moyen...

PACORUS.

S'il en eſt, ouy, Madame,
Il en eſt de fixer tous les vœux de mon ame,
Et ce joug qu'à tous deux l'Amour rendit ſi doux,
Si je ne m'y rattache, il ne tiendra qu'à vous.
Il eſt pour m'arréter ſous un ſi digne Empire
Un office à me rendre, un ſecret à me dire.
La Princeſſe aime ailleurs, je n'en puis plus douter,
Et doute quel rival s'en fait mieux écouter.
Vous étes avec elle en trop d'intelligence,
Pour n'en avoir pas eu toute la confidence;
Tirez-moy de ce doute, & recevez ma foy
Qu'autre que vous jamais ne régnera ſur moy.

PALMIS.

Quel gage en eſt-ce (hélas!) qu'une foy ſi peu ſeure?
Le Ciel la rendra-t-il moins ſujette au parjure,
Et ces liens ſi doux que vous avez briſez,
A briſer de nouveau ſeront-ils moins aiſez?
Si vous voulez, Seigneur, rappeller mes tendreſſes,
Il me faut des effets, & non pas des promeſſes,
Et cette foy n'a rien qui me puiſſe ébranler,
Quand la main ſeule a droit de me faire parler.

PACORUS.

La main ſeule en a droit! Quand cent troubles m'agitent,
Que la haine, l'Amour, l'honneur me ſollicitent,
Qu'à l'ardeur de punir je m'abandonne en vain,
Hélas! ſuis-je en état de vous donner la main?

PALMIS.

Et moy, ſans cette main, Seigneur, ſuis-je maîtreſſe
De ce que m'a daigné confier la Princeſſe,
Du ſecret de ſon cœur? Pour le tirer de moy,
Il me faut vous devoir plus que je ne luy doy,
Eſtre une autre vous-meſme, & le ſeul Hyménée
Peut rompre le ſilence où je ſuis enchaiſnée.

PACORUS.

Ah, vous ne m'aimez plus.

PALMIS.

Je voudrois le pouvoir,
Mais pour ne plus aimer, que ſert de le vouloir?
J'ay pour vous trop d'amour, & je le ſens renaiſtre
Et plus tendre, & plus fort qu'il n'a dû jamais eſtre.
Mais ſi...

PACORUS.

Ne m'aimez plus, ou nommez ce rival.

PALMIS.

Me préſerve le Ciel de vous aimer ſi mal!
Ce ſeroit vous livrer à des guerres nouvelles,
Allumer entre vous des haines immortelles...

PACORUS.

Que m'importe, & qu'auray-je à redouter de luy,
Tant que je me verray Suréna pour appuy?

Quel qu'il ſoit, ce rival, il ſera ſeul à plaindre,
Le Vainqueur des Romains n'a point de Rois à craindre.

PALMIS.

Je le ſçais, mais, Seigneur, qui vous peut engager
Aux ſoins de le punir, & de vous en venger?
Quand ſon grand cœur charmé d'une belle Princeſſe,
En a ſçeu mériter l'eſtime, & la tendreſſe,
Quel Dieu, quel bon Génie a dû luy révéler
Que le voſtre pour elle aimeroit à bruſler?
A quels traits ce rival a-t-il dû le connoiſtre,
Reſpecter de ſi loin des feux encor à naiſtre,
Voir pour vous d'autres fers que ceux où vous viviez,
Et lire en vos destins plus que vous n'en ſçaviez?
S'il a veu la conqueſte à ſes vœux expoſée,
S'il a trouvé du cœur la ſympathie aiſée,
S'eſtre emparé d'un bien où vous n'aspiriez pas,
Eſt-ce avoir fait des vols, & des aſſaſſinats?

PACORUS.

Je le voy bien, Madame, & vous, & ce cher frére
Abondez en raiſons pour cacher le mystére.
Je parle, promets, prie, & je n'avance rien:
Auſſi voſtre intereſt eſt préférable au mien,
Rien n'eſt plus juste, mais...

PALMIS.

Seigneur...

PACORUS.

Adieu, Madame,
Je vous fais trop joüir des troubles de mon ame.
Le Ciel ſe laſſera de m'eſtre rigoureux.

PALMIS.

Seigneur, quand vous voudrez, il fera quatre heureux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORODE, SILLACE.

SILLACE.

Je l'ay veu par voſtre ordre, & voulu par avance
Pénétrer le ſecret de ſon indifférence.
Il m'a paru, Seigneur, ſi froid, ſi retenu...
Mais vous en jugerez quand il ſera venu.
Cependant je diray que cette retenuë
Sent une ame de trouble & d'ennuis prévenuë,
Que ce calme paroiſt aſſez prémédité
Pour ne répondre pas de ſa tranquillité,
Que cette indifférence a de l'inquiétude,
Et que cette froideur marque un peu trop d'étude.

ORODE.

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
Un Roy qui luy doit tant, qu'il ne peut s'acquitter!
Un ſervice au deſſus de toute récompenſe
A force d'obliger tient presque lieu d'offence,

Il reproche en ſecret tout ce qu'il a d'éclat,
Il livre tout un cœur au dépit d'eſtre ingrat,
Le plus zèlé déplaiſt, le plus utile geſne,
Et l'excès de ſon poids fait pancher vers la haine.
Suréna de l'éxil luy ſeul m'a rappellé,
Il m'a rendu luy ſeul ce qu'on m'avoit volé,
Mon Scéptre; de Craſſus il vient de me défaire;
Pour faire autant pour luy quel don puis-je luy faire?
Luy partager mon Troſne? il ſeroit tout à luy,
S'il n'avoit mieux aimé n'en eſtre que l'appuy.
Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles,
Quand j'invoquois mes Dieux, il gagnoit des batailles,
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, & crains
Qu'il n'oſe quelque jour s'en payer par ſes mains,
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me péſe, & ſon nom m'importune.
Qu'un Monarque eſt heureux, quand parmi ſes Sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au deſſus de ſa gloire il n'y connoit perſonne,
Et qu'il eſt le plus digne enfin de ſa Couronne.

SILLACE.

Seigneur, pour vous tirer de ces perpléxitez,
La ſaine Politique a deux extrémitez.
Quoy qu'ait fait Suréna, quoy qu'il en faille attendre,
Ou faites-le périr, ou faites-en un gendre.
Puiſſant par ſa fortune, & plus par ſon employ,
S'il devient par l'Hymen l'appuy d'un autre Roy,
Si dans les différens que le Ciel vous peut faire,
Une femme l'entraiſne au party de ſon pére,

Que vous ſervira lors, Seigneur, d'en murmurer?
Il faut, il faut le perdre, ou vous en aſſeurer,
Il n'eſt point de milieu...

ORODE.

Ma penſée eſt la voſtre,
Mais s'il ne veut pas l'un, pourray-je vouloir l'autre?
Pour prix de ſes hauts faits, & de m'avoir fait Roy,
Son trépas... ce mot ſeul me fait paſlir d'effroy,
Ne m'en parlez jamais, que tout l'Etat périſſe
Avant que jusque-là ma vertu ſe terniſſe,
Avant que je défére à ces raiſons d'Etat,
Qui nommeroient justice, un ſi laſche attentat.

SILLACE.

Mais pourquoy luy donner les Romains en partage,
Quand ſa gloire, Seigneur, vous donnoit tant d'ombrage?
Pourquoy contre Artabaſe attacher vos emplois,
Et luy laiſſer matiére à de plus grands exploits?

ORODE.

L'événement, Sillace, a trompé mon attente.
Je voyois des Romains la valeur éclatante.
Et croyant leur défaite impoſſible ſans moy,
Pour me la préparer, je fondis ſur ce Roy.
Je crûs qu'il ne pourroit à la fois ſe défendre
Des fureurs de la guerre, & de l'offre d'un gendre,
Et que par tant d'horreurs ſon Peuple épouvanté
Luy feroit mieux gouſter la douceur d'un Traité,

Tandis que Suréna, mis aux Romains en butte,
Les tiendroit en balance, ou craindroit pour ſa cheute,
Et me réſerveroit la gloire d'achever,
Ou de le voir tombant, & de le relever.
Je réuſſis à l'un, & conclus l'alliance,
Mais Suréna vainqueur prévint mon eſpérance.
A peine d'Artabaſe eus-je ſigné la Paix,
Que j'appris Craſſus mort, & les Romains défaits.
Ainſi d'une ſi haute, & ſi prompte victoire
J'emporte tout le fruit, & luy toute la gloire,
Et beaucoup plus heureux que je n'aurois voulu,
Je me fais un malheur d'eſtre trop abſolu.
Je tiens toute l'Aſie, & l'Europe en alarmes,
Sans que rien s'en impute à l'effort de mes armes,
Et quand tous mes voiſins tremblent pour leurs Etats,
Je ne les fais trembler que par un autre bras.
J'en tremble enfin moy-meſme, & pour reméde unique
Je n'y voy qu'une baſſe, & dure Politique,
Si Mandane, l'objet des vœux de tant de Rois,
Se doit voir d'un Sujet le rebut, ou le chois.

SILLACE.

Le rebut! vous craignez, Seigneur, qu'il la refuſe?

ORODE.

Et ne ſe peut-il pas qu'un autre amour l'amuſe,
Et que remply qu'il eſt d'une juste fierté,
Il n'écoute ſon cœur, plus que ma volonté?
Le voicy, laiſſez-nous.

SCENE II.

ORODE, SURENA.

ORODE.

Suréna, vos ſervices
(Qui l'auroit oſé croire!) ont pour moy des ſupplices,
J'en ay honte, & ne puis aſſez me conſoler
De ne voir aucun don qui les puiſſe égaler.
Suppléez au defaut d'une reconnoiſſance,
Dont vos propres exploits m'ont mis en impuiſſance,
Et s'il en eſt un prix dont vous faſſiez état,
Donnez-moy les moyens d'eſtre un peu moins ingrat.

SURENA.

Quand je vous ay ſervy, j'ay reçeu mon ſalaire,
Seigneur, & n'ay rien fait qu'un Sujet n'ait dû faire,
La gloire m'en demeure, & c'eſt l'unique prix,
Que s'en eſt propoſé le ſoin que j'en ay pris.
Si pourtant il vous plaiſt, Seigneur, que j'en demande
De plus dignes d'un Roy, dont l'ame eſt toute grande,
La plus haute vertu peut faire de faux pas :
Si la mienne en fait un, daignez ne le voir pas,
Gardez-moy des bontez toûjours preſtes d'éteindre
Le plus juſte couroux que j'aurois lieu d'en craindre,
Et ſi...

ORODE.

Ma gratitude oſeroit ſe borner
Au pardon d'un malheur qu'on ne peut deviner,
Qui n'arrivera point, & j'attendrois un crime,
Pour vous montrer le fond de toute mon eſtime?
Le Ciel m'eſt plus propice, & m'en ouvre un moyen,
Par l'heureuſe union de voſtre ſang au mien.
D'avoir tant fait pour moy ce ſera le ſalaire.

SURENA.

J'en ay flaté long-temps un eſpoir téméraire,
Mais puiſqu'enfin le Prince...

ORODE.

Il aima voſtre ſœur,
Et le bien de l'Etat luy deſrobe ſon cœur,
La paix de l'Armenie à ce prix eſt jurée,
Mais l'injure aiſément peut eſtre réparée,
J'y ſçais des Rois tous preſts, & pour vous, dès demain
Mandane que j'attens vous donnera la main.
C'eſt tout ce qu'en la mienne ont mis des Destinées,
Qu'à force de hauts faits la voſtre a couronnées.

SURENA.

A cét excès d'honneur rien ne peut s'égaler,
Mais ſi vous me laiſſiez liberté d'en parler,
Je vous dirois, Seigneur, que l'Amour paternelle
Doit à cette Princeſſe un Troſne digne d'elle,

Que l'inégalité de mon deſtin au ſien
Ravaleroit ſon ſang ſans élever le mien,
Qu'une telle union, quelque haut qu'on la mette,
Me laiſſe encor Sujet, & la rendroit Sujette,
Et que de ſon Hymen, malgré tous mes hauts faits,
Au lieu de Rois à naiſtre, il naiſtroit des Sujets.
De quel œil voulez-vous, Seigneur, qu'elle me donne
Une main refuſée à plus d'une Couronne,
Et qu'un ſi digne objet des vœux de tant de Rois
Deſcende par voſtre ordre à cét indigne chois?
Que de mépris pour moy! que de honte pour elle!
Non, Seigneur, croyez-en un ſerviteur fidelle,
Si voſtre ſang du mien veut augmenter l'honneur,
Il y faut l'union du Prince avec ma ſœur.
Ne le meſlez, Seigneur, au ſang de vos Anceſtres
Qu'afin que vos Sujets en reçoivent des maiſtres:
Vos Parthes dans la gloire ont trop long-temps vécu,
Pour attendre des Rois du ſang de leur vaincu;
Si vous ne le ſçavez, tout le Camp en murmure,
Ce n'eſt qu'avec dépit que le Peuple l'endure.
Quelles loix euſt pû faire Artabaſe vainqueur
Plus rudes, diſent-ils, meſme à des gens ſans cœur?
Je les fais taire, mais, Seigneur, à le bien prendre,
C'étoit moins l'attaquer, que luy mener un gendre,
Et ſi vous en aviez conſulté leurs ſouhaits,
Vous auriez préféré la guerre à cette Paix.

ORODE.

Eſt-ce dans le deſſein de vous mettre à leur teſte,
Que vous me demandez ma grace toute preſte?

Et de leurs vains ſouhaits vous ſont-ils le porteur,
Pour faire Palmis Reine avec plus de hauteur?
Il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit ſon maiſtre, & triomphe de Rome;
Mais ſous le Ciel tout change, & les plus valeureux
N'ont jamais ſeureté d'eſtre toûjours heureux.
J'ay donné ma parole, elle eſt inviolable,
Le Prince aime Euridice, autant qu'elle eſt aimable;
Et s'il faut dire tout, je luy doy cét appuy
Contre ce que Phradate oſera contre luy,
Car tout ce qu'attenta contre moy Mitradate,
Pacorus le doit craindre à ſon tour de Phradate.
Cét eſprit turbulent, & jaloux du pouvoir,
Quoy que ſon frére...

SURENA.

Il ſçait que je ſçais mon devoir,
Et n'a pas oublié que dompter des rebelles,
Détroſner un tyran...

ORODE.

Ces actions ſont belles,
Mais pour m'avoir remis en état de régner,
Rendent-elles pour vous ma fille à dédaigner?

SURENA.

La dédaigner, Seigneur, quand mon zèle fidelle
N'oſe me regarder, que comme indigne d'elle!
Oſez me dispenſer de ce que je vous doy,
Et pour la mériter je cours me faire Roy.

S'il n'eſt rien d'impoſſible à la valeur d'un homme,
Qui rétablit ſon maiſtre, & triomphe de Rome,
Sur quels Rois aiſément ne pourray-je emporter,
En faveur de Mandane un Scéptre à la doter?
Préscrivez-moy, Seigneur, vous-meſme une conqueſte,
Dont en prenant ſa main je couronne ſa teſte,
Et vous direz après ſi c'eſt la dédaigner,
Que de vouloir me perdre, ou la faire régner.
Mais je ſuis né Sujet, & j'aime trop à l'eſtre,
Pour hazarder mes jours que pour ſervir mon maiſtre,
Et conſentir jamais qu'un homme tel que moy
Souille par ſon Hymen le pur ſang de ſon Roy.

ORODE.

Je n'éxamine point ſi ce reſpect déguiſe,
Mais parlons une fois avec pleine franchiſe.
Vous étes mon Sujet, mais un Sujet ſi grand,
Que rien n'eſt malaiſé quand ſon bras l'entreprend;
Vous poſſédez ſous moy deux Provinces entiéres
De Peuples ſi hardis, de Nations ſi fiéres,
Que ſur tant de vaſſaux je n'ay d'authorité
Qu'autant que voſtre zèle a de fidélité.
Ils vous ont jusqu'icy ſuivy comme fidelle,
Et quand vous le voudrez, ils vous ſuivront rebelle.
Vous avez tant de nom, que tous les Rois voiſins
Vous veulent comme Orode unir à leurs deſtins:
La Victoire chez vous paſſée en habitude
Met jusque dans ſes murs Rome en inquiétude:
Par gloire, ou pour braver au beſoin mon couroux,
Vous traiſnez en tous lieux dix mille ames à vous;

Le nombre eſt peu commun pour un train domeſtique,
Et s'il faut qu'avec vous tout à fait je m'explique,
Je ne vous ſçaurois croire aſſez en mon pouvoir,
Si les nœuds de l'Hymen n'enchaiſnent le devoir.

SURENA.

Par quel crime, Seigneur, ou par quelle imprudence
Ay-je pû mériter ſi peu de confiance?
Si mon cœur, ſi mon bras pouvoit eſtre gagné,
Mitradate, & Craſſus n'auroient rien épargné,
Tous les deux...

ORODE.

Laiſſons là Craſſus, & Mitradate,
Suréna, j'aime à voir que voſtre gloire éclate,
Tout ce que je vous doy, j'aime à le publier,
Mais quand je m'en ſouviens, vous devez l'oublier.
Si le Ciel par vos mains m'a rendu cét Empire,
Je ſçais vous épargner la peine de le dire,
Et s'il met voſtre zèle au deſſus du commun,
Je n'en ſuis point ingrat, craignez d'eſtre importun.

SURENA.

Je reviens à Palmis, Seigneur. De mes hommages
Si les loix du devoir ſont de trop foibles gages,
En eſt-il de plus ſeurs, ou de plus fortes loix,
Qu'avoir une ſœur Reine, & des neveux pour Rois?
Mettez mon ſang au Troſne, & n'en cherchez point d'autres
Pour unir à tel point mes intereſts aux voſtres,

Que tout cét Univers, que tout noſtre avenir
Ne trouve aucune voye à les en deſunir.

ORODE.

Mais, Suréna, le puis-je après la foy donnée,
Au milieu des apreſts d'un ſi grand Hyménée?
Et rendray-je aux Romains qui voudront me braver,
Un amy que la Paix vient de leur enlever?
Si le Prince renonce au bonheur qu'il eſpére,
Que dira la Princeſſe, & que fera ſon pére?

SURENA.

Pour ſon pére, Seigneur, laiſſez-m'en le ſoucy.
J'en répons, & pourrois répondre d'elle auſſi.
Malgré la triste Paix que vous avez jurée,
Avec le Prince meſme elle s'eſt déclarée,
Et ſi je puis vous dire avec quels ſentimens
Elle attend à demain l'effet de vos ſermens,
Elle aime ailleurs.

ORODE.

Et qui?

SURENA.

C'eſt ce qu'elle aime à taire,
Du reste, ſon amour n'en fait aucun mystére,
Et cherche à reculer les effets d'un Traité,
Qui fait tant murmurer voſtre Peuple irrité.

ORODE.

Eſt-ce au Peuple, eſt-ce à vous, Suréna, de me dire,
Pour luy donner des Rois, quel ſang je dois élire,
Et pour voir dans l'Etat tous mes ordres ſuivis,
Eſt-ce de mes Sujets que je doy prendre avis?
Si le Prince à Palmis veut rendre ſa tendreſſe,
Je conſens qu'il dédaigne à ſon tour la Princeſſe,
Et nous verrons après quel reméde apporter
A la diviſion qui peut en réſulter.
Pour vous qui vous ſentez indigne de ma fille,
Et craignez par reſpect d'entrer en ma famille,
Choiſiſſez un party qui ſoit digne de vous,
Et qui ſur tout n'ait rien à me rendre jaloux,
Mon ame avec chagrin ſur ce point balancée
En veut, & dès demain, eſtre débaraſſée.

SURENA.

Seigneur, je n'aime rien.

ORODE.

Que vous aimiez, ou non,
Faites un chois vous-meſme, ou ſouffrez-en le don.

SURENA.

Mais ſi j'aime en tel lieu qu'il m'en faille avoir honte,
Du ſecret de mon cœur puis-je vous rendre conte?

ORODE.

A demain, Suréna, s'il ſe peut, dès ce jour,
Réſolvons cét Hymen, avec, ou ſans amour,

Cependant allez voir la Princeſſe Euridice,
Sous les loix du devoir ramenez ſon caprice,
Et ne m'obligez point à faire à ſes appas
Un compliment de Roy, qui ne luy plairoit pas:
Palmis vient par mon ordre, & je veux en apprendre
Dans vos prétenſions la part qu'elle aime à prendre.

SCENE III.

ORODE, PALMIS.

ORODE.

Suréna m'a ſurpris, & je n'aurois pas dit
Qu'avec tant de valeur il euſt eu tant d'eſprit:
Mais moins on le prévoit, & plus cét eſprit brille,
Il trouve des raiſons à refuſer ma fille,
Mais fortes, & qui meſme ont ſi bien ſuccédé,
Que s'en diſant indigne, il m'a perſüadé.
Sçavez-vous ce qu'il aime? Il eſt hors d'apparence
Qu'il faſſe un tel refus ſans quelque préférence,
Sans quelque objet charmant, dont l'adorable chois
Ferme tout ſon grand cœur au pur ſang de ſes Rois.

PALMIS.

J'ay crû qu'il n'aimoit rien.

ORODE.

Il me l'a dit luy-meſme,
Mais la Princeſſe avouë, & hautement, qu'elle aime:

Vous étes ſon amie, & ſçavez quel Amant
Dans un cœur qu'elle doit régne ſi puiſſamment.

PALMIS.

Si la Princeſſe en moy prend quelque confiance,
Seigneur, m'eſt-il permis d'en faire confidence?
Reçoit-on des ſecrets ſans une forte loy...

ORODE.

Je croyois qu'elle pûſt ſe rompre pour un Roy,
Et veux bien toutefois qu'elle ſoit ſi ſévére,
Qu'en mon propre intereſt elle oblige à ſe taire;
Mais vous pouvez du moins me répondre de vous.

PALMIS.

Ah, pour mes ſentimens je vous les diray tous.
J'aime ce que j'aimois, & n'ay point changé d'ame,
Je n'en fais point ſecret.

ORODE.

L'aimer encor, Madame!
Ayez-en quelque honte, & parlez-en plus bas,
C'eſt foibleſſe d'aimer qui ne vous aime pas.

PALMIS.

Non, Seigneur, à ſon Prince attacher ſa tendreſſe,
C'eſt une grandeur d'ame, & non une foibleſſe,
Et luy garder un cœur qu'il luy plût mériter
N'a rien d'aſſez honteux, pour ne s'en point vanter.

J'en feray toûjours gloire, & mon ame charmée
De l'heureux ſouvenir de m'eſtre veuë aimée,
N'étouffera jamais l'éclat de ces beaux feux
Qu'alluma ſon mérite, & l'offre de ſes vœux.

ORODE.

Faites mieux, vengez-vous, il eſt des Rois, Madame,
Plus dignes qu'un ingrat d'une ſi belle flame.

PALMIS.

De ce que j'aime encor ce ſeroit m'éloigner,
Et me faire un éxil ſous ombre de régner.
Je veux toûjours le voir, cét ingrat qui me tuë,
Non pour le triste bien de joüir de ſa veue;
Cette fauſſe douceur eſt au deſſous de moy,
Et ne vaudra jamais que je néglige un Roy.
Mais il eſt des plaiſirs, qu'une Amante trahie
Gouſte au milieu des maux qui luy coûtent la vie.
Je verray l'infidelle inquiet, alarmé
D'un rival inconnu, mais ardemment aimé,
Rencontrer à mes yeux ſa peine dans ſon crime,
Par les mains de l'Hymen devenir ma victime,
Et ne me regarder dans ce chagrin profond
Que le remords en l'ame, & la rougeur au front.
De mes bontez pour luy l'impitoyable image
Qu'imprimera l'Amour ſur mon paſle viſage,
Inſultera ſon cœur, & dans nos entretiens
Mes pleurs & mes ſouſpirs rappelleront les ſiens,

Mais qui ne ſerviront qu'à luy faire connoiſtre
Qu'il pouvoit eſtre heureux, & ne ſçauroit plus l'eſtre;
Qu'à luy faire trop tard haïr ſon peu de foy,
Et pour tout dire enſemble, avoir regret à moy.
Voila tout le bonheur où mon amour aspire,
Voila contre un ingrat tout ce que je conspire,
Voila tous les plaiſirs que j'espére à le voir,
Et tous les ſentimens que vous vouliez ſçavoir.

ORODE.

C'eſt bien traiter les Rois en perſonnes communes
Qu'attacher à leur rang ces geſnes importunes,
Comme ſi pour vous plaire, & les inquiéter
Dans le Troſne avec eux l'Amour pouvoit monter.
Il nous faut un Hymen, pour nous donner des Princes
Qui ſoient l'appuy du Scéptre & l'espoir des Provinces,
C'eſt là qu'eſt noſtre force, & dans nos grands destins
Le manque de vengeurs enhardit les mutins.
Du reste, en ces grands nœuds l'Etat qui s'intereſſe
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendreſſe,
La ſeule Politique eſt ce qui nous émeut,
On la ſuit, & l'Amour s'y meſle comme il peut:
S'il vient, on l'applaudit, s'il manque, on s'en conſole,
C'eſt dont vous pouvez croire un Roy ſur ſa parole.
Nous ne ſommes point faits pour devenir jaloux,
Ny pour eſtre en ſoucy ſi le cœur eſt à nous.
Ne vous repaiſſez plus de ces vaines chimeres,
Qui ne ſont les plaiſirs que des ames vulgaires,
Madame, & que le Prince aye, ou non, à ſouffrir,
Acceptez un des Rois que je puis vous offrir.

PALMIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, ſi mon ame alarmée
Ne veut point de ces Rois, dont on n'eſt point aimée,
J'ay crû l'eſtre du Prince, & l'ay trouvé ſi doux,
Que le ſouvenir ſeul m'en plaiſt plus qu'un époux.

ORODE.

N'en parlons plus, Madame, & dites à ce frére
Qui vous eſt auſſi cher que vous me ſeriez chére,
Que parmy ſes reſpects il n'a que trop marqué...

PALMIS.

Quoy, Seigneur?

ORODE.

Avec luy je croy m'eſtre expliqué,
Qu'il y penſe, Madame, Adieu.

PALMIS.

Quel triste augure!
Et que ne me dit point cette menace obscure!
Sauvez ces deux Amants, ô Ciel, & détournez
Les ſoupçons que leurs feux peuvent avoir donnez.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORMENE, EURIDICE.

ORMENE.

Ouy, voſtre intelligence à demy découverte
Met voſtre Suréna ſur le bord de ſa perte,
Je l'ay ſçeu de Sillace, & j'ay lieu de douter
Qu'il n'ait, s'il faut tout dire, ordre de l'arréter.

EURIDICE.

On n'oſeroit, Orméne, on n'oſeroit.

ORMENE.

Madame,
Croyez-en un peu moins voſtre fermeté d'ame,
Un Héros arrété n'a que deux bras à luy,
Et ſouvent trop de gloire eſt un débile appuy.

EURIDICE.

Je ſçais que le mérite eſt ſujet à l'envie,
Que ſon chagrin s'attache à la plus belle vie,
Mais ſur quelle apparence oſes-tu preſumer
Qu'on pourroit...

ORMENE.

Il vous aime, & s'en eſt fait aimer.

EURIDICE.

Qui l'a dit?

ORMENE.

Vous & luy, c'eſt ſon crime & le voſtre.
Il refuſe Mandane, & n'en veut aucune autre,
On ſçait que vous aimez, on ignore l'Amant,
Madame, tout cela parle trop clairement.

EURIDICE.

Ce ſont de vains ſoupçons qu'avec moy tu hazardes.

SCENE II.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

PALMIS.

Madame, à chaque porte on a poſé des Gardes,
Rien n'entre, rien ne ſort qu'avec ordre du Roy.

EURIDICE.

Qu'importe, & quel ſujet en prenez-vous d'effroy?

PALMIS.

Ou quelque grand orage à nous troubler s'apreſte,
Ou l'on en veut, Madame, à quelque grande teſte.
Je tremble pour mon frére.

EURIDICE.

A quel propos trembler?
Un Roy qui luy doit tout, voudroit-il l'accabler?

PALMIS.

Vous le figurez-vous à tel point inſenſible,
Que de ſon alliance un refus ſi viſible...

EURIDICE.

Un ſi rare ſervice a ſçeu le prévenir,
Qu'il doit récompenſer avant que de punir.

PALMIS.

Il le doit, mais après une pareille offence,
Il eſt rare qu'on ſonge à la reconnoiſſance,
Et par un tel mépris le ſervice effacé
Ne tient plus d'yeux ouverts ſur ce qui s'eſt paſſé.

EURIDICE.

Pour la ſœur d'un Héros, c'eſt eſtre bien timide.

PALMIS.

L'Amante a-t'elle droit d'eſtre plus intrépide?

EURIDICE.

L'Amante d'un Héros aime à luy reſſembler,
Et voit ainſi que luy ſes périls ſans trembler.

PALMIS.

Vous vous flatez, Madame, elle a de la tendreſſe,
Que leur idée étonne, & leur image bleſſe,
Et ce que dans ſa perte elle prend d'intereſt
Ne ſauroit ſans deſordre en attendre l'Arreſt.
Cette maſle vigueur de constance héroïque
N'eſt point une vertu dont le ſéxe ſe pique,
Ou s'il peut jusque là porter ſa fermeté,
Ce qu'il appelle Amour, n'eſt qu'une dureté.
Si vous aimiez mon frére, on verroit quelque alarme,
Il vous échaperoit un ſouſpir, une larme,
Qui marqueroit du moins un ſentiment jaloux,
Qu'une ſœur ſe monſtraſt plus ſenſible que vous.
Dieux! je donne l'éxemple, & l'on s'en peut défendre!
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre!
Auroit-on jamais crû qu'on pûſt voir quelque jour
Les nœuds du ſang plus forts que les nœuds de l'Amour?
Mais j'ay tort, & la perte eſt pour vous moins amére,
On recouvre un Amant, plus aiſément qu'un frére,
Et ſi je perds celuy que le Ciel me donna,
Quand j'en recouvrerois, ſeroit-ce un Suréna?

EURIDICE.

Et ſi j'avois perdu cét Amant qu'on menace,
Seroit-ce un Suréna qui rempliroit ſa place?
Penſez-vous qu'expoſée à de ſi rudes coups,
J'en ſouſpire au dedans, & tremble moins que vous?
Mon intrépidité n'eſt qu'un effort de gloire,
Que, tout fier qu'il paroiſt, mon cœur n'en veut pas croire
Il eſt tendre, & ne rend ce tribut qu'à regret
Au juste & dur orgueil qu'il dément en ſecret.
Ouy, s'il en faut parler avec une ame ouverte,
Je penſe voir déja l'appareil de ſa perte,
De ce Héros ſi cher, & ce mortel ennuy
N'oſe plus aspirer qu'à mourir avec luy.

PALMIS.

Avec moins de chaleur, vous pourriez bien plus faire.
Acceptez mon Amant, pour conſerver mon frére,
Madame, & puisqu'enfin il vous faut l'épouſer,
Taſchez par Politique à vous y diſpoſer.

EURIDICE.

Mon amour eſt trop fort pour cette Politique,
Tout entier on l'a veu, tout entier il s'explique.
Et le Prince ſçait trop ce que j'ay dans le cœur,
Pour recevoir ma main comme un parfait bonheur.
J'aime ailleurs, & l'ay dit trop haut pour m'en dédire,
Avant qu'en ſa faveur tout cét amour expire.
C'eſt avoir trop parlé, mais deuſt ſe perdre tout,
Je me tiendray parole, & j'iray jusqu'au bout.

PALMIS.

Ainſi donc vous voulez que ce Héros périſſe?

EURIDICE.

Pourroit-on en venir jusqu'à cette injustice!

PALMIS.

Madame, il répondra de toutes vos rigueurs,
Et de trop d'union où s'obstinent vos cœurs.
Rendez heureux le Prince, il n'eſt plus ſa victime,
Qu'il ſe donne à Mandane, il n'aura plus de crime.

EURIDICE.

Qu'il s'y donne, Madame, & ne m'en diſe rien,
Ou ſi ſon cœur encor peut dépendre du mien,
Qu'il attende à l'aimer que ma haine ceſſée
Vers l'amour de ſon frére ait tourné ma penſée.
Réſolvez-le vous-meſme à me deſobéïr,
Forcez-moy, s'il ſe peut, moy-meſme à le haïr,
A force de raiſons faites-m'en un rebelle,
Accablez-le de pleurs pour le rendre infidelle,
Par pitié, par tendreſſe, appliquez tous vos ſoins
A me mettre en état de l'aimer un peu moins;
J'acheveray le reste. A quelque point qu'on aime,
Quand le feu diminuë, il s'éteint de luy-meſme.

PALMIS.

Le Prince vient, Madame, & n'a pas grand beſoin
Dans ſon amour pour vous d'un odieux témoin:

Vous pourrez mieux ſans moy flater ſon eſpérance,
Mieux en noſtre faveur tourner ſa déférence,
Et ce que je prévoy me fait aſſez ſouffrir,
Sans y joindre les vœux qu'il cherche à vous offrir.

SCENE III.

PACORUS, EURIDICE, ORMENE.

EURIDICE.

Eſt-ce pour moy, Seigneur, qu'on fait garde à vos portes?
Pour aſſeurer ma fuite, ay-je icy des escortes?
Ou ſi ce grand Hymen pour ſes derniers apreſts...

PACORUS.

Madame, ainſi que vous chacun a ſes ſecrets.
Ceux que vous honorez de voſtre confidence
Obſervent par voſtre ordre un généreux ſilence,
Le Roy ſuit voſtre éxemple, & ſi c'eſt vous geſner,
Comme nous devinons, vous pouvez deviner.

EURIDICE.

Qui devine eſt ſouvent ſujet à ſe méprendre.

PACORUS.

Si je devine mal, je ſçais à qui m'en prendre,
Et comme voſtre amour n'eſt que trop évident,

Si je n'en ſçais l'objet, j'en ſçais le confident.
Il eſt le plus coupable, un Amant peut ſe taire,
Mais d'un Sujet au Roy, c'eſt crime qu'un myſtére.
Qui connoit un obstacle au bonheur de l'Etat,
Tant qu'il le tient caché, commet un attentat.
Ainſi ce confident... vous m'entendez, Madame,
Et je voy dans les yeux ce qui ſe paſſe en l'ame.

EURIDICE.

S'il a ma confidence, il a mon amitié,
Et je luy doy, Seigneur, du moins quelque pitié.

PACORUS.

Ce ſentiment eſt juste, & meſme je veux croire
Qu'un cœur comme le voſtre a droit d'en faire gloire.
Mais ce trouble, Madame, & cette émotion
N'ont-ils rien de plus fort que la compaſſion?
Et quand de ſes périls l'ombre vous intereſſe,
Qu'une pitié ſi prompte en ſa faveur vous preſſe,
Un ſi cher confident ne fait-il point douter
De l'Amant, ou de luy, qui les peut exciter?

EURIDICE.

Qu'importe? & quel beſoin de les confondre enſemble,
Quand ce n'eſt que pour vous après tout que je tremble?

PACORUS.

Quoy! vous me menacez moy-meſme à voſtre tour?
Et les emportemens de voſtre aveugle amour...

EURIDICE.

Je m'emporte & m'aveugle un peu moins qu'on ne penſe,
Pour l'avoüer vous-meſme, entrons en confidence.
Seigneur, je vous regarde en qualité d'Epoux,
Ma main ne ſçauroit eſtre, & ne ſera qu'à vous,
Mes vœux y ſont déja, tout mon cœur y veut eſtre,
Dès que je le pourray, je vous en feray maiſtre,
Et ſi pour s'y réduire, il me fait différer,
Cét Amant ſi chéry n'en peut rien eſpérer.
Je ne ſeray qu'à vous, qui que ce ſoit que j'aime,
A moins qu'à vous quitter, vous m'obligiez vous-meſme:
Mais s'il faut que le temps m'apprenne à vous aimer,
Il ne me l'apprendra qu'à force d'eſtimer,
Et ſi vous me forcez à perdre cette eſtime,
Si voſtre impatience oſe aller jusqu'au crime...
Vous m'entendez, Seigneur, & c'eſt vous dire aſſez
D'où me viennent pour vous ces vœux intereſſez.
J'ay part à voſtre gloire, & je tremble pour elle
Que vous ne la ſouilliez d'une tache éternelle,
Que le barbare éclat d'un indigne ſoupçon
Ne faſſe à l'Univers détester voſtre nom,
Et que vous ne veuilliez ſortir d'inquiétude
Par une épouvantable, & noire ingratitude.
Pourrois-je après cela vous conſerver ma foy,
Comme ſi vous étiez encor digne de moy,
Recevoir ſans horreur l'offre d'une Couronne
Toute fumante encor du ſang qui vous la donne,
Et m'expoſer en proye aux fureurs des Romains,
Quand pour les repouſſer vous n'aurez plus de mains?
Si Craſſus eſt défait, Rome n'eſt pas détruite,

D'autres ont ramaſſé les débris de ſa fuite,
De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur,
Et vous avez beſoin encor de ſon vainqueur.
Voila ce que pour vous craint une Destinée,
Qui ſe doit bien-toſt voir à la voſtre enchaiſnée,
Et deviendroit infame à ſe vouloir unir
Qu'à des Rois dont on puiſſe aimer le ſouvenir.

PACORUS.

Tout ce que vous craignez eſt en voſtre puiſſance,
Madame, il ne vous faut qu'un peu d'obéïſſance,
Qu'éxécuter demain ce qu'un pére a promis,
L'Amant, le Confident n'auront plus d'ennemis.
C'eſt dequoy tout mon cœur de nouveau vous conjure,
Par les tendres reſpects d'une flame ſi pure,
Ces aſſidus reſpects, qui ſans ceſſe bravez
Ne peuvent obtenir ce que vous me devez,
Par tout ce qu'a de rude un orgueil infléxible,
Par tous les maux que ſouffre...

EURIDICE.

Et moy, ſuis-je inſenſible?
Livre-t-on à mon cœur de moins rudes combats?
Seigneur, je ſuis aimée, & vous ne l'étes pas;
Mon devoir vous prépare un aſſeuré reméde,
Quand il n'en peut ſouffrir au mal qui me poſſéde,
Et pour finir le voſtre, il ne veut qu'un moment,
Quand il faut que le mien dure éternellement.

PACORUS.

Ce moment quelquefois eſt difficile à prendre,
Madame, & ſi le Roy ſe laſſe de l'attendre,

Pour venger le mépris de ſon authorité,
Songez à ce que peut un Monarque irrité.

EURIDICE.

Ma vie eſt en ſes mains, & de ſon grand courage
Il peut montrer ſur elle un glorieux ouvrage.

PACORUS.

Traitez-le mieux de grace, & ne vous alarmez
Que pour la ſeureté de ce que vous aimez:
Le Roy ſçait voſtre foible, & le trouble que porte
Le péril d'un Amant dans l'ame la plus forte.

EURIDICE.

C'eſt mon foible, il eſt vray, mais ſi j'ay de l'amour,
J'ay du cœur, & pourrois le mettre en ſon plein jour.
Ce grand Roy cependant prend une aimable voye
Pour me faire accepter ſes ordres avec joye!
Penſez-y mieux de grace, & ſongez qu'au beſoin,
Un pas hors du devoir nous peut mener bien loin.
Après ce prémier pas, ce pas qui ſeul nous geſne,
L'Amour rompt aiſément le reste de ſa chaiſne,
Et tyran à ſon tour du devoir mépriſé,
Il s'applaudit long-temps du joug qu'il a briſé.

PACORUS.

Madame...

EURIDICE.

Après cela, Seigneur, je me retire,
Et s'il vous reste encor quelque choſe à me dire,

Pour éviter l'éclat d'un orgueil imprudent,
Je vous laiſſe achever avec mon Confident.

SCENE IV.

PACORUS, SURENA.

PACORUS.

Suréna, je me plains, & j'ay lieu de me plaindre.

SURENA.

De moy, Seigneur ?

PACORUS.

De vous. Il n'eſt plus temps de feindre,
Malgré tous vos détours on ſçait la verité,
Et j'attendois de vous plus de ſincérité,
Moy qui mettois en vous ma confiance entiére,
Et ne voulois ſouffrir aucune autre lumiére.
L'Amour dans ſa prudence eſt toûjours indiscret,
A force de ſe taire il trahit ſon ſecret,
Le ſoin de le cacher découvre ce qu'il cache,
Et ſon ſilence dit tout ce qu'il craint qu'on ſçache.
Ne cachez plus le voſtre, il eſt connu de tous,
Et toute voſtre adreſſe a parlé contre vous.

SURENA.

Puiſque vous vous plaignez, la plainte eſt légitime,
Seigneur, mais après tout, j'ignore encor mon crime.

PACORUS.

Vous refuſez Mandane avec tant de reſpect,
Qu'il eſt trop raiſonné pour n'eſtre point ſuſpect.
Avant qu'on vous l'offriſt, vos raiſons étoient preſtes,
Et jamais on n'a veu de refus plus honneſtes.
Mais ces honneſtetez ne font pas moins rougir ;
Il falloit tout promettre, & la laiſſer agir,
Il falloit eſpérer de ſon orgueil ſévére
Un juſte deſaveu des volontez d'un pére,
Et l'aigrir par des vœux ſi froids, ſi mal conçeus,
Qu'elle uſurpaſt ſur vous la gloire du refus.
Vous avez mieux aimé tenter un artifice
Qui pûſt mettre Palmis où doit eſtre Euridice,
En me donnant le change, attirer mon couroux,
Et montrer quel objet vous réſervez pour vous.
Mais vous auriez mieux fait d'appliquer tant d'adreſſe
A remettre au devoir l'eſprit de la Princeſſe,
Vous en avez eu l'ordre, & j'en ſuis plus haï,
C'eſt pour un bon Sujet avoir bien obéy.

SURENA.

Je le voy bien, Seigneur, qu'on m'aime, qu'on vous ait
Qu'on ne vous aime pas, que je n'aime pas meſme,
Tout m'eſt conté pour crime, & je doy ſeul au Roy
Répondre de Palmis, d'Euridice, & de moy,

Comme ſi je pouvois ſur une ame enflamée
Ce qu'on me voit pouvoir ſur tout un corps d'Armée,
Et qu'un cœur ne fuſt pas plus pénible à tourner,
Que les Romains à vaincre, ou qu'un Scéptre à donner.
Sans faire un nouveau crime, oſeray-je vous dire
Que l'empire des cœurs n'eſt pas de voſtre Empire,
Et que l'Amour jaloux de ſon authorité
Ne reconnoit ny Roy, ny Souveraineté?
Il hait tous les emplois où la force l'appelle,
Dès qu'on le violente, on en fait un rebelle,
Et je ſuis criminel de ne pas triompher,
Quand vous-meſme, Seigneur, ne pouvez l'étouffer!
Changez-en par voſtre ordre à tel point le caprice,
Qu'Euridice vous aime, & Palmis vous haïſſe,
Ou rendez voſtre cœur à vos loix ſi ſoûmis,
Qu'il dédaigne Euridice, & retourne à Palmis;
Tout ce que vous pourrez, ou ſur vous, ou ſur elles,
Rendra mes actions d'autant plus criminelles:
Mais ſur elles, ſur vous, ſi vous ne pouvez rien,
Des crimes de l'Amour ne faites plus le mien.

PACORUS.

Je pardonne à l'Amour les crimes qu'il fait faire,
Mais je n'excuſe point ceux qu'il s'obſtine à taire,
Qui cachez avec ſoin ſe commettent long-temps,
Et tiennent près des Rois de ſecrets mécontens.
Un Sujet qui ſe voit le rival de ſon Maiſtre,
Quelque étude qu'il perde à ne le point paroiſtre,
Ne pouſſe aucun ſouſpir ſans faire un attentat,
Et d'un crime d'Amour il en fait un d'Etat.

Il a beſoin de grace, & ſur tout quand on l'aime,
Jusqu'à ſe révolter contre le Diadéme,
Jusqu'à ſervir d'obstacle au bonheur général.

SURENA.

Ouy, mais quand de ſon Maiſtre on luy fait un rival,
Qu'il aimoit le prémier, qu'en dépit de ſa flame,
Il céde, aimé qu'il eſt, ce qu'adore ſon ame,
Qu'il renonce à l'espoir, dédit ſa paſſion,
Eſt-il digne de grace, ou de compaſſion?

PACORUS.

Qui céde ce qu'il aime eſt digne qu'on le louë,
Mais il ne céde rien quand on l'en déſavouë,
Et les illuſions d'un ſi faux compliment
Ne méritent qu'un long & vray reſſentiment.

SURENA.

Tout à l'heure, Seigneur, vous me parliez de grace,
Et déja vous paſſez jusques à la menace!
La grace eſt aux grands cœurs honteuſe à recevoir,
La menace n'a rien qui les puiſſe émouvoir.
Tandis que hors des murs ma Suite eſt disperſée,
Que la Garde au dedans par Sillace eſt placée,
Que le Peuple s'attend à me voir arréter,
Si quelqu'un en a l'ordre, il peut l'éxécuter.
Qu'on veuille mon épée, ou qu'on veuille ma teſte,
Dites un mot, Seigneur, & l'une & l'autre eſt preſte,
Je n'ay goutte de ſang qui ne ſoit à mon Roy,
Et ſi l'on m'oſe perdre, il perdra plus que moy.

J'ay vécu pour ma gloire, autant qu'il falloit vivre,
Et laiſſe un grand éxemple à qui pourra me ſuivre;
Mais ſi vous me livrez à vos chagrins jaloux,
Je n'auray pas peut eſtre aſſez vécu pour vous.

PACORUS.

Suréna, mes pareils n'aiment point ces maniéres.
Ce ſont fauſſes vertus, que des vertus ſi fiéres.
Après tant de hauts faits, & d'exploits ſignalez,
Le Roy ne peut douter de ce que vous valez,
Il ne veut point vous perdre, épargnez-vous la peine
D'attirer ſa colére, & mériter ma haine:
Donnez à vos égaux l'éxemple d'obéïr,
Plûtoſt que d'un amour, qui cherche à vous trahir.
Il ſied bien aux grands cœurs de paroiſtre intrépides,
De donner à l'orgueil plus qu'aux vertus ſolides,
Mais ſouvent ces grands cœurs n'en ſont que mieux leur Cour,
A paroiſtre au beſoin maiſtres de leur amour.
Recevez cét avis d'une amitié fidelle,
Ce ſoir la Reine arrive, & Mandane avec elle.
Je ne demande point le ſecret de vos feux,
Mais ſongez bien qu'un Roy, quand il dit, *je le veux*...
Adieu, ce mot ſuffit, & vous devez m'entendre.

SURENA.

Je fais plus, je prévoy ce que j'en dois attendre,
Je l'attens ſans frayeur, & quel qu'en ſoit le cours,
J'auray ſoin de ma gloire, ordonnez de mes jours.

Fin du quatriéme Aâe.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORODE, EURIDICE.

ORODE.

Ne me l'avoüez point, en cette conjoncture
Le ſoupçon m'eſt plus doux que la verité ſeure,
L'obscurité m'en plaiſt, & j'aime à n'écouter
Que ce qui laiſſe encor liberté d'en douter.
Cependant par mon ordre on a mis garde aux Portes,
Et d'un Amant ſuspect disperſé les escortes,
De crainte qu'un aveugle & fol emportement
N'allaſt, & malgré vous, jusqu'à l'enlévement.
La vertu la plus haute alors céde à la force,
Et pour deux cœurs unis l'Amour a tant d'amorce,
Que le plus grand couroux qu'on voye y ſuccéder
N'aspire qu'aux douceurs de ſe raccommoder.
Il n'eſt que trop aiſé de juger quelle ſuite
Exigeroit de moy l'éclat de cette fuite,
Et pour n'en pas venir à ces extrémitez,
Que vous l'aimiez, ou non, j'ay pris mes ſeuretez.

EURIDICE.

A ces précautions je ſuis trop redevable,
Une prudence moindre en ſeroit incapable,
Seigneur, mais dans le doute où voſtre eſprit ſe plaiſt,
Si j'oſe en ce Héros prendre quelque intereſt,
Son ſort eſt plus douteux que voſtre incertitude,
Et j'ay lieu plus que vous d'eſtre en inquiétude.
Je ne vous répons point ſur cet enlévement,
Mon devoir, ma fierté, tout en moy le dément,
La plus haute vertu peut céder à la force,
Je le ſçais, de l'Amour, je ſçais quelle eſt l'amorce,
Mais contre tous les deux l'orgueil peut ſecourir,
Et rien n'en eſt à craindre alors qu'on ſçait mourir.
Je ne ſeray qu'au Prince.

ORODE.

Ouy, mais à quand, Madame,
A quand cét heureux jour, que de toute ſon ame...

EURIDICE.

Il ſe verroit, Seigneur, dès ce ſoir mon époux,
S'il n'euſt point voulu voir dans mon cœur plus que vous.
Sa curioſité s'eſt trop embaraſſée
D'un point dont il devoit éloigner ſa penſée;
Il ſçait que j'aime ailleurs, & l'a voulu ſçavoir,
Pour peine, il attendra l'effort de mon devoir.

ORODE.

Les delais les plus longs, Madame, ont quelque terme.

EURIDICE.

Le devoir vient à bout de l'Amour le plus ferme,
Les grands cœurs ont vers luy des retours éclatants,
Et quand on veut ſe vaincre, il y faut peu de temps.
Un jour y peut beaucoup, une heure y peut ſuffire,
Un de ces bons momens qu'un cœur n'oſe en dédire,
S'il ne ſuit pas toûjours nos ſouhaits, & nos ſoins,
Il arrive ſouvent quand on l'attend le moins.
Mais je ne promets pas de m'y rendre facile,
Seigneur, tant que j'auray l'ame ſi peu tranquille,
Et je ne livreray mon cœur qu'à mes ennuis,
Tant qu'on me laiſſera dans l'alarme où je ſuis.

ORODE.

Le ſort de Suréna vous met donc en alarme ?

EURIDICE.

Je voy ce que pour tous ſes vertus ont de charme,
Et puis craindre pour luy ce qu'on voit craindre à tous,
Ou d'un Maiſtre en colére, ou d'un rival jaloux.
Ce n'eſt point toutefois l'Amour qui m'intereſſe,
C'eſt, je crains encor plus que ce mot ne vous bleſſe,
Et qu'il ne vaille mieux s'en tenir à l'Amour,
Que d'en mettre, & ſi-toſt, le vray ſujet au jour.

ORODE.

Non, Madame, parlez, montrez toutes vos craintes,
Puis-je ſans les connoiſtre en guérir les atteintes,
Et dans l'épaiſſe nuit où vous vous retranchez,
Choiſir le vray reméde aux maux que vous cachez ?

EURIDICE.

Mais ſi je vous diſois que j'ay droit d'eſtre en peine
Pour un Troſne, où je dois un jour monter en Reine,
Que perdre Suréna, c'eſt livrer aux Romains
Un Scéptre que ſon bras a remis en vos mains,
Que c'eſt reſſusciter l'orgueil de Mitradate,
Expoſer avec vous Pacorus & Pradate,
Que je crains que ſa mort, enlevant voſtre appuy,
Vous renvoye à l'éxil où vous ſeriez ſans luy;
Seigneur, ce ſeroit eſtre un peu trop téméraire,
J'ay dû le dire au Prince, & je doy vous le taire,
J'en doy craindre un trop long & trop juſte couroux,
Et l'Amour trouvera plus de grace chez vous.

ORODE.

Mais, Madame, eſt-ce à vous d'eſtre ſi Politique?
Qui peut ſe taire ainſi, voyons comme il s'explique.
Si voſtre Suréna m'a rendu mes Etats,
Me les a-t'il rendus pour ne m'obéïr pas?
Et trouvez-vous par là ſa valeur bien fondée
A ne m'estimer plus ſon Maiſtre qu'en idée,
A vouloir qu'à ſes loix j'obéïſſe à mon tour?
Ce diſcours iroit loin, revenons à l'Amour,
Madame, & s'il eſt vray qu'enfin...

EURIDICE.

Laiſſez-m'en faire,
Seigneur, je me vaincray, j'y taſche, je l'eſpére,
J'oſe dire encor plus, je m'en fais une loy,
Mais je veux que le temps en dépende de moy.

ORODE.

C'eſt bien parler en Reine & j'aime aſſez, Madame,
L'impétüoſité de cette grandeur d'ame;
Cette noble fierté que rien ne peut dompter
Remplira bien ce Troſne où vous devez monter.
Donnez-moy donc en Reine un ordre que je ſuive.
Phradate eſt arrivé, ce ſoir Mandane arrive;
Ils ſçauront quels reſpects a montrez pour ſa main
Cét intrépide effroy de l'Empire Romain,
Mandane en rougira le voyant auprès d'elle,
Phradate eſt violent, & prendra ſa querelle.
Près d'un eſprit ſi chaud & ſi fort emporté
Suréna dans ma Cour eſt-il en ſeureté?
Puis-je vous en répondre à moins qu'il ſe retire?

EURIDICE.

Bannir de voſtre Cour l'honneur de voſtre Empire!
Vous le pouvez, Seigneur, & vous étes ſon Roy,
Mais je ne puis ſouffrir qu'il ſoit banny pour moy.
Car enfin les couleurs ne ſont rien à la choſe,
Sous un prétexte faux je n'en ſuis pas moins cauſe,
Et qui craint pour Mandane un peu trop de rougeur
Ne craint pour Suréna que le fond de mon cœur.
Qu'il parte, il vous déplaiſt, faites-vous-en juſtice,
Puniſſez, éxilez, il faut qu'il obéïſſe.
Pour remplir mes devoirs j'attendray ſon retour,
Seigneur, & jusque-là, point d'Hymen, ny d'Amour.

ORODE.

Vous pourriez épouſer le Prince en ſa preſence?

EURIDICE.

Je ne ſçais, mais enfin je hais la violence.

ORODE.

Empeſchez-la, Madame, en vous donnant à nous,
Ou faites qu'à Mandane il s'offre pour époux.
Cét ordre éxécuté, mon ame ſatisfaite
Pour ce Héros ſi cher ne veut plus de retraite.
Qu'on le faſſe venir. Modérez vos hauteurs,
L'orgueil n'eſt pas toûjours la marque des grands cœurs.
Il me faut un Hymen. Choiſiſſez l'un ou l'autre,
Ou luy dites Adieu, pour le moins, jusqu'au voſtre.

EURIDICE.

Je ſçais tenir, Seigneur, tout ce que je promets,
Et promettrois en vain de ne le voir jamais,
Moy qui ſçais que bien-toſt la guerre rallumée
Le rendra pour le moins néceſſaire à l'Armée.

ORODE.

Nous ferons voir, Madame, en cette extrémité,
Comme il faut obéïr à la néceſſité.
Je vous laiſſe avec luy.

SCENE II.

EURIDICE, SURENA.

EURIDICE.

Seigneur, le Roy condamne
Ma main à Pacorus, ou la voſtre à Mandane,
Le refus n'en ſçauroit demeurer impuny,
Il luy faut l'une ou l'autre, ou vous étes banny.

SURENA.

Madame, ce refus n'eſt point vers luy mon crime:
Vous m'aimez, ce n'eſt point non plus ce qui l'anime.
Mon crime veritable eſt d'avoir aujourd'huy
Plus de nom que mon Roy, plus de vertu que luy,
Et c'eſt de là que part cette ſecrette haine
Que le temps ne rendra que plus forte, & plus pleine.
Plus on ſert des ingrats, plus on s'en fait haïr,
Tout ce qu'on fait pour eux ne fait que nous trahir,
Mon viſage l'offence, & ma gloire le bleſſe,
Jusqu'au fond de mon ame il cherche une baſſeſſe,
Et taſche à s'ériger par l'offre, ou par la peur,
De Roy que je l'ay fait, en tyran de mon cœur,
Comme ſi par ſes dons il pouvoit me ſéduire,
Ou qu'il pûſt m'accabler, & ne ſe point détruire.
Je luy dois en Sujet tout mon ſang, tout mon bien,

Mais ſi je luy doy tout, mon cœur ne luy doit rien,
Et n'en reçoit de loix que comme autant d'outrages,
Comme autant d'attentats ſur de plus doux hommages.
Cependant pour jamais il faut nous ſéparer,
Madame.

EURIDICE.

Cét éxil pourroit toûjours durer?

SURENA.

En vain pour mes pareils leur vertu ſollicite,
Jamais un envieux ne pardonne au mérite.
Cét éxil toutefois n'eſt pas un long malheur,
Et je n'iray pas loin ſans mourir de douleur.

EURIDICE.

Ah, craignez de m'en voir aſſez perſüadée
Pour mourir avant vous de cette ſeule idée,
Vivez, ſi vous m'aimez.

SURENA.

Je vivrois pour ſçavoir
Que vous aurez enfin remply voſtre devoir,
Que d'un cœur tout à moy, que de voſtre perſonne
Pacorus ſera maiſtre, ou plûtoſt ſa Couronne!
Ce penſer m'aſſaſſine, & je cours de ce pas
Beaucoup moins à l'éxil, Madame, qu'au trépas.

EURIDICE.

Que le Ciel n'a-t'il mis en ma main & la voſtre,
Ou de n'eſtre à perſonne, ou d'eſtre l'un à l'autre!

SURENA.

Falloit'il que l'Amour viſt l'inégalité
Vous abandonner toute aux rigueurs d'un Traité?

EURIDICE.

Cette inégalité me ſouffroit l'eſpérance.
Voſtre nom, vos vertus valoient bien ma naiſſance,
Et Craſſus a rendu plus digne encor de moy
Un Héros dont le zèle a rétably ſon Roy.
Dans les maux où j'ay veu l'Arménie expoſée,
Mon pays déſolé m'a ſeul tyranniſée.
Eſclave de l'Etat, victime de la Paix,
Je m'étois répondu de vaincre mes ſouhaits,
Sans ſonger qu'un amour comme le noſtre extréme
S'y rend inéxorable aux yeux de ce qu'on aime.
Pour le bonheur public j'ay promis, mais, hélas!
Quand j'ay promis, Seigneur, je ne vous voyois pas.
Voſtre rencontre icy m'ayant fait voir ma faute,
Je différe à donner le bien que je vous ôte,
Et l'unique bonheur que j'y puis eſpérer,
C'eſt de toûjours promettre, & toûjours differer.

SURENA.

Que je ſerois heureux, mais qu'oſay-je vous dire?
L'indigne & vain bonheur où mon amour aſpire!
Fermez les yeux aux maux où l'on me fait courir,
Songez à vivre heureuſe, & me laiſſez mourir.
Un Troſne vous attend, le prémier de la Terre,
Un Troſne où l'on ne craint que l'éclat du tonnerre,

Qui régle le destin du reste des Humains,
Et jusque dans leurs murs alarme les Romains.

EURIDICE.

J'enviſage ce Troſne & tous ſes avantages,
Et je n'y voy par tout, Seigneur, que vos ouvrages;
Sa gloire ne me peint que celle de mes fers,
Et dans ce qui m'attend je voy ce que je perds.
Ah, Seigneur!

SURENA.

Epargnez la douleur qui me preſſe,
Ne la ravalez point jusques à la tendreſſe,
Et laiſſez-moy partir dans cette fermeté,
Qui fait de tels jaloux, & qui m'a tant coûté.

EURIDICE.

Partez, puisqu'il le faut, avec ce grand courage
Qui mérita mon cœur, & donne tant d'ombrage.
Je ſuivray voſtre éxemple, & vous n'aurez point lieu...
Mais j'aperçoy Palmis qui vient vous dire Adieu,
Et je puis en dépit de tout ce qui me tuë
Quelques momens encor joüir de voſtre veuë.

SCENE III.

EURIDICE, SURENA, PALMIS.

PALMIS.

On dit qu'on vous éxile à moins que d'épouſer,
Seigneur, ce que le Roy daigne vous propoſer.

SURENA.

Non, mais jusqu'à l'Hymen que Pacorus ſouhaite
Il m'ordonne chez moy quelques jours de retraite.

PALMIS.

Et vous partez?

SURENA.

Je pars.

PALMIS.

Et malgré ſon couroux,
Vous avez ſeureté d'aller jusque chez vous?
Vous étes à couvert des périls dont menace
Les gens de voſtre ſorte une telle disgrace?
Et s'il faut dire tout, ſur de ſi longs chemins
Il n'eſt point de poiſons, il n'eſt point d'aſſaſſins?

SURENA.

Le Roy n'a pas encor oublié mes ſervices,
Pour commencer par moy de telles injuſtices,
Il eſt trop généreux pour perdre ſon appuy.

PALMIS.

S'il l'eſt, tous vos jaloux le ſont-ils comme luy?
Eſt-il aucun flateur, Seigneur, qui luy refuſe
De luy préter un crime, & luy faire une excuſe?
En eſt-il que l'eſpoir d'en faire mieux ſa Cour
N'expoſe ſans ſcrupule à ces couroux d'un jour,
Ces couroux qu'on affecte, alors qu'on deſavouë
De laſches coups d'Etat dont en l'ame on ſe louë,
Et qu'une abſence élude, attendant le moment
Qui laiſſe évanouïr ce faux reſſentiment?

SURENA.

Ces couroux affectez, que l'artifice donne,
Font ſouvent trop de bruit pour abuſer perſonne.
Si ma mort plaiſt au Roy, s'il la veut toſt, ou tard,
J'aime mieux qu'elle ſoit un crime qu'un hazard;
Qu'aucun ne l'attribuë à cette loy commune
Qu'impoſe la Nature, & régle la Fortune;
Que ſon perfide autheur, bien qu'il cache ſa main,
Devienne abominable à tout le Genre humain;
Et qu'il en naiſſe enfin des haines immortelles,
Qui de tous ſes Sujets luy faſſent des rebelles.

PALMIS.

Je veux que la vengeance aille à ſon plus haut point;
Les morts les mieux vengez ne reſſuſcitent point,

Et de tout l'Univers la fureur éclatante
En conſoleroit mal, & la ſœur, & l'Amante.

SURENA.

Que faire donc, ma ſœur?

PALMIS.

Voſtre azile eſt ouvert.

SURENA.

Quel azile?

PALMIS.

L'Hymen qui vous vient d'eſtre offert.
Vos jours en ſeureté dans les bras de Mandane,
Sans plus rien craindre...

SURENA.

Et c'eſt ma ſœur qui m'y condamne!
C'eſt elle qui m'ordonne avec tranquillité
Aux yeux de ma Princeſſe une infidelité!

PALMIS.

Lors que d'aucun eſpoir noſtre ardeur n'eſt ſuivie,
Doit-on eſtre fidelle aux dépens de ſa vie?
Mais vous ne m'aidez point à le perſüader,
Vous qui d'un ſeul regard pourriez tout décider,
Madame! ſes périls ont-ils dequoy vous plaire?

EURIDICE.

Je croy faire beaucoup, Madame, de me taire,
Et tandis qu'à mes yeux vous donnez tout mon bien,
C'eſt tout ce que je puis que de ne dire rien.
Forcez-le, s'il ſe peut, au nœud que je déteſte,
Je vous laiſſe en parler, dispenſez-moy du reſte,
Je n'y mets point d'obſtacle, & mon eſprit confus...
C'eſt m'expliquer aſſez, n'éxigez rien de plus.

SURENA.

Quoy, vous vous figurez que l'heureux nom de gendre,
Si ma perte eſt jurée, a dequoy m'en défendre,
Quand malgré la Nature, en dépit de ſes loix,
Le parricide a fait la moitié de nos Rois,
Qu'un frére pour régner ſe baigne au ſang d'un frére,
Qu'un fils impatient prévient la mort d'un pére?
Noſtre Orode luy-meſme, où ſeroit-il ſans moy?
Mitradate pour luy montroit-il plus de foy?
Croyez-vous Pacorus bien plus ſeur de Phradate?
J'en connoy mal le cœur, ſi bien-toſt il n'éclate,
Et ſi de ce haut rang, que j'ay veu éblouïr,
Son pére & ſon aiſné peuvent long-temps jouïr.
Je n'auray plus de bras alors pour leur défence,
Car enfin mes refus ne font pas mon offence,
Mon vray crime eſt ma gloire, & non pas mon amour,
Je l'ay dit, avec elle il croiſtra chaque jour.
Plus je les ſerviray, plus je ſeray coupable,
Et s'ils veulent ma mort, elle eſt inévitable.
Chaque instant que l'Hymen pourroit la reculer
Ne les attacheroit qu'à mieux diſſimuler,

Qu'à rendre ſous l'appas d'une amitié tranquille
L'attentat plus ſecret, plus noir, & plus facile.
Ainſi dans ce grand nœud chercher ma ſeureté
C'eſt inutilement faire une laſcheté,
Souiller en vain mon nom, & vouloir qu'on m'impute
D'avoir enſevely ma gloire ſous ma cheute.
Mais Dieux, ſe pourroit-il qu'ayant ſi bien ſervy,
Par l'ordre de mon Roy le jour me fuſt ravy?
Non, non, c'eſt d'un bon œil qu'Orode me regarde,
Vous le voyez, ma ſœur, je n'ay pas meſme un Garde,
Je ſuis libre.

PALMIS.

Et j'en crains d'autant plus ſon couroux;
S'il vous faiſoit garder, il répondroit de vous.
Mais pouvez-vous, Seigneur, rejoindre voſtre Suite?
Etes-vous libre aſſez pour choiſir une fuite?
Garde-t-on chaque porte à moins d'un grand deſſein?
Pour en rompre l'effet, il ne faut qu'une main.
Par toute l'amitié que le ſang doit attendre,
Par tout ce que l'Amour a pour vous de plus tendre...

SURENA.

La tendreſſe n'eſt point de l'amour d'un Héros,
Il eſt honteux pour luy d'écouter des ſanglots,
Et parmy la douceur des plus illustres flames,
Un peu de dureté ſied bien aux grandes ames.

PALMIS.

Quoy! vous pourriez...

SURENA.

Adieu, le trouble où je vous voy
Me fait vous craindre plus que je ne crains le Roy.

SCENE IV.

EURIDICE, PALMIS.

PALMIS.

Il court à ſon trépas & vous en ſerez cauſe,
A moins que voſtre amour à ſon départ s'oppoſe ;
J'ay perdu mes ſouſpirs, & j'y perdrois mes pas,
Mais il vous en croira, vous ne les perdrez pas,
Ne luy refuſez point un mot qui le retienne,
Madame.

EURIDICE.

S'il périt, ma mort ſuivra la ſienne.

PALMIS.

Je puis en dire autant, mais ce n'eſt pas aſſez,
Vous avez tant d'amour, Madame, & balancez !

EURIDICE.

Eſt-ce le mal aimer que de le vouloir ſuivre ?

PALMIS.

C'eſt un excès d'amour qui ne fait point revivre,
Dequoy luy ſervira noſtre mortel ennuy?
Dequoy nous ſervira de mourir après luy?

EURIDICE.

Vous vous alarmez trop, le Roy dans ſa colére
Ne parle...

PALMIS.

Vous dit-il tout ce qu'il prétend faire?
D'un Troſne où ce Héros a ſçeu le replacer,
S'il en veut à ſes jours, l'oſe-t'il prononcer?
Le pourroit-il ſans honte & pourrez-vous attendre
A prendre ſoin de luy, qu'il ſoit trop tard d'en prendre?
N'y perdez aucun temps, partez, que tardez-vous?
Peut eſtre en ce moment on le perce de coups,
Peut eſtre...

EURIDICE.

Que d'horreurs vous me jettez dans l'ame!

PALMIS.

Quoy? vous n'y courez pas!

EURIDICE.

Et le puis-je, Madame?
Donner ce qu'on adore à ce qu'on veut haïr,
Quel amour jusque-là pûſt jamais ſe trahir?

Sçavez-vous qu'à Mandane envoyer ce que j'aime,
C'eſt de ma propre main m'aſſaſſiner moy-meſme?

PALMIS.

Sçavez-vous qu'il le faut, ou que vous le perdez!

SCENE V.

EURIDICE, PALMIS, ORMENE.

EURIDICE.

Je n'y reſiste plus, vous me le défendez.
Orméne vient à nous, & luy peut aller dire
Qu'il épouſe... Achevez tandis que je ſouſpire.

PALMIS.

Elle vient toute en pleurs!

ORMENE.

Qu'il vous en va coûter!
Et que pour Suréna...

PALMIS.

L'a-t-on fait arréter?

ORMENE.

A peine du Palais il ſortoit dans la ruë,
Qu'une fléche a party d'une main inconnuë,
Deux autres l'ont ſuivie, & j'ay veu ce vainqueur,
Comme ſi toutes trois l'avoient atteint au cœur,
Dans un ruiſſeau de ſang tomber mort ſur la place.

EURIDICE.

Helas!

ORMENE.

Songez à vous, la ſuite vous menace,
Et je penſe avoir meſme entendu quelque voix
Nous crier qu'on appriſt à dédaigner les Rois.

PALMIS.

Prince ingrat, laſche Roy! Que fais-tu du Tonnerre,
Ciel, ſi tu daignes voir ce qu'on fait ſur la Terre,
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embraſez,
Si de pareils Tyrans n'en ſont point écraſez?
Et vous, Madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroiſt encor tranquille,
Vous qui bruſlant pour luy, ſans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'aſſaſſiner,
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage.
En recueillir le fruit, en gouſter l'avantage,
Quoy! vous cauſez ſa perte, & n'avez point de pleurs!

EURIDICE.

Non, je ne pleure point, Madame, mais je meurs,
Orméne, ſoûtien-moy.

ORMENE.

Que dites-vous, Madame?

EURIDICE.

Généreux Suréna, reçoy toute mon ame.

ORMENE.

Emportons-la d'icy pour la mieux ſecourir.

PALMIS.

Suspendez ces douleurs qui preſſent de mourir,
Grands Dieux, & dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne ſouffrez point ma mort que je ne ſois vengée!

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

NOTES.

NOTES.

PREFACE D'*ATTILA*.

Page 3. — *Attila*. — Roi des Huns (434-453), dont la vie a été écrite par Am. Thierry sous le titre de : *Histoire d'Attila et de ses successeurs*. Paris, 1856, 2 vol. in 8°. — Les Huns étaient de la race mongole. Sous Attila, ils menacèrent Constantinople, asservirent la Germanie et pénétrèrent jusqu'en Gaule et en Italie.

P. 4. — *Ostrogots*. — Les Ostrogoths, ou Goths de l'Est, une des grandes fractions de la nation germanique des Goths, pendant les premières invasions étaient alliés avec les Huns.

— *Gépides*. — Peuple germanique de la famille des Goths, qui fut asservi par les Huns à la fin du IV^e^ siècle.

— *Valentinian*. — Valentinien III, empereur romain d'Occident (424-455), petit-fils de Théodose-le-Grand, était fils de Constance III et de Placidie.

— *Honorie*. — Honoria (Justa Grata), sœur du pré-

cédent, née à Ravenne en 417, qui envoya son anneau à Attila avec prière de la demander en mariage et de réclamer pour dot la moitié de l'empire d'Occident. Cette princesse ayant été emprisonnée à cause de ses déportements scandaleux, Attila réclama impérieusement la liberté de sa fiancée et ce qui lui revenait dans la succession de son père.

P. 4. — *Ildione.* — Cette princesse que Jornandès *(De origine actuque Getarum liber)* nomme Ildico, était fille d'un roi des Francs, suivant les uns, d'un roi des Burgondes, suivant les autres.

— *Marcellin dit qu'elle le tüa elle-meſme, & je luy en ay voulu donner l'idée, quoy que ſans effet.* — Marcellinus Comes, chroniqueur latin du VI^e^ siècle, né en Illyrie, auteur de : *Chronicon Marcellini Comitis. V. C. Quod rerum Orientalium Historiam Eusebii & diui Hieronymi, usque ad Iustiniani tempora prosequitur, nunc primum in lucem editum (Ab Antonio Sconhovio). Parisiis, excudebat C. Wechelus,* M.D.XLVI. In-8°. — Voir Acte III, scène VI, p. 39.

— *Invectives qu'on a publiées depuis quelque temps contre la Comédie.* — Allusion au *Traité de la Comedie et des Spectacles, selon la tradition de l'Eglise, tirée des Conciles & des Saints Peres. Paris, L. Billaine,* M.DC.LXVI. In-8°, publié par Armand de Bourbon, prince de Conty, où se trouvent de violentes attaques contre *Le Cid, Cinna, Pompée* et *Polyeucte.*

P. 5. — *Cette célèbre Traduction de la moitié de celles de Térence.* — Il s'agit ici de la traduction faite par Le Maistre de Sacy, sous le pseudonyme du sieur de S. Aubin, dont voici le titre : *Comedies de Terence, traduites en François, avec le latin à costé et rendues tres-honnestes en y changeant*

fort peu de chose... Paris, veuve Martin Durand, M.DC.XXXXVII, in-12. Une sixième édition en a été publiée en 1667.

P. 5. — *J'espère un jour traiter cette matière plus au long.* — Corneille n'a jamais mis ce projet à exécution.

ATTILA.

P. 6. — Cette tragédie, représentée au Palais-Royal par la troupe de Molière le 4 mars 1667, parut l'année suivante, en vertu d'un privilège du 25 novembre 1666 *(sic)*, sous le titre suivant: « ATTILA ROY DES HVNS, TRAGEDIE. Par P. CORNEILLE. A PARIS, Chez THOMAS IOLLY... M.DC.LXVIII. AVEC PRIVILEGE DU ROY. » In-12 de 4 ff., 78 pp. et 1 f. blanc. Elle fut achevée d'imprimer le vingtiéme novembre 1667.

— *Attila, Honorie, Ildione.* — Voir ci-dessus les notes des pp. 3-4.

— *Ardaric, Valamir.* — Personnages historiques cités plusieurs fois par Jornandès. Quant aux autres, ils sont de l'invention du poète.

— *Norique.* — Province de l'empire romain, faisant partie maintenant du diocèse d'Illyrie.

P. 9 :

Quand je fondis en Gaule avec cinq cens mille hommes.

Jornandès évalue au même chiffre l'armée d'Attila.

— *Alains.* — Peuple scythe, qui envahit la Gaule en 406 avec les Bourguignons, les Vandales et les Suèves, et fut ensuite exterminé par les Wisigoths.

P. 11. — *Champs Catalauniques.* — Plaines situées entre Châlons-sur-Marne et Troyes, où le général romain Aétius mit en déroute l'armée des Huns en 451.

P. 14. — *Singibar, Gondebaut, Méroüée, & Thierry.* Rois alliés d'Aétius.

— *Aëtius.* — Général romain, gouverneur des Gaules sous Valentinien III.

P. 15. — *Théodoſe.* — Théodose Ier (Flavius) le Grand, empereur romain (379-395).

— *Ses deux fils.* — Arcadius, empereur d'Orient (395-408) et Honorius, empereur d'Occident (395-423).

— *Idoles pompeux.* — Le genre d'*idole* n'était pas encore fixé alors; on trouve dans La Fontaine et dans Molière des emplois de ce mot au masculin.

— *Gainas.* — Général romain, Goth d'origine, qu'Honorius envoya au secours de son frère Arcadius attaqué par les Barbares; il fut tué par Uldin, roi des Huns, qui fit porter sa tête à Constantinople en 400.

— *Stilicon.* — Ministre et général d'Honorius, mort en 408, était Vandale d'origine.

— *Le ſecond Théodoſe.* — Théodose II, empereur d'Orient (408-450), était âgé de huit ans quand il succéda à son père Arcadius, aussi fut-il dominé par sa sœur Pulchérie, qui, suivant l'expression de Corneille, « empiéta le Gouvernement ſur ſon frére, dont elle avoit reconnu la foibleſſe. » Voir ci-après p. 195.

— *Valentinian.* — Voir la note 3 de la p. 4.

P. 16. — *Arar*. — Ancien nom de la Saône.

— *Sa mère eut tant de part à la toute-puiſſance,*
Qu'elle fit à l'Empire aſſocier Constance.

Galla Placidia Augusta, mère de Valentinien et d'Honorie, avait été mariée par son frère Honorius au général Constance qui obtint le titre d'Auguste en 421.

P. 17 :
Et quand *pour* vous je cherche à ne plus balancer (1682).

— *Et quand je vous confie un ſort tel que le mien,*
C'eſt m'offencer tous deux que ne réſoudre rien.

Vers passés dans l'édition de 1682.

P. 19. — *Théodoric*. — Roi des Ostrogoths, né en 455, mort en 526, fils de Théodomir, frère et successeur de Valamir. Il se fit reconnaître roi d'Italie en 493 par l'empereur Anastase, épousa la sœur de Clovis, maria sa sœur au roi des Vandales, et ses filles aux rois des Wisigoths d'Espagne et des Burgondes, pour se créer de puissantes alliances.

P. 21. — *Qui n'a pas épargné le ſang meſme d'un frère*. Attila, afin d'être seul maître du pouvoir, avait fait tuer son frère Bléda, que Corneille nomme Vléda.

P. 23. — *Son frère aiſné Vléda*. — Voir la note précédente.

P. 24. — *Jusqu'à Rome Attila m'envoye offrir ſa foy*. Voir la note relative à Honorie, p. 387.

P. 26. — *Endure un tel inſulte...* — Le genre d'*insulte* n'était pas encore fixé.

P. 33. — *L'Ecole de la guerre au milieu de la paix*. Allusion aux exercices militaires et aux grandes

manœuvres institués par Louis XIV en 1666 à Compiègne.

P. 33. — *...Dans ſon prémier luſtre.* — Le grand Dauphin, dont Corneille fait ici le portrait, était né en 1661.

P. 35 :

Cette foy que peut eſtre on eſt *près* de vous rendre.

Dans les autres éditions.

— Mais qui s'engage à deux dégage l'*une* & l'autre.

Dans les éditions antérieures.

P. 43 :

Luy-meſme, à ſes yeux meſme, il l'a fait égorger.

Valentinien, irrité de la grande importance acquise par Aétius, l'égorgea de sa propre main.

P. 47. — *Attendez* un peu moins... (1682 seulement).

P. 53. — *Mais* deux Traitez de paix... *(Ibidem).*

P. 55. — *Et s'il eſt Roy des Gots, je ſuis celuy des Rois.* Ce titre est donné à Attila par Jornandès qui l'appelle : *Rex omnium regum* (P. 336, éd. Savagner dans la Collection Panckoucke).

— Tu n'as pour *tout* pouvoir... (1668).

P. 57. — Il s'y meſle peut eſtre *une* ombre... — Dans les autres éditions. D'après Littré, *ombre* a été longtemps masculin et féminin.

P. 62. — *Vois avec quel inſulte...* — Voir la note de la p. 26.

P. 67 :

...Les grands cœurs parlent avec franchiſe,
C'eſt une verité que vous m'avez appriſe.

Voir Acte III, scène IV, p. 57.

P. 68 :

On a veu des Céſars, & meſme des plus braves,
Qui ſortoient d'artiſans, de bandoliers, d'eſclaves.

Allusion aux empereurs Philippe, Dioclétien et Galère Philippe (Marcus-Julius), dit l'Arabe (244-249), était fils d'un ancien chef de brigands. — Dioclétien (C. Valerius-Aurelius), qui régna de 284 à 305, descendait d'un affranchi et avait été simple soldat. — Caius Galerius Valerius Maximianus, qui fut proclamé César par Dioclétien dont il épousa la fille, avait été berger, d'où lui était venu le surnom d'*Armentarius*. — *Bandolier*, brigand qui vole sur les grands chemins (Littré).

P. 69. — *Sigismond*. — Roi des Burgondes, fils de Hunimund, d'après Jornandès.

P. 70 :

D'autant plus fortement en *défendroient* l'entrée (1668).

P. 71. — *Torrismond*. — Thorismond, roi des Wisigoths (451-453), un des vainqueurs d'Attila dans les champs Catalauniques.

— *Arar*. — Voir la note 1 de la p. 16.

— *Sigismond*. — Voir la note de la p. 69.

P. 80. — *Ce grand Théodoric*. — Voir la note de la p. 19.

P. 81. — *Euric*. — Roi des Wisigoths, frère de Théodoric, d'après Jornandès.

TITE ET BERENICE.

P. 97. — Corneille traita ce sujet, comme nous l'avons dit dans notre notice, pour satisfaire aux caprices d'Henriette d'Angleterre, qui avait trouvé piquant de provoquer un duel littéraire entre le jeune Racine et le vieil auteur de *Cinna*. Cette comédie héroïque, représentée par la troupe de Molière le 28 novembre 1670, fut achevée d'imprimer le 3 février 1671 en vertu d'un privilège du 31 décembre 1670. Voici le titre de la première édition : « TITE ET BERENICE. COMEDIE HEROIQUE. Par P. CORNEILLE. A PARIS, Chez LOUIS BILLAINE... M.DC.LXXI. AVEC PRIVILEGE DU ROY. » In-12 de 4 ff. et 76 pp.

P. 99. — *Xiphilinus ex Dione...* — Les passages cités par Corneille se trouvent pp. 215-229 de *Ex Dione excerptae Historiae ab Ioanne Xiphilino. Ex interpretatione Guilielmi Blanci, à Guilielmo Xylandro recognita. Henrici Stephani in Ioannem Xiphilinum post duos egregios messores Spicilegium. Excudebat Henricus Stephanus, anno* M.D.XCII. In-fol.

P. 101. — *Tite.* — Titus Flavius Sabinus Vespasianus, fils et successeur de Vespasien, ne régna que 27 mois (79-81) et mourut empoisonné.

— *Domitian.* — Domitien (Titus Flavius Sabinus), frère du précédent, qui régna de 81-96, mérita par ses cruautés le surnom de *Néron chauve.*

— *Bérénice.* — Fille d'Agrippa Ier, roi de Judée.

P. 101. —*Domitie.* — Fille de Cneius Domitius Corbulon, général romain, que l'on avait voulu nommer empereur en Syrie à la place de Néron.

P. 105. — *Mon pére avant le ſien élu pour cét Empire.* Voir la note précédente.

P. 107 :

Néron m'eut pour parente & Corbulon pour fille.

En admettant, ce qui n'est point prouvé, que Corbulon descendait de la famille Domitia à laquelle appartenait Néron. — Pour *Corbulon,* voir la dernière note de la p. 101.

— *Octavie.* — Fille de Messaline et de Claude, première femme de Néron.

— *Poppée.* — Poppæa Augusta, que Néron épousa après avoir répudié Octavie. Il y a une singulière coquille dans les éditions de 1679 et de 1682 qui donnent *Pompée* au lieu de *Poppée.*

— *Un laſche aſſaſſinat.* — Corbulon, ayant appris que Néron avait donné l'ordre de le tuer, se frappa de son épée, à Corinthe, en 67.

— ..... *Trois Empereurs de ſuite*
Virent de leur fortune une aſſez prompte fuite.

Galba, Othon et Vitellius.

P. 108. — *Martie.* — Martia Fumilla, seconde femme de Titus, avec laquelle il divorça après en avoir eu une fille. Les éditions de 1679 et de 1682 portent *Martine.*

P. 113 :

Dites-luy que le droit qu'a ce ſang à l'Empire.

Domitien, d'après Suétone, prétendait avoir été institué cohéritier de l'empire par Vespasien.

P. 116. — ... Qu'*une* autre euſt le fruit. — Dans les autres éditions.

P. 117 :

Toute ingrate qu'elle eſt, je tremble à luy déplaire.

Répétition d'un vers de Pertharite. Acte II, scène v, voir T. VI, p. 156.

P. 120. — *Polémon.* — Roi de Cilicie, second mari de Bérénice.

P. 122 :

Ce jeune eſprit qu'enteſte & le ſang de Néron
Et le chois qu'en Syrie on fit de Corbulon.

Voir les notes des pp. 107 et 101.

— *Moy qui ſeul des Céſars me vois en ce haut rang,*
Sans qu'il en coûte à Rome une goutte de ſang,
Moy que du genre humain on nomme les délices,
Moy qui ne puis ſouffrir les plus juſtes ſupplices.

D'après Suétone et Eutrope, Titus fut nommé l'amour et les délices du genre humain, et son règne ne fut souillé par aucun crime.

P. 123. — ...*Ce déluge ardent*... — L'éruption du Vésuve en 79, qui détruisit Herculanum, Pompeies et Stabies, et pendant laquelle périt Pline l'Ancien.

P. 138. — *Ce me doit eſtre aſſez d'un de vos Affranchis.*

Allusion au mariage de l'affranchi Félix avec deux reines, dont l'une était la sœur de Bérénice.

P. 143. — Les intereſts *du* Prince... — Dans les autres éditions.

P. 146 :

Qu'on la ſerve, a-t-il dit, *comme elle fut ſervie*
Alors qu'elle faiſoit le bonheur de ma vie.

Voir ci-dessus Acte II, scène v, p. 132.

P. 147 :

Sauvez-moy du deſordre où ma *bonté* m'expoſe.

Dans les autres éditions.

P. 152 :

Ce fut par là qu'Othon ſe traita de coupable,
Par là Vitellius mérita le trépas.

Marcus-Salvius Othon (32-69), successeur de Galba, ne régna que trois mois. Proclamé empereur en Espagne, il souleva les Prétoriens et fit assassiner Galba et Pison, et se tua après avoir été défait par Vitellius. — Aulus Vitellius, huitième empereur romain, voulut abdiquer après sa défaite, mais on ne lui fit pas grâce et on le massacra.

P. 155. — *Polémon.* — Voir la note de la p. 120.

P. 156. — *Mucian.* — Mucien (Marcus Licinius Crassus), consul romain qui fut le favori de Vespasien.

— *Civilis.* — Chef batave, qui, après avoir fait semblant de se déclarer pour Vespasien, se révolta avec deux chefs trévires et proclama l'indépendance de la Germanie et de la Gaule en 70.

P. 156. — *Céréal*. — Petilius Cerealis, général romain, de la famille de Vespasien, qui réprima l'insurrection de Civilis et de ses deux alliés et fut ensuite nommé gouverneur de la Grande-Bretagne.

P. 157. — *Que du Véſuve ardent ont cauſé les ravages.* Voir la note de la p. 123.

P. 158. — Et vous *pouvez* juger... (1692 seulement).

P. 159. — Pour ſe faire *un* excuſe... (1682 seulement).

P. 162. — ... N'avez-vous qu'un amour *marcénaire?* (1682 et 1692.)

P. 166 :

Pour le ſtupide Claude il eut bien la baſſeſſe
D'authoriſer l'Hymen de l'oncle avec la nièce.

L'empereur Claude, après la mort de Messaline, épousa sa nièce Agrippine.

P. 171 :

Non, je ne puis la mettre en *des* plus ſeures mains (1682).

— *Civilis.* — Voir la note 2 de la p. 156.

P. 181 :

Et réduiſit ce Prince indigne de ſon rang
A la néceſſité de ſe percer le flanc.

Néron, ayant appris que Galba avait été proclamé empereur et que le Sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie, se poignarda avec l'aide de son secrétaire en 68.

P. 187

Si nous avons trop veu ſes flux & ſes reflux
Pour Galba, pour Othon, & pour Vitellius.

Voir la dernière note de la p. 107.

P. 189. — ... Si j'aimois comme *une* autre (1682).

P. 190. — Ne deviendra jamais le partage d'*une* autre. *(Ibidem.)*

— *More.* — Ce mot est ainsi orthographié dans toutes les anciennes éditions. Voir T. III, note de la p. 129.

PULCHERIE.

P. 193. — « PULCHERIE COMEDIE HEROIQUE. A PARIS. Chez GUILLAUME DE LUYNE... M.DC.LXXIII. AVEC PRIVILEGE DU ROY. » In-12 de 4 ff. et 72 pp. L'achevé d'imprimer est du 20 janvier 1673 en vertu d'un privilège du 30 décembre précédent. La première représentation avait eu lieu le 15 novembre 1672.

P. 195. — *Pulcherie.* — Ælia Pulcheria, impératrice d'Orient (414-453). Ayant été déclarée *Augusta* par son frère Théodose II, elle s'empara de la direction des affaires. Elle est vénérée comme sainte par l'Église grecque le 15 septembre.

— *Arcadius.* — Voir la note 2 de la p. 15.

— *Théodose le Jeune.* — Voir la note 6 de la p. 15.

— *Martian.* — Marcianus, empereur d'Orient (450-457), auquel Pulchérie offrit l'empire et sa main après la mort de son frère. L'Église grecque célèbre sa fête le 17 février.

P. 196. — *Léon.* — Léon Ier, surnommé *le Thrace,*

l'Ancien, ou *le Grand*, empereur d'Orient (457-474), avait été intendant d'Aspar.

P. 196. — *Aspar*. — Patrice et général de l'empire d'Orient, Alain d'origine, pratiquant la religion arienne, qui fut massacré en 471.

— *Bien que cette Pièce aye été reléguée dans un lieu, où on ne vouloit plus ſe ſouvenir qu'il y euſt un Théatre*. — Pulchérie fut jouée sur le théâtre du Marais, les autres comédiens n'ayant pas voulu la recevoir.

P. 197. — *Irene, Juſtine*. — Ces personnages ne sont pas historiques.

P. 200. — *Mon Ayeul Théodoſe*. — Voir la note 1 de la p. 15.

— *Cét Empire quinze ans gouverné pour un frére*. Corneille commet ici une erreur : Pulchérie gouverna pour son frère de 414 à 450, c'est-à-dire 36 ans.

— *Procope, Gratian, Aréobinde*. — Généraux romains.

— *Aſpar*. — Voir la note 2 de la p. 196.

— *Ardabure*. — Général romain, sous Théodose II.

— *Mitrane*. — Il n'en est pas fait mention dans Socrate le Scholastique, continuateur d'Eusèbe, qui parle d'un combat singulier entre Aréobinde et *le plus brave des Perſes* dont il ne donne pas le nom.

P. 201. — *Athénaïs*. — Athenaïs Eudoxia, impératrice d'Orient (421-444), fille du sophiste athénien Léontius, qui avait épousé Théodose II, frère de Pulchérie.

P. 201 :

Vous m'*aimiez*, mais hélas! quel amour eſt le voſtre? (1682.)

P. 202. — *Eudoxe & Placidie ont eu des Empereurs.* Ælia Eudoxia, impératrice d'Orient par suite de son mariage avec Arcadius en 395. Elle se rendit célèbre par ses persécutions contre S. Jean Chrysostome. — Pour Placidie, voir la note 2 de la p. 16.

P. 221 :

Je les haïſſois tous, comme plus *digne* d'elle (1682).

P. 225 :

Où nos yeux ſe ſont faits quinze ans ſous Théodoſe.

Voir la note 2 de la p. 200.

P. 233 :

Qu'a *faite* à voſtre amour l'orgueil de Pulchérie? (1673.)

P. 247. — Mais pour *remplir* un Troſne... (1673).

P. 251. Mais ſi vous la *piquiez* d'un peu de jalouſie,
Seigneur, ſi vous *brouilliez* par là ſa fantaiſie (1673).

P. 256. — Qu'ainſi *de* luy, du ſort j'accuſe la rigueur (1673 et 1682.)

P. 259. — *Sa naiſſance le tint d'un Ayeul, & d'un pere.* Théodose le Grand et Arcadius.

P. 262. — *Quand* nous n'aurions à craindre... (1682 seulement.)

P. 269. — ... *Ce que l'on a fait pour le grand Théodoſe.*

Après la défaite et la mort de Valens à Andrinople, Gratien abandonna à Théodose l'empire d'Orient (379).

P. 273. — *En* montant ſur le Troſne... (1673.)

P. 279. — ... Des ans panchez *vers* le tombeau (1673).

P. 287. — ... Entre les mains *d'une* autre (1692 seulement).

SURENA.

P. 289. — Cette tragédie, représentée à l'Hôtel de Bourgogne à la fin de l'année 1674, parut l'année suivante en vertu d'un privilège du 6 janvier 1674. Elle fut achevée d'imprimer le 2 janvier 1675 sous le titre suivant : « SURENA GENERAL DES PARTHES, TRAGEDIE. A PARIS, Chez GUILLAUME DE LUYNE... M.DC.LXXV. AVEC PRIVILEGE DU ROY. » In-12 de 2 ff. et 72 pp.

P. 291. — *Le ſujet de cette Tragédie eſt tiré de Plutarque, & d'Appian Alexandrin.* — Voir la *Vie de Crassus* par Plutarque. — Le livre de la *Guerre des Parthes,* publié sous le nom d'Appien, ne doit pas être l'ouvrage dont il parle dans le livre II de ses *Guerres civiles,* car ce n'est qu'un extrait des *Vies de Crassus* et d'*Antoine* de Plutarque. — Appien, d'Alexandrie, est un historien grec du II^e^ siècle, contemporain de Trajan, d'Adrien et d'Antonin.

P. 292. — *Orode.* — Ce roi des Parthes, nommé aussi Hyrodes, était le fils de Phraates III. Pour s'emparer du pouvoir, il assassina son frère Mithridate III, et mourut en 37 avant J.-C., tué par un de ses fils.

P. 292. — *Pacorus.* — Fils aîné d'Orode, vainqueur de Crassus en 53 avant J.-C., mort en 39.

— *Surena.* — Général des Parthes, qui défit Crassus l'an 55 avant J.-C., et fut assassiné l'année suivante par l'ordre de son roi devenu jaloux de sa puissance et de son influence.

— *Sillace.* — Général des Parthes dont il est question dans Plutarque.

— *Euridice.* — Sœur, et non fille, du roi d'Arménie, Artabase. — Les autres personnages ne sont point historiques.

— *Séleucie.* — Ville de Babylonie, située sur le canal unissant, près de Babylone, l'Euphrate au Tigre. C'était la première capitale du royaume de Syrie sous les Séleucides. Il n'en reste plus que des ruines nommées *Al Madaïn*, près de Bagdad.

— *Euphrate.* — Fleuve de la Turquie d'Asie, dont le cours est parallèle à celui du Tigre.

P. 293. — *Hécatompyle.* — Hécatompylos, ville de l'ancienne Hyrcanie, capitale des Parthes, aujourd'hui *Damghan*.

P. 295. — *Craſſus.* — Marcus Licinius Crassus, patricien romain (116-55 avant J.-C.), gouverneur de la Syrie.

— *Caſſius.* — Caïus Cassius Longinus, général romain, qui accompagna Crassus, en qualité de questeur, dans l'expédition contre les Parthes. Partisan de Pompée contre César, il conspira contre ce dernier avec Brutus;

poursuivi par Antoine et Octave, il se tua sur le champ de bataille de Philippes (42 av. J.-C.). On le surnommait *le dernier des Romains*.

P. 295. — *Artabaſe*. — Artabaze ou Ardavasd, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides, qui succéda l'an 50 avant J.-C. à son père Tigrane le Grand, et fut assassiné en l'an 30 par l'ordre de Cléopâtre.

P. 297 :

Suréna fit périr l'un & l'autre Craſſus,
Et ſur noſtre Arménie Orode eut le deſſus.

Voir Plutarque, *Vie de Craſſus*, ch. XXVI, XXXIII et XLIII.

P. 308 :

Aveugle pour Mandane, aveugle pour *toute* autre (1675).

P. 319 :

A vous *le* refuſer je croirois faire un crime (1682).

P. 332. — ... *De Craſſus il vient de me défaire*. Voir la note de la p. 297.

P. 338. — *Phradate*. — Phraates III ou Phrahates, 12e roi des Parthes (70-58), qui mourut victime d'une conspiration de ses fils Mithridate et Orode.

— *Mitradate*. — Mithridate III ou Arsace XIII, fils du précédent, qui monta sur le trône par le meurtre de son père en 58 et fut tué en 53 par son frère Orode, devenu roi des Parthes.

P. 339:

Vous traiſnez en tous lieux dix mille ames à vous.

D'après Plutarque *(Vie de Crassus)*, les vassaux et les

esclaves de Suréna auraient pu lui composer une escorte de dix mille chevaux.

P. 353 :

Et *du* trop d'union où s'obstinent vos cœurs (1675).

P. 361

Qu'il dédaigne Euridice, & *renonce* à Palmis (1682).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
PREFACE D'ATTILA.	3
ATTILA.	6
TITE ET BERENICE.	97
PULCHERIE.	193
SURENA.	289
NOTES.	385

Achevé d'imprimer

Le premier juin mil huit cent quatre-vingt-six

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS ANCIENS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr.

Chaque ouvrage est orné d'un portrait-frontispice gravé à l'eau-forte.

HAMILTON, Mémoires de Grammont, avec une notice et des notes par MOTHEAU. 1 volume. . . . . 5 fr.

HORACE, traduction de LECONTE DE LISLE, avec le texte latin. 2 vol. . . . . 10 fr.

HEPTAMÉRON DES NOUVELLES de Marguerite d'Angoulesme, royne de Navarre. Texte des Manuscrits avec notes, variantes et glossaire par F. DILLAYE. Notice par A. FRANCE. 3 vol. Chaque volume . . . . . 5 fr.

LE SAGE. *Histoire de Gil Blas de Santillane*, avec notice et notes par A. POULET-MALASSIS. 4 volumes. Chaque volume. . . . . 5 fr.

16 Eaux-fortes dessinées par HENRI PILLE et gravées par LOUIS MONZIÈS, pour illustrer *Gil Blas*. Prix . . . . . 25 fr.

LE SAGE. *Le Diable boiteux*, avec notice par A. FRANCE. 2 vol. . . . . 10 fr.

9 Eaux-fortes pour illustrer *le Diable boiteux*, dessinées par H. PILLE et gravées par L. MONZIÈS. Prix. . . . . 15 fr.

LE SAGE. *Théâtre*, avec notice et notes par F. DILLAYE, 1 vol . . . . . 5 fr.

RACINE. Œuvres complètes, avec notice par A. FRANCE. 5 vol. Chaque volume . . . . . 5 fr.

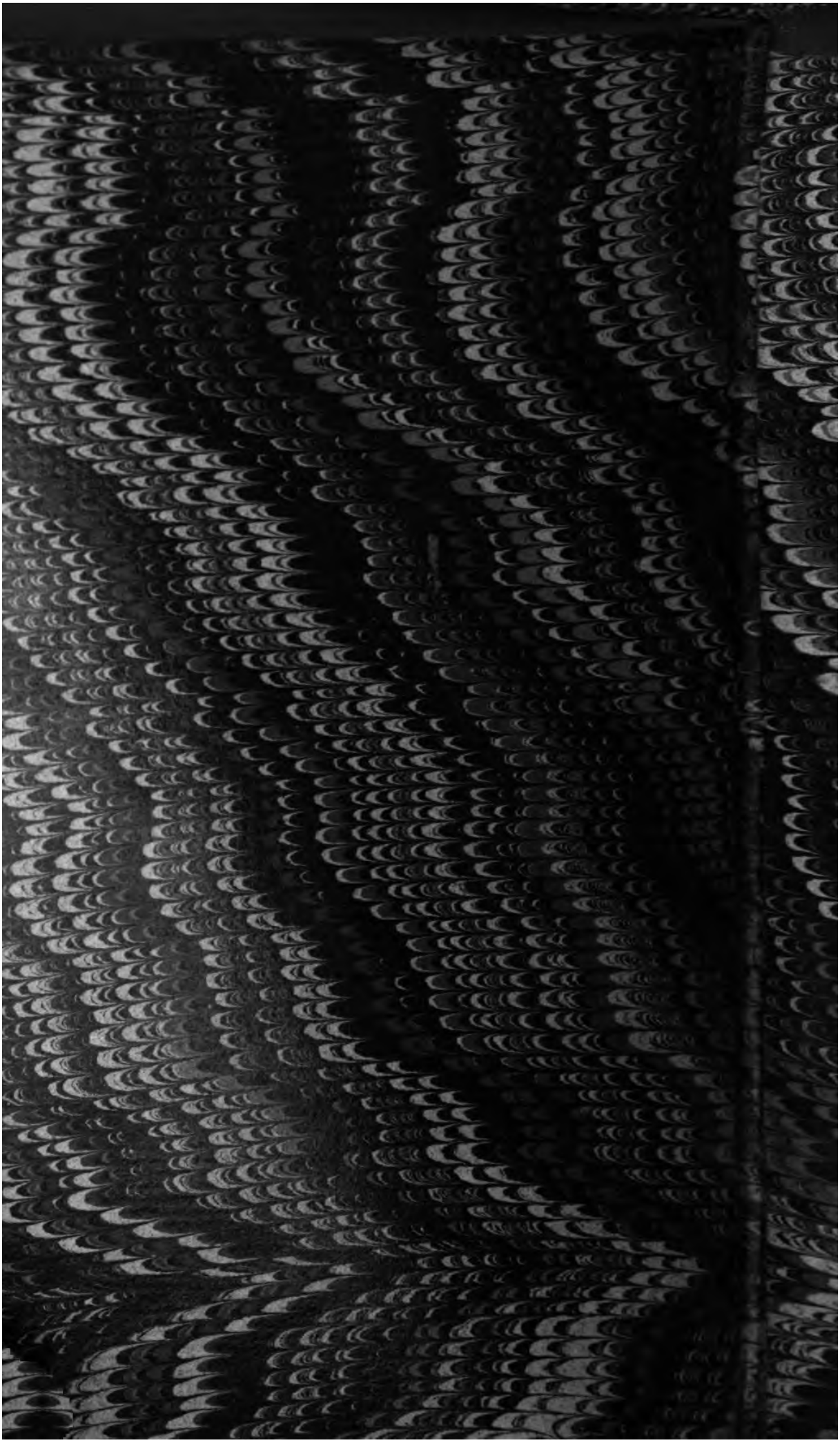
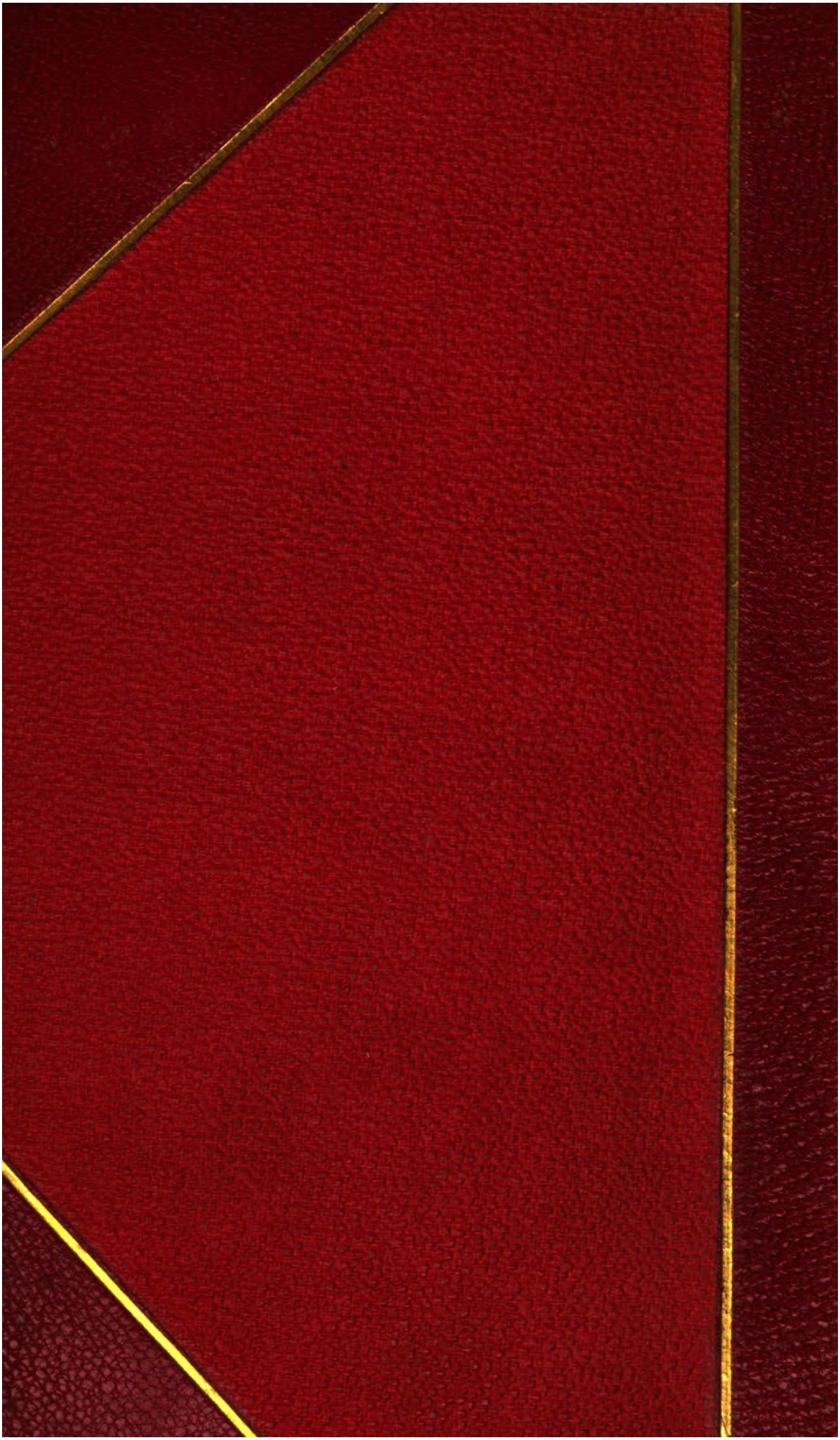
13 Eaux-fortes d'après GRAVELOT, pour illustrer les *Œuvres de Racine*. Prix . . . . . 15 fr.

SCARRON. *Le Roman comique*, avec notice par A. FRANCE. 2 vol . . . . . 10 fr.

SHAKESPEARE. Œuvres complètes traduites par FRANÇOIS-VICTOR HUGO. 17 vol. Chaque volume. . . . . 5 fr.

VOLTAIRE. — *Romans* avec une préface et des notes par F. DILLAYE. 3 vol. Chaque vol. . . . . 5 fr.

21 Eaux-fortes d'après MONNET et MARILLIER, gravées par MONZIÈS, pour illustrer les *Romans de Voltaire*. Prix . . . . . 25 fr.

Paris. — Charles UNSINGER, imprimeur, 83, rue du Bac.

T 631 8